


# Une parvenue, par Yveling Rambaud. Préface d'Armand Durantin




Gilbert, Frédéric (1843-1899). Une parvenue, par Yveling Rambaud. Préface d'Armand Durantin. 1866.

UNE

# PARVENUE

PAR

YVELING RAMBAUD

PRÉFACE

D'ARMAND DURANTIN

*Avec le portrait de l'héroïne, gravé sur acier par CARRÉ*




PARIS

ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

23, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 23

1866

UNE

# PARVENUE

DU MÊME AUTEUR

EN PRÉPARATION

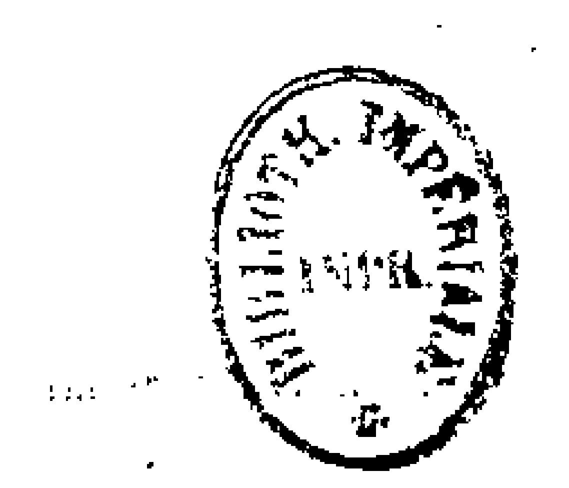
LE GRAND COLLECTEUR

—

UNE DÉCLASSÉE

PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET C[ie], RUE DU BAC, 30.


Ch. Cavey delt et sculpt



UNE

# PARVENUE



PAR




YVELING RAMBAUD

PRÉFACE

D'ARMAND DURANTIN




*PARIS*
ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
23, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 23

1866

j'avoue franchement mes sympathies pour les fils de Jacques Bonhomme, & je répète avec Casimir Delavigne :

> Le mot de *parvenu* fut alors prononcé ;
> Mot banal & des cours injure favorite,
> Lorsque auprès des grands noms s'élève un grand mérite.

Seulement, de même qu'il y a fagot & fagot, ainsi qu'observe Sganarelle, il y a également parvenu & parvenu.

Une petite classification à la Linné ou à la Cuvier eſt donc nécessaire ; voici la mienne :

Les parvenus de l'argent ;
Les parvenus du vice ;
Les parvenus du mérite,
Les parvenus du hasard ;
Les parvenues de la beauté.

Cinq classes ni plus ni moins qu'à l'Inſtitut, ce panthéon vivant de nos plus illuſtres parvenus.

Le *parvenu de l'argent* n'eſt pas un homme, c'eſt le reflet d'une époque. Il suit le progrès comme le loup suit le voyageur, afin de le dévorer.

Sous l'ancien régime, il s'appelait Turcaret, Mondor ou Jourdain ; il était fermier général, & il s'associait avec le roi de France & de Navarre pour inaugurer le *pacte de famine*.

Pendant le premier Empire, le *parvenu de l'argent* reçut le titre de fournisseur général, & sa femme se nomma *madame Angot*.

Quand vint la Reſtauration, le *parvenu de l'argent* prit le marteau du maçon, non pour conſtruire, mais pour démolir. La nation lui décerna le titre collectif de : *la bande noire*.

Depuis ce temps, les moyens de faire suer de l'or au pays ayant changé, le *parvenu de l'argent* a subi le signe du temps ; il s'eſt métamorphosé en banquier, agent de change, directeur des caisses de crédit,

directeur de chemins de fer; il sera directeur de la compagnie générale de l'aviation transatlantique, avec deux cent mille francs de traitement, le jour où Nadar finira en mettant le feu à son ballon.

Aujourd'hui, le *parvenu de l'argent* ne détruit plus les châteaux, il les achète; il ne morcèle plus les terres féodales, il en touche les fermages.

Si Louis XIV revenait, ce ne serait plus un seul Fouquet qui le traiterait, mais dix, mais vingt, mais cent, tous jaloux d'effacer, par leurs prodigalités, les folies de Vaux-Praslin, & s'il se présentait une nouvelle La Vallière, il lui serait offert plus de millions que le fameux surintendant ne fit proposer de centaines de mille livres à la maîtresse de son prince.

Laissons passer ces bonshommes dorés comme leurs carrosses, comme les grilles de leurs hôtels, comme leurs laquais; les caprices de la Bourse les renverront quelque matin à l'antichambre, & si la Bourse

ne venge pas la morale publique, nos belles courtisanes sauront dépouiller les fils abrutis de ces insolents parvenus. Nous les retrouverons dans les gares portant nos bagages.

Passons au *parvenu du vice.*

C'est une variété du précédent; seulement il a côtoyé de plus près les abîmes du Code pénal.

Il est usurier, il prête sur gages, il s'appelle *maître Guérin*, quand il est notaire campagnard.

Ceci me rappelle une anecdote assez curieuse :

Une de nos plus célèbres actrices, d'origine juive, avait souvent besoin d'argent.

Elle s'adressait alors à sa mère, qui lui *prêtait sur gages.* Le gage était un bijou valant au moins dix fois la somme avancée. A un jour fixé, le bibelot devait appartenir à la prêteuse, si le remboursement n'avait pas lieu.

Le lendemain de l'échéance, la chère

maman, qui avait spéculé sur l'insouciance filiale, faisait vendre le gage & montait en grade parmi les riches *parvenus du vice.*

Que les bibelots de la fille, morte aujourd'hui, soient légers à la conscience de cette bonne mère !

Jetons un crêpe sur ces misères, & arrivons aux *parvenus du mérite.*

Saluons-les, ceux-là !

Qu'ils aient voiture ou non; qu'ils portent un titre glorieusement gagné sur le champ de bataille de la guerre ou de l'induftrie; qu'ils soient reftés roturiers; qu'ils soient amiraux, maréchaux de France, sénateurs, magiftrats, savants, induftriels, avocats, artiftes ou médecins, saluons-les avec sympathie.

Ils sont la tête, ils sont le cœur de la France.

Ils sont nés d'hier; ils sont les enfants de leurs œuvres; ils sont leurs ancêtres.

Admirons-les ces vaillants fils de *Jacques*

*Bonhomme*, jadis taillable & corvéable à merci.

Leur berceau a été celui du Chrift, leur enfance rude & misérable.

La famille s'eft privée de pain pour payer les trimeftres du lycée, & chaque degré de l'échelle a coûté bien des larmes & des défaillances. Combien sont reftés en route épuisés par la lutte, vaillants & forts aussi pourtant, mais moins heureux! Le sort leur a crié : — *Væ victis!* Soyons moins cruels; un dernier regret à ces grands hommes inconnus, *Diis ignotis!* à ces parvenus du mérite que la mort nous a ravis avant l'heure de la victoire.

J'ai hâte de faire passer sous vos yeux les *parvenus du hasard;* ceux-ci sont amusants.

Le dieu du hasard, — un bon diable! — les prend sous sa protection, les promène tout ahuris à travers les dangers, la mitraille, les révolutions, la hausse & la baisse; il les fait ducs, il les fait princes;

il leur octroie le chapeau de cardinal, un bureau de tabac, une place d'ambassadeur, ou une plaque de garde champêtre, tout leur réussit.

Jouent-ils à la bouillotte, ces filleuls des fées, si leur adversaire tient un brelan d'as, ils ont en main un brelan carré.

Vous rappelez-vous l'histoire de *Klein-Zach*, surnommé *Cinabre*, qui rayonne comme un diamant dans l'écrin de Hoffmann ?

Klein-Zach est le type de la laideur & de la bêtise. Eh bien! dès qu'il paraît, les hommes s'extasient sur son esprit, & les femmes sur sa beauté. Il perd des batailles, on le fait général; il agit comme un sot, on le nomme ministre.

Que de Klein-Zach!

Maintenant, ouvrons la porte aux *parvenues de la beauté*, & à leurs toilettes tapageuses.

La beauté est un capital tout comme l'esprit.

Ces deux capitaux se rencontrent rarement sous la même raison sociale.

La *parvenue de la beauté* ne rêve que luxe de seize à vingt-deux ans; avec le *maquillage*, commencent les songes d'avenir.

Vers vingt-cinq ans, la douce enfant se laisse conſtituer de bonnes petites rentes par chacun de ses... commanditaires. Un soir, elle raconte en pleurant ses malheurs à un jeune homme naïf, — il y en aura éternellement, — & comme elle sait très-bien pleurer, le jeune homme candide prétend réhabiliter cette victime de la société, en lui donnant son nom.

Qu'on me permette à ce sujet une nouvelle hiſtoriette, la dernière.

Au temps des folles équipées, j'avais beaucoup connu, oh! mais beaucoup, une jolie fille du Gymnase, Kara ***.

Elle avait placé une autre fraction de sa tendresse cosmopolite sur la tête du jeune prince valaque Georges de L***.

Chaque jour, le prince dînait chez elle; il la quittait entre onze heures & minuit, & l'heure de sa retraite sonnait l'inftant de mon arrivée.

Pour m'avertir du départ du noble étranger, que je ne connaissais pas même de vue, Kara avait imaginé de lui remettre un bougeoir qui l'éclairait pour descendre, & qui m'éclairait à mon tour pour monter.

Un jour, Kara disparut.

Dix ans se passèrent, quand un hasard singulier nous remit en présence.

Dans un de mes voyages en Valachie, après être parti du port de Galatz, j'arrivai devant Tuldscha.

Pendant la traversée, je m'étais lié avec un jeune Valaque, qui m'offrit cordialement l'hospitalité, ajoutant, pour me décider, que sa femme était une compatriote à moi.

Cette compatriote, c'était Kara. Elle était mariée; elle était princesse.

Le plus curieux de cette hiſtoire, c'eſt que le prince Georges, car c'était bien lui, conservait précieusement ledit bougeoir.

Cet uſtensile était passé à l'état de relique.

Le prince était persuadé que Kara ne le lui avait fait descendre chaque soir chez le concierge que pour l'empêcher de se rompre le col.

Le bougeoir de cette *parvenue de la beauté* m'a empêché de me marier.

Je m'arrête sur ce tableau, prologue d'ouverture du pittoresque roman de M. Yveling RamBaud. Je ne lui donnerai pas une louange, il peut s'en passer.

L'auteur d'*Une Parvenue* nous promet, après cette fine peinture des mœurs du monde moderne, une autre étude sur *les déclassés*.

Le type a déjà été traité avec un rare talent par mon ami Frédéric Richard, le spirituel feuilletonniſte de la *Gazette de*

*France*, mais l'imagination de M. Yveling RamBaud & sa verve habituelle lui feront découvrir des horizons inconnus dans ce pays, que cent peintres peuvent dessiner, sans craindre de se copier.

ARMAND DURANTIN.

## A C***

*Voulez-vous me permettre de vous donner ce livre, à vous qui me teniez compagnie pendant les soirées où je l'écrivais, à vous qui l'avez vu naître & grandir?*

*Malgré tous les soins dont il a été entouré, il est chétif. J'espère cependant qu'il vivra, — ne fût-ce que quinze jours. — Acceptez-le tel qu'il est, avec ses imperfections, comme un gage de l'affection que je vous ai vouée & qui durera bien longtemps après que ces feuilles légères auront été oubliées.*

YVELING-RAMBAUD.

# AU LECTEUR

---

Vous avez dû remarquer comme moi, à l'un des derniers salons, une toile, un portrait de grandeur naturelle représentant une femme en toilette de bal... La peinture remarquablement fine & délicate était signée N***, &, sur le livret, elle était classée sous cette rubrique : *Portrait de la baronne de ****.

Si ce profil charmant d'une créature jeune & belle, & cependant marquée au sceau de la souffrance, n'a pas attiré vos regards, excité votre admiration, plongé votre esprit dans une certaine mélancolie, en songeant à l'original, admettez que j'aie rêvé. Il me semble cependant, comme si je le voyais, que, dans un coin du cadre surmonté d'une couronne, un écusson avec tortil de baron, merlettes, étoiles &

fers de lance, étalait pompeusement les titres de noblesse du modèle; l'armoirie, aussi prétentieusement placée, avait été évidemment imposée à l'artiste; elle servait de pendant au numéro d'ordre collé au côté opposé; dans le bas, le coin de droite était occupé par la signature du peintre; après avoir plusieurs fois & longtemps contemplé cette œuvre d'art, il me vint à l'esprit de placer au côté resté libre la biographie imaginaire de celle dont je trouvais les traits si beaux.

L'histoire que vous allez lire est-elle la sienne? peut-être; dans tous les cas, elle est vraisemblable & concorde tellement avec des faits & des caractères existants & réels, que je n'ai pu résister au désir de l'écrire.

Tout en finissant bien, fiction ou réalité, cela est triste. C'est qu'il y a dans la vie des plaies, des turpitudes, qui vous font, si vous êtes bon, prendre en pitié ceux qui en sont affligés, mais qui vous dégoûtent profondément de l'existence si vous n'êtes pas charitable & si vous ne réfléchissez pas que les misérables sont souvent nés misérables & qu'ils ne se sont pas faits ce qu'ils sont.

Une femme charmante (1) & de beaucoup d'esprit, d'un esprit trop catholique peut-être, a dit quelque part : Dieu a fait la pauvreté, mais n'a pas fait la misère. Jolie pensée qui n'a qu'un tort, celui de n'être pas tout à fait juste, puisqu'elle laisse supposer que l'homme, tombé au dernier degré de l'abject & du vil, est seul responsable de l'état sordide dans lequel il est obligé de végéter.

Il y a des natures prédestinées au mal, parce qu'elles ont été engendrées par & dans le mal, parce qu'elles y ont été élevées & qu'elles n'ont pu faire autrement. Elles ne pouvaient établir de comparaison avec le bien qu'elles ne connaissaient pas, même de nom. Faut-il s'en prendre à elles ?

Un autre jour, j'écrirai une histoire vraisemblable encore, mais pure comme un ciel de Naples, ou comme la goutte de rosée sur le brin d'herbe ; je prendrai ailleurs mes personnages. Ce sera une expiation.

(1) Madame Schwetchine.

# PREMIÈRE PARTIE

## LES DÉBUTS

# PREMIÈRE PARTIE

## LES DÉBUTS

---

### I

Collége Rollin, rue des Postes, ce 11 octobre 185..

A MONSIEUR PAUL BOUGLEUX.

« Mon cher Paul,

« Me voilà réintégré au collége après deux mois de vacances, dont le seul souvenir me donne envie de quitter cette affreuse prison. — Malgré moi, je compare ma chambre du château de l'Étang, chez mon oncle Raisinet, à celle que j'occupe ici. — Figure-toi de la soupe

à l'oignon après une compote d'ananas. Joins-y le joug de la discipline, le *bagne* de l'intelligence, comme dirait, s'il osait, mon professeur de rhétorique, dans un discours de diftribution de prix, & tu connaîtras tout mon bonheur. Le fait eft que, si j'avais encore plus d'une année de cette vie-là à mener avec des êtres qui n'en sont pas, je laisserais de côté Saint-Cyr & je courrais les champs!

« La mesure eft comble. — D'ailleurs à qui veux-tu que je confie le trop plein de mon cœur? Aux *pions?* Mais ils sont plus à plaindre que moi; leur misère eft tout autre que la mienne, & nous ne nous comprendrions pas. — A mes camarades? Je suis le plus âgé de la cour, & ils m'ennuient; ils jouent aux barres ou bien ils parlent courses; aucun d'eux n'a du refte ressenti l'effet de cette secousse qu'on appelle l'amour. Ne te moque pas de moi. J'ai dix-huit ans, & j'aime!... Comprends-tu alors que je trouve ma prison trop étroite, ma poitrine trop petite, pour un cœur gonflé d'affection comme le mien, & que camarades & pions me semblent insipides?

« J'écris des lettres le matin, que je déchire à

l'étude du soir. Quoique *fort* en discours, je ne suis pas content de ce que je fais. Je finis par croire que la langue française est trop pauvre pour peindre ce que j'éprouve; il faudrait l'écrire avec du feu sur des feuilles d'amiante.

« Mais je te dis tout cela, & je ne t'ai pas encore raconté mon histoire.

« Figure-toi qu'en revenant d'Étretat, où j'étais resté un mois avec maman, le grand Victor, qui a des cols si roides, est venu m'inviter à une soirée musicale & artistique que donnait son père à Rouen. Il devait y avoir des actrices, le père de Victor les aime beaucoup, surtout depuis qu'il est séparé de sa femme.

« C'était pour le jeudi 2 septembre, le 3 nous partions pour l'Étang. Ce soir-là, j'ai attendu le moment convenable pour aller chez mon ami, avec une impatience & des battements de cœur que je ne m'expliquais pas. Les chiens hurlaient quelques heures avant la mort de César, mon cœur à moi dansait & frémissait avant de mettre le pied dans le salon..... »

Le tambour roula sourdement, il était dix heures du soir & la veillée finissait. Le collé-

gien cacha sa lettre inachevée dans un cours de physique & enferma le tout avec soin dans son pupitre. On fit la prière; deux minutes plus tard, il était dans son lit de fer la tête bouleversée.

On ne nous reprochera pas, j'espère, de faire connaître au lecteur un garçon trop ardent ou trop précoce. A l'âge de celui dont il est question, les impressions sont vives ou nulles : heureux sont ceux chez qui elles existent. Il y a des herbes vivaces qui pousseraient sur des rocs, & des plantes délicates auxquelles les soins les plus entendus des plus habiles jardiniers ne sauraient suffire. Ces dernières générations sont sceptiques & ignorent le respect. L'enthousiasme manque totalement, & le manque d'enthousiasme est presque une mort morale. On nie tout, & l'on ne sait rien. A seize ans, arrivé à sa seconde, le jeune homme doute. Il est déjà homme fort. Avec la fumée des premières cigarettes, *grillées* en cachette là où fut massacré Héliogabale, l'illusion s'envole. Cet oiseau une fois parti, il ne revient plus, n'ayant rien de commun avec les hirondelles.

Alors il tranche, censure, raille; il va aux

courses regarder les petites dames sous le nez, baisse la tête quand les danseuses lèvent la jambe & met des lorgnons qui l'empêchent de voir. Il s'amuse, &, même pour le plaisir, il n'a pas d'entraînement. Une diſtraction nouvelle, le *chic* & l'inconnu seuls le poussent, — mort aux arts, mort à la littérature. N'en veuillez donc pas à Alfred de Vogy, élève distingué de rhétorique, *vétéran* & plein d'avenir, de sentir un peu trop vivement peut-être.

Son père était, comme dans les romans de M. Ponson du Terrail, un vieux général mouſtachu, plein de courage & de rhumatismes. Sa mère, excellente femme, avait un travers. Elle se piquait de poésie. Un marchand de musique édita d'elle un album de romances intitulées : *Plaintes du vent dans les ravines.* Un Polonais en avait fait la musique. Le général, un vrai Don Quichotte, gémissait sur son siècle qu'il trouvait sans élan.

Souvent on l'entendait, seul dans sa chambre, mâchant un cigare, rompre une lance contre ce mal, qui n'eſt pas, hélas! imaginaire. Madame de Vogy était plaintive & langoureuse comme ses papillotes. Il y avait du saule dans sa na-

ture & un fond de bonté immense. Solidement charpentée, elle croyait mourir tous les jours; c'était son seul défaut.

Alfred, élevé par de semblables parents, né bon, ce qui eft une chance, devait faire, vous le voyez, contrafte avec les petits jeunes gens ses amis. Son père lui disait souvent :

— Alfred, mon garçon, amuse-toi, mais refte honnête. Si tu es ennuyé, viens me conter tes petits tracas... J'ai passé par là, etc., etc.

Et la mère, prenant son luth, avec un mélange de tendresse vraie & de rêverie *lamartinienne*, soupirait :

— Alfred, rappelle-toi que tu as un cœur; ne le dégrade jamais en le donnant à de ces filles folles de leur corps, qui ne connaissent de l'amour que l'ivresse, ne pouvant en goûter la douceur. Après le poivre, Alfred, tu trouveras le lait sans goût. Aime toujours ta mère.

Et le luth psalmodiait longtemps.

Celui à qui s'adressaient ces discours en était à sa dernière année de collége, il allait entrer à Saint-Cyr, & au moment où nous le voyons couché dans sa chambre à la fenêtre grillée, Saint-Cyr & une robe blanche lui trottaient

par la cervelle. Il se croyait colonel, conduisant à l'autel l'objet de son amour. Le château de l'oncle Raisinet lui appartenait, le bonhomme ayant pris soin de mourir; — la chasse le matin, la lecture le soir... Bercé par tous ces rêves, il se pelotonna, fit un tas de son corps & s'endormit du sommeil des bienheureux, — jusqu'au lendemain matin, où il reprit sa lettre interrompue.

. . . . . . . . . . . . . . .

« Présages ou pressentiments, ce sont de ces choses que l'on sent & que l'on ne saurait dépeindre. Il y avait là beaucoup de monde & surtout un notaire très-ennuyeux qui parlait toujours; des vieilles dames qui se pâmaient à chaque romance que chantait un monsieur blond avec un baryton barbu; enfin, dans un coin, bien modestement assise, une jeune fille, un ange, comme dit Fernand dans *la Favorite*, mais un vrai, avec des ailes : s'il n'en avait pas, mon imagination les lui attachait volontiers, elle en était digne. Elle ne disait rien, j'étais convaincu que sa voix était divine. Sa mère, coiffée d'une toque extraordinaire, avec

des petits yeux ronds, la couvait du regard. La jeune fille paraissait s'ennuyer beaucoup... Lorsque j'entendis la toque lui dire d'une voix doucereuse :

« — Berthe, mon enfant, c'eſt à vous, & soignez l'expression.

« Depuis un inſtant, les romances avaient cessé ; Berthe — c'était son nom, il eſt à jamais gravé dans mon cœur — se leva, les yeux baissés, & récita *le Lac* de Lamartine, avec un naturel & un charme infinis. Elle ne parlait plus, que je l'entendais encore. Tout le monde applaudit, la mère surtout ; & cette brave femme, dont la robe avait l'air d'un vieux rideau, disait à ceux qui la félicitaient de son enfant :

« — Ce n'eſt rien que ce que vous avez entendu là ; cette enfant a du génie, elle ira loin. Voyez comme c'eſt sain ! une vraie perle, jamais malade & pas vaccinée... Ah ! dame, son père & moi, nous l'avons eue dans *la* bonne âge !

« Ces paroles étonnèrent...

« Le notaire demanda si on deſtinait Berthe au théâtre, & la mère de plus en plus diserte,

regardant avec un souverain & grotesque dédain son interlocuteur, ajouta :

« — A quoi voulez-vous donc que je la destine ! Avec son talent & des yeux comme ceux-là, elle eſt sûre de réussir. C'eſt un ange !... Viens, cocotte, embrasser ta petite mère.

« On se leva ; la soirée était terminée. Je m'y serais assommé sans cette apparition, qui ressortait encore plus pure & plus naïve du milieu si laid dans lequel elle se trouvait.

« *Elle* se disposait à se retirer ; il fallait absolument lui parler. Une idée me vint. Je pris à la volée sur une table d'écarté, sans m'inquiéter de savoir si on me voyait, un valet de cœur qui me regardait avec des yeux tout bêtes. J'écrivis sur son dos : *Berthe, je vous aime.* J'étais décidé à remettre mon valet au moment où je serais tout près d'elle. Elle passa devant moi en me jetant un regard qui m'a remué jusqu'à la plante des pieds. Je me rangeai, je laissai tomber ma déclaration à terre sans rien oser ; j'étais cloué sur place... Comme les hommes sont lâches !

« Elle sortit du salon. Je ramassai, honteux de mon peu de courage, ma pauvre carte ; je

courus après elle, & au moment où son pied mignon se posait sur le marchepied de la voiture, je glissai habilement ma déclaration, en saluant respectueusement la mère, que j'aidai ensuite à monter.

« La voiture roula, & j'entendis une voix qui disait :

« — Quel malheur! encore du lait dans le nez & ça veut faire des siennes!

« Mon subterfuge était découvert!

« Je te raconte tout cela bien vite, mon bon Paul, — si je devais m'arrêter aux milliers de détails de cette petite affaire, je me perdrais, & tu n'y comprendrais rien; il n'y aurait pas de fil d'Ariane assez long pour te sortir de ce labyrinthe. — Tout ce que je puis te dire, c'est que je ne l'ai plus revue. Le lendemain de cette soirée, je partis pour l'Étang, rêvant à mon idole, & ne comprenant rien du tout aux paroles cabalistiques de sa mère, une vraie sibylle.

« Voilà mon histoire; j'aime comme un fou, & je ne sais pas encore à qui s'adresse toute cette chaleur d'affection qui me rend si malheureux.

« Je compte sur toi, mon bon ami, pour m'aider à découvrir sa trace.

« A toi de cœur.

« ALFRED.

« *P. S.* — Écris-moi ici. La mère & la fille habitent Rouen. Demande des renseignements à Victor, mais sans avoir l'air de rien... Et pas un mot. »

## II

Voulez-vous nous permettre, madame qui lisez cette hiftoire dont le seul mérite, ou le seul tort, eft d'être parfaitement vraisemblable, de vous présenter Berthe & sa mère madame Dubois?

Madame Dubois eft une petite femme qui a fait verser bien des larmes en 1832. Ce débris, cette épave, possède un nez rouge & des yeux gris dont l'expression eft d'une rapacité & d'une cupidité extraordinaires. Elle a dû être jolie, mais sans l'ombre de diftinction. Danseuse par tempérament, elle a été même danseuse de talent. Ne comptez pas ses aventures; comme

elle le dit elle-même, *son passé lui appartient.* Après un nombre incalculable d'entrechats exécutés devant & dans les différentes classes de la société, il lui arriva ce que les portières & les femmes de ménage appellent un *accident.* Cet accident fut Berthe, & l'auteur n'ayant pas signé son œuvre, la petite fille trouva un père complaisant dans un cabotin, directeur de province, du nom de Dubois, dont il sera queftion plus tard.

La bénédiction nuptiale avait sanctifié cette union. L'eau bénite avait lavé bien des petites fautes, puisque l'on eft convenu de dire *des petites* fautes, & le couple Dubois vivait, à l'exception de quelques chaises cassées & d'un peu de vaisselle jetée par la fenêtre, en parfaite intelligence. Du refte, ils ne se voyaient pas souvent.

Dubois perdit beaucoup d'argent dans les différentes villes qui le choisirent pour directeur, & comme il n'en avait pas, la situation financière de cette famille aurait été plus que déplorable, si, par une entente extraordinaire de ses intérêts, sa femme n'avait eu la précaution de mettre de côté quelques-unes des libé-

ralités des vieux barons dont sa vertu avait été victime.

Le petit pécule grossissait. Madame Dubois, trop intelligente pour *manger* ses revenus, quand le travail peut encore produire, envoya son mari tenir en province les emplois de fort premier comique.

De directeur acteur redevenu, ce dernier adressait consciencieusement à sa femme, à la fin de chaque mois, la somme nécessaire à son entretien & à celui de sa fille d'adoption. Etait-ce honnêteté & satisfaction du devoir accompli qui le rendaient si exact dans ses comptes? Nous l'espérions pour lui, lorsque nous avons appris d'une façon certaine qu'un événement plus ou moins éloigné, mais inévitable, dont il pourrait avoir à profiter, servait d'appât à sa convoitise & d'aiguillon à sa paresse. Il envoyait donc scrupuleusement sa pension.

Madame Dubois apportait une économie extraordinaire dans ses dépenses, & elle voyait tous les jours grandir en intelligence & en beauté sa petite Berthe, qui disait déjà des vers; elle baignait de son regard maternel la

divine petite créature que *Dieu* lui avait donnée, comme elle disait souvent.

Il eſt curieux de voir le rôle que Dieu joue en général, dans les drames les plus sombres & les joyeusetés les plus folles. La première fille qui écrit à l'élu du moment, le malheureux qui, avant d'appliquer un piſtolet sur son front, adresse un dernier adieu au monde & griffonne le *n'accusez personne de ma mort*, l'homme sur le pied duquel on marche, le charretier qui jure, sans compter l'oiseau, l'inſecte, les fleurs & les dévots, tout, tout dans la nature répète en chœur le nom de l'Inconnu. C'eſt un concert myſtérieux, divin & satanique, formé par les anges & les fripons; notes aiguës & graves, fausses & juſtes, montant & descendant la gamme de toutes les tonalités; il ne manque pas d'une certaine originalité & pourrait même donner une idée vague, si on compare les petites choses aux grandes, de la musique de Richard Wagner, qui fait rêver l'Allemagne !

Or Dieu, en donnant à la danseuse une fille, l'avait comblée de joie. La fille eſt plus à la mère que le fils; elle ne la quitte jamais jus-

qu'au jour où elle semble la quitter tout à fait. Mais ce départ n'eſt qu'une fausse sortie; la mère, belle-mère devenue, exerce encore une influence fatale, inévitable, qui fait d'elle alors la bête fauve des pièces du Palais-Royal & la cause de plus d'un drame. Aussi madame Dubois sauta-t-elle de bonheur sur son lit de souffrance quand le sexe de l'enfant fut reconnu. De quels soins, de quelle tendresse infinie n'entoura-t-elle pas le petit berceau? Jamais on n'avait vu chose pareille, ni mère plus attentive. La petite grandit, & sa sagesse était exemplaire. Un goût prononcé pour le théâtre se déclarait en elle, étrange anomalie. Une armoire à glace lui tenait lieu de public, &, devant cette armoire, elle faisait souvent attiffée de chiffons, de vieilles fleurs de gaze & de cache-nez, des mines & des grimaces, qui rendaient toujours juſtement ce que l'enfant voulait exprimer.

Un jour madame Dubois, la surprenant dans un de ces moments, s'écria :

— Oh! oui, tu iras loin, ma fille!...

Elle ne se posséda plus & la meurtrit de caresses. Tout un avenir riant se révélait à elle à mesure que Berthe embellissait. Les com-

pliments qu'on lui faisait sur l'intelligence de sa fille semblaient moins la toucher que ceux qui s'adressaient à sa beauté naissante.

Un soir après dîner, la bonne madame Dubois, qui avait essayé de hâter sa digeſtion par l'absorption de quelques petits verres de chartreuse verte, vieille habitude, murmurait entre ses dents :

— Va, je te lancerai... !

Et elle passait ses mains ornées de vingt-sept bagues, vingt-sept souvenirs sans doute, dans les boucles soyeuses du petit ange. Il y avait quelque chose de siniſtre dans la voix de cette femme escomptant ainsi l'avenir.

Telle était madame Dubois le soir où nous l'avons vue à Rouen avec sa fille.

Paul Bougleux, auquel s'adressait la lettre que vous avez lue, était fils d'un riche banquier de Paris ; âgé de six ans de plus qu'Alfred, froid & sérieux, plus sérieux même que son âge, il recueillit tous les renseignements que nous avons donnés plus haut, & les envoya à son ami.

Berthe avait à ce moment-là quinze ans & demi.

# III

. . . . . . . . . . . . . . .

Trois ans plus tard, Berthe était tout à fait belle. Elle le savait comme toutes les femmes le savent. Sa beauté, qui appartenait à un genre tout spécial, n'était pourtant pas complète. Elle avait un de ces types faits pour la poudre & les mouches, & chez lesquels l'exubérance de la santé qui surabonde & de la vie qui sort de toutes parts, comme dans un bourgeon gonflé de séve, eſt plutôt nuisible qu'heureuse. A force d'être beau, on finit, & ceci n'eſt pas un paradoxe, par être moins beau & même

ennuyeux. Figurez-vous une ville entièrement conſtruite avec des maisons comme la Madeleine. Ce serait magnifique peut-être, mais assommant sans nul doute, de même pour les odeurs & tout ce qui touche aux sens. Un bouquet de violettes embaume, & cinquante infectent & asphyxient. En un mot, le mieux eſt l'ennemi du bien, & Berthe était *mieux*. Il lui manquait quelque chose, & ce quelque chose n'était autre que ce qui fait la femme... l'amour.

Sa mère l'aurait deſtinée au couvent, qu'elle ne l'aurait pas mieux élevée. Elle était donc belle & joufflue; les joues moins rondes, sa beauté aurait été plus fine, plus française; l'œil, admirable, était noyé perpétuellement, aucun rayon ne l'illuminait, & madame Dubois, qui ne se rappelait pas avoir jamais été ainsi, l'admirait comme certaines gens admirent une pâtisserie montée. Cette force vitale qui faisait de la jeune fille, avec ses mains si délicates & ses pieds cambrés, ce qu'on appelle une belle femme, était pour la mère une garantie des sentiments chaſtes & naïfs qu'elle avait su, malgré la parade par laquelle Berthe avait

dû passer depuis son enfance (un jour, toute petite, elle fit l'Amour sur le bœuf gras), inculquer dans l'âme & le cœur de l'objet de son admiration.

La famille Dubois habitait toujours Rouen.

A cette même époque, Alfred de Vogy, sorti de l'école, était entré dans un régiment de cavalerie par hasard en garnison dans cette même ville, & c'eſt ainsi qu'il retrouva, après trois ans d'absence, sa bien-aimée Berthe. Il pensait toujours à elle, conſtance rare!... elle lui sembla plus belle que jamais. Aussi commença-t-il par aligner ses batteries.

Ce fut sur le cours Boïeldieu qu'il prit, tout près du Théâtre-des-Arts, un petit appartement dont les fenêtres s'ouvraient sur la Seine.

Dans les premiers temps de son arrivée au régiment, il n'avait lié de relations avec personne. Il voyait d'un même œil ses collègues & ses supérieurs. Loyal & brave, également poli avec tous, il était pour les officiers de son corps un sphinx, un rébus, un problème d'échecs insoluble. Soit abus d'absinthe, soit promotion rentrée, soit intelligence insuffisante, peut-être ces trois choses combinées, aucun

d'eux ne comprenait sa vie. Il y avait un mystère.

Seul dans sa chambre, Alfred lisait, écrivait ou bien encore regardait la ftatue du grand Corneille assis sur son pont, s'étonnant que le grand homme, quoiqu'en bronze aujourd'hui, n'eût pas un rhume de cerveau. — Sa tête était ailleurs.

Berthe devait débuter dans un mois au Théâtre-des-Arts. Elle remplaçait une artifte qui s'était par amour empoisonnée avec du laudanum.

On était au mois de novembre.

Tous les jours, accompagnée de sa mère qui la surveillait avec des yeux qui vous auraient fait trembler, messieurs, quelque braves que vous soyez, elle sortait pour se rendre à la répétition.

Madame Dubois disait souvent :

— Il faut veiller au grain ; quand elle aura quelque amourette, je *serai* bien avancée ; je ne veux pas de cela, l'amour, c'eft des bêtises.

Et changeant le sens d'un dicton bien connu en en faisant un calembour, elle ajoutait :

— Quand on *s'aime*, on ne récolte pas.

Berthe n'en continuait pas moins à marcher tête baissée, comme l'Iphigénie qu'on mène au supplice.

Alfred, qui la voyait passer, sortit un jour où elle se rendait au théâtre. Il pleuvait à torrents. Le parapluie tenait à peine dans les petites mains de la jeune fille. Madame Dubois, toujours économe, ayant deux préoccupations au lieu d'une, de savoir d'abord & toujours ce que faisait sa fille, & de crotter ensuite le moins possible son jupon, marchait devant ; elle se retournait de temps à autre pour voir si Berthe la suivait. De Vogy tenta un grand coup. Il s'approcha d'elle (ici un détail qui n'eſt pas inutile, il était en *tenue*) & lui coula tout bas dans l'oreille :

— Mademoiselle Berthe, ne me reconnaissez-vous pas? Le valet de cœur de la soirée du 2 septembre. Je vous aime comme un fou, toujours; un mot de grâce, un mot d'espoir, je suis bien malheureux.

La jeune fille écouta, d'abord étonnée. C'était la première fois qu'elle entendait pareil langage. Puis elle se remit & sembla ne pas trouver trop déplaisante cette façon de parler.

L'Argus mit le pied dans une flaque d'eau. Son empêtrement donna le temps au jeune homme de dire encore :

— Voulez-vous me permettre de vous adresser un mot au théâtre? Le portier ne le remettra qu'à vous seule, le bonhomme eſt à moi.

Ses yeux quêtaient une réponse avec une expression charmante (nous avons oublié de dire qu'Alfred était beau), & la réponse ne se fit pas attendre :

— Écrivez, mais sauvez-vous, maman va se retourner.

En disant ces mots, elle tendit la main; on arrivait à la porte du théâtre. Alfred y déposa un baiser bien doux, bien muet, un bon baiser enfin, & il s'éloigna le cœur éclatant de joie & d'amour.

Une fois la mère & la fille entrées, il grimpa quatre à six son escalier & griffonna une déclaration, comme toutes les déclarations, bête, archi-bête, échevelée, il y avait de tout, l'amour rend souvent ſtupide, il la signa, &, soit fatuité, soit enfantillage, il donna son adresse, espérant une réponse.

La lettre fût portée au portier du théâtre, le

père Anselme, — un nom de portier de couvent, avec un pourboire des plus grassouillets.

Toutes les recommandations possibles & impossibles accompagnèrent ce don; le père Anselme se contentait de répondre :

— Laissez faire, ça me connaît; cela serait malheureux si, après vingt ans d'exercice, je ne savais pas remettre une lettre à la fille ou à la dame sans que maman, ou papa, ou le mari, ou un autre s'en doute!

Le billet parvint à deſtination. Madame Dubois n'y vit que du feu & Berthe aussi, tant la déclaration était brûlante. C'était la première, elle plut.

Cependant il n'y eut pas de réponse; le lendemain, seconde épître; elle ne fut pas plus heureuse; le silence continua.

Que se passait-il donc dans le cœur de l'ingénue, car c'était comme ingénue que la dame des pensées d'Alfred devait débuter dans peu de jours?

Quelque chose de bien simple.

Lors de la remise du valet de cœur, madame Dubois s'était emparée de la déclaration. Berthe, cependant, n'ignorait pas ce que le valet

de cœur, emblème ſtupide, pouvait signifier; sa mère tirait souvent les cartes. La physionomie du jeune homme était reſtée dans son esprit, mais l'incident fut, huit jours après, oublié.

Cette fois, la mémoire aidant, un voile s'était déchiré, laissant apercevoir à la jeune fille un horizon rose & bleu. Le calme de son exiſtence allait donc être interrompu. Semblable aux filles de Roi, endormies par le pouvoir magique d'une mauvaise fée oubliée sur la liſte d'invitation des fêtes du baptême, Berthe sommeillait jusqu'au jour où, munie d'un talisman, un prince Charmant quelconque viendrait rompre le charme & rendre à la lumière, au bruit, au monde, à la vie enfin, la pauvre Princesse. Le talisman fut la lettre, le Prince, vous le connaissez déjà. Éloignée de tout ce qui pouvait mettre son esprit en éveil, elle ne savait de l'amour que ce qu'elle en apprenait dans son rôle, c'eſt-à-dire que ce mot creux, qui n'avait pas de sens bien défini, était pour elle une cloche sans battant — il ne rendait pas de son. Le premier qui le ferait vibrer devait, fût-il laid comme M***, avoir gain de cause par la seule raison qu'il était le premier. Alfred était agréa-

ble, il avait donc deux chances de succès pour une. Cette petite intrigue qui commençait avait en outre tout le charme de l'inconnu. Madame Dubois avait élevé sa fille au moins aussi bien, si ce n'eſt mieux, que ces demoiselles du Sacré-Cœur ou des Oiseaux. L'éveil était donné, l'heure avait sonné pour ce cœur qui semblait mort-né, & le besoin de savoir d'une part, rappelez-vous Ève, l'espoir d'une vie nouvelle ensuite, lancèrent bride abattue l'intelligence de mademoiselle Dubois sur une route en pente où tout eſt nouveau quand on la descend pour la première fois. La qualité du soupirant, son nom, l'or de ses épaulettes (le costume ne manque jamais son effet), tout la portait vers l'imprévu dont tout d'un coup son âme avait soif.

En amour, les impressions vont vite; le télégraphe eſt une médiocre plaisanterie à côté de la pensée, & la rapidité eſt la même pour passer d'un sentiment à un autre. Aimer & haïr sont tout un. Ce sont deux routes d'égale longueur au terme de chacune desquelles on arrive en même temps. Résumons; Alfred était aimé; la meilleure des preuves était que Berthe

ne dormait plus. Les couleurs disparaissaient, & ses yeux se cerclaient de noir. Elle devenait enfin jolie...

Madame Dubois était elle-même ce qu'elle appelait *trop fine mouche* pour ne pas se douter de quelque chose.

— Il y a quelque anguille sous roche, disait-elle; mais où eſt la roche? je trouverai bien l'anguille.

Elle usa de politique, ne fit semblant de rien, espérant que sa fille, se laissant aller avec plus de confiance, trahirait un jour ou l'autre le secret de son cœur. Mais Berthe était devenue elle-même trop rusée tout d'un coup, autre effet de l'amour, pour se laisser prendre aux apparences de liberté que lui accordait sa mère. Ne soyez donc pas étonné de ce petit mot que reçut Alfred & dont voici la teneur :

« Je suis gardée à vue; impossible de faire un pas sans que ma mère m'accompagne. Ne vous montrez pas, attendez. Dieu nous aidera, priez-le pour moi, car je souffre, je vous aime.

« BERTHE. »

Pour une première missive, Berthe allait franc jeu. Le cœur de l'officier bondit à sortir de sa poitrine lorsqu'il reçut ce billet.

Il le lut, le relut, l'embrassa, comme cela se fait d'ordinaire, & s'endormit en le mettant sous son oreiller.

Ce fut alors une pluie de lettres. Et puis encore des lettres, & toujours des lettres, toutes sur le même modèle.

# IV

Cependant l'époque des débuts approchait à grands pas. Madame Dubois traîna Berthe à sa remorque chez les différents journaliftes de la ville. Elle espérait beaucoup de l'effet de cette exhibition. Ces visites fatiguèrent la jeune fille, & sa mère fut obligée de sortir seule pour l'achat d'étoffes qui devaient vêtir la débutante.

Berthe avait exagéré son mal. Les soupçons de madame Dubois s'étaient un peu apaisés.

— Après tout je le verrais bien ; s'était-elle écriée un beau jour. La fatigue apparente de son idole (idole eft le vrai mot, la mère espérait

bien, en véritable augure, profiter des présents & des sacrifices), pouvait provenir de ces répétitions quotidiennes pendant lesquelles il fallait rester quatre & cinq heures sur *les jambes.*

De Vogy fut prévenu du départ de la mère. Ici la scène du jardin de Faust eut un pendant. Alfred lança sur les traces de madame Dubois un collègue, un capitaine ventru, peu fort, peu ou point difficile par nature & posant surtout pour le séducteur de femmes mariées. C'était pour le brave homme, dont il fit son confident, une occasion toute trouvée de faucher une nouvelle fleur.

Le plan était machiavélique. Méphistophélès lui-même n'inventa pas autre chose.

Le jour où madame Dubois sortit seule, le capitaine Ardouin s'élança à sa poursuite, il eut cependant un remords en la voyant; mais bah! on n'a pas toujours des roses, & que diraient les bons camarades du régiment? on aurait qualifié d'échec ce petit mouvement, involontaire & passager, que suscita en lui cette beauté sur le déclin; armé de courage, il offrit son bras.

— Retenez-la deux heures au moins, avait dit Alfred, je compte sur vous.

Ardouin tint sa promesse autant pour lui que pour son ami; d'autres auraient peut-être pris cette mission pour une plaisanterie; le capitaine ne s'en douta pas & usa de son mandat.

Madame Dubois, en voyant le gros officier près d'elle lui dire avec un roulement d'*r* semblable à un feu de peloton : — Belle dame, souffrrrez que je vous offrrrre mon brrras, — avait cru à une bénédiction du ciel. Il y avait si longtemps que pareille aubaine ne lui était arrivée...

Après tout, le capitaine était *décoré*, il n'était pas si mal.

Et le Petit Chaperon rouge de quarante-cinq ans écouta le Loup;—le petit pot de beurre & la galette, nous voulons dire les achats, la retinrent assez longtemps.

En attendant, le jeune Faust de Vogy était accouru aux genoux de sa belle; il roucoulait avec elle, & tous deux conjuguaient ensemble le verbe aimer.

J'aime,

Tu aimes,
Il ou elle aime,
Nous aimons..... etc.,
Rien de plus.

Platon présida à cette petite entrevue. Berthe était une fille sage ; l'escapade, autrement, aurait été un peu *corsée* pour une première fois.

Les deux heures passèrent comme deux secondes. Un baiser, peut-être deux, furent échangés, & les tourtereaux se quittèrent.

Madame Dubois rentra un inftant après le départ d'Alfred, rouge comme un coquelicot; son nez avait déteint sur toute sa figure, & le dialogue suivant s'établit entre la mère & la fille :

BERTHE.

Comme tu rentres tard, petite mère...

MADAME DUBOIS.

Ces magasins n'ont rien, ils sont au diable vert... Je suis éreintée... ouf...

BERTHE.

Veux-tu un peu d'eau sucrée, petite mère?

MADAME DUBOIS.

Merci; & toi, ma chérie, tu as dû bien t'ennuyer pendant tout ce temps-là, toute seule?

BERTHE, *rougissant.*

Oh! oui, maman; mais j'ai appris mon rôle.

Madame Dubois embrassa sa fille sur le front; le baiser d'Alfred reçu un moment auparavant l'avait brûlée, & pourtant le jeune homme était pâle, comme il sied aux amoureux, celui de sa mère, rouge comme une grenade, lui fit froid.

Une autre scène se passait au café de MM. les officiers. Ardouin qui, aussitôt libre, y était accouru pour se remettre, s'était empressé de raconter son aventure au major, au capitaine-trésorier, au capitaine en second, au lieutenant Vernois, au chirurgien avec ses lunettes & son grand nez, à la dame de comptoir, au garçon, en disant à chacun d'eux :

— Votre parrrrole d'honneur, vous n'en direz pas un mot à personne.

Mais, en contant sa bonne fortune, l'hon-

nête Ardouin avait narré dans tous ses détails l'hiſtoire de son ami & de la jeune Berthe.

— Voilà donc ce grand myſtère, dit le chirurgien, je me doutais bien de quelque chose. Quand je disais : Ce garçon-là eſt amoureux, avais-je dû *nez?*

— Oh! oui, s'écria le lieutenant Vernois; mais cela ne vous l'a pas retiré, vous l'avez encore!

— Parbleu, ajouta le capitaine en second, je m'en doutais aussi; seulement *pourquoi qu'il* ne nous en disait rien?

— Pardon, *pourquoi* n'en disait-il rien, reprit le chirurgien, se vengeant sur le capitaine peu lettré de la pierre lancée par le petit Vernois.

— Ça m'eſt égal, docteur, comme vous voudrez, je ne suis pas superſtitieux pour ce qui eſt du langage. Garçon! un bock.

— Il se fera pincer, dit le major, je connais ça, les amourettes, ça va bien pendant quelque temps, puis le pot aux roses eſt découvert, & v'lan, on vous *colle* la jeune fille, & il n'y a pas, faut l'épouser bon gré mal gré. Tenez, c'eſt ce qui m'est arrivé avec Albertine; elle

eſt morte, je ne lui en veux plus, mais... cela serait à recommencer... bernique.

Le capitaine-trésorier plaça son mot.

— Le petit de Vogy eſt un imbécile de se confier à des indiscrets.

Ceci s'adressait directement à Ardouin, qui releva la balle avec une attitude que son petit roman rendait plus mâle encore.

— Eſt-ce une perrrsonnalité?

Le capitaine-trésorier, sans faire attention, reprit :

— Je dis que de Vogy eſt un imbécile, & vous aussi, & ce n'eſt pas parce qu'il eſt le fils d'un général...

Il n'acheva pas sa phrase, on cria, on hurla. La fumée empêchait de se voir, les cris de s'entendre. Alfred entra au milieu de tout ce bruit, il comprit la situation & fit pour la forme un amer reproche au capitaine Ardouin, son amour-propre était au fond trop agréablement chatouillé pour en vouloir sérieusement à la buse qui avait vendu son secret.

Cependant Berthe n'était pas encore à lui, & pourtant il prit des airs de conquérant pour la circonſtance. Faiblesse humaine!

L'homme eſt ainsi fait. Il n'aime vraiment que ce qu'il n'a pas ou ce qu'il n'a plus.

Quand il n'a plus, il regrette, & le regret dans ce cas-là eſt encore de l'amour. Quand il possède ou qu'il eſt sûr de posséder, l'amour qu'il ressent eſt mitigé de satisfaction brutale ou de vanité qui en éteignent tout le feu. Il y a pourtant des hommes qui aiment sérieusement.

Dans la ville, si quelqu'un disait avec mystère au jeune don Juan :

— Eh bien!... on dit que... la petite chose... ne se montre pas trop cruelle pour vous.

Il répondait avec suffisance :

— Oh ! qui dit cela ? mais ce n'eſt pas vrai, les méchantes langues ! & les vilains propos !...

Ce qui au fond signifiait :

— Mais parfaitement....

Le jour des débuts se leva enfin !

Madame Dubois ne se tenait pas d'aise. Elle allait, venait, bavardait, sûre d'un succès.

Berthe, qui n'avait pas vu Alfred, était moins rassurée.

L'émotion inséparable d'un....., vous savez le reſte, la tourmentait beaucoup, quand, en allant au théâtre, le portier lui remit deux let-

tres, l'une d'une écriture qui lui était chère, l'autre d'une main inconnue.

Elle ouvrit bien entendu la première. Alfred lui assurait un succès immense, il s'avait d'avance que toute la garnison serait pour elle; il terminait en demandant un rendez-vous prochain.

La seconde lettre ne contenait que ces mots, & l'écriture semblait contrefaite :

« Mademoiselle,

« On ne se moque pas impunément d'un pauvre diable, parce qu'il n'a pas d'*habits qui brillent*.

« Un sifflet pour ce soir. »

Berthe s'empressa de montrer cette atrocité à sa mère, dont le premier mouvement fut de sauter au plafond.

— Qui t'a remis cela? qui? le lâche, siffler, siffler ma fille, jour de ma vie!... Je serai dans la salle, & nous verrons bien. Calme-toi, cocotte, il n'osera pas.

On a beau se donner toutes les raisons du monde afin de se convaincre que l'anonymat eſt une lâcheté, & qu'un lâche n'a jamais le courage de son opinion quand il eſt seul, tout ce que Berthe se disait à elle-même ressemblait fort à ce que font les gens qui ont peur. Ils chantent, mais ils ne sont pas rassurés. Elle reprit le méchant billet &, une fois rentrée, l'envoya par un petit mendiant à Alfred de Vogy.

Le soir arriva. Après le premier acte, la salle était subjuguée. Berthe avait réellement du talent, du naturel & de la jeunesse; joignez à cela la beauté, & vous vous ferez une idée des applaudissements qui lui furent adressés.

Ce n'était plus des mains que possédaient MM. les officiers, mais de vraies planches. Le mouvement une fois donné, les spectateurs entraînés firent l'office de tonnerre. La salle menaçait de s'effondrer sur les enragés claqueurs.

Madame Dubois monta sur le théâtre, entra dans la loge de sa fille, l'embrassa les larmes aux yeux en lui disant :

— Encore un acte, & c'eſt fini. Voilà un fier succès. Et l'imbécile au sifflet, quel four !... Je te disais bien qu'il n'oserait pas !

Le dernier acte se termina au milieu des bouquets.

Quand la toile baissée se releva pour laisser voir au public M. le régisseur général, l'homme aux trois saluts, lorsque ce dernier demanda avec grâce, le sourire aux lèvres, si mademoiselle Dubois était acceptée en qualité de première ingénue, un feu nourri de bravos accueillit cet agent de la direction, qui reçut même un bouquet retardataire sur l'œil droit.

Le bruit grise : il y a des gens qui se grisent en parlant, d'autres en applaudissant. On applaudit pour trois raisons : pour la pièce ou pour l'artiste d'abord ; pour l'artiste seule ensuite ; ceci est alors une affaire personnelle ou de personnalité ; pour faire du bruit ou par métier enfin, & c'est ce que font les applaudisseurs de naissance et les claqueurs.

En France, on aime le vacarme. En pleine civilisation, avec la vapeur, l'imprimerie, l'électricité, on ferait marcher des hommes n'importe où, en frappant de coups saccadés une peau d'âne tendue & fixée sur une boîte ronde. Avec le tambour, cet instrument de sauvage, de Calédonien, qui parle aux oreilles d'une façon

grossière & brutale, qui les blesse même, on irait dans la lune... & l'on prend Sébastopol.

Les bravos cessèrent un inftant : tout a une fin. Berthe était haletante dans la coulisse; elle pensait à son triomphe & à son cher Alfred. Tout à coup un sifflet, autre inftrument de sauvage, aigu, pointu, incisif, atroce, un sifflet, en un mot, se fit entendre dans la salle. Une nouvelle salve d'applaudissements accueillit ce solo intempeftif. Il y eut même des cris : « A la porte! » violemment lancés. Alfred, qui se tenait sur ses gardes, diftingua parfaitement l'auteur de ce bruit désagréable. On sortait. Il s'arrangea de façon à quitter ses amis qui le complimentaient sur sa conquête, — comme s'il y était pour quelque chose, — pour rejoindre le siffleur. C'était Victor, le Victor aux cols cassés. Oubliant qu'il ne devait pas à d'autre qu'à lui ou à son père le bonheur d'avoir vu Berthe pour la première fois, il fendit la foule qui le pressait, &, arrivé jusqu'à lui, il lui marcha sur le pied avec une telle violence que le jeune homme, sans voir, cria un : « Imbécile! » qui fut immédiatement relevé.

On échangea les cartes. Victor, dans sa rage, n'avait pas reconnu son ancien camarade.

Le bruit de cette querelle se répandit aussitôt; on en parla au café du Théâtre, & Berthe, deux minutes après, le savait déjà. Madame Dubois, qui avait essayé de se rendre belle pour la circonstance, — toutes les couleurs imaginables brillaient sur son chapeau, son châle & sa robe, ce qui la faisait terriblement ressembler à une perruche, — sauta encore une fois : cette fois, ce fut de joie; — c'était sa manière à cette femme d'exprimer son bonheur ou son mécontentement; il ne faut pas lui en vouloir, chacun a ses petites habitudes :

— Un duel! un duel! pour un sifflet; il ne te manquait plus que cela pour te poser... Quel bonheur!

La bonne femme, dans son enthousiasme, ne se faisait pas cette réflexion bien simple, qu'un étranger n'aurait pas pris fait & cause pour sa fille, si cette dernière ne lui eût rien été, ou tout au moins s'il n'avait eu des vues sur elle; l'amour-propre l'aveugla, &, fière comme Artaban, elle rentra chez elle accompagnée de son triomphe.

# V

Victor avait donc une affaire sur les bras. D'une intelligence bornée, il s'était laissé aller à commettre une mauvaise action sans réfléchir : la jalousie & la colère, comme l'amour & l'orgueil, empêchent de voir.

La beauté de Berthe l'avait frappé.

A peu près à la même époque que son ami, il adressait une ou plusieurs lettres à la future actrice. Seulement son peu d'expérience de la vie avait voulu, pour son malheur, qu'au lieu d'adoucir le père Anselme par quelque débauche de pièces de cinq francs, — ce qui eſt élémentaire & ce que son rival avait fait, —

afin que les épîtres arrivassent à deſtination, il omit ce détail.

Les lettres portées par lui au théâtre étaient données à madame Dubois, qui, de son côté, payait convenablement ce service. Le père Anselme, qui n'était pas précisément une oie en matière financière, savait que tout doit rapporter, & que toute valeur qui s'immobilise n'eſt pas une bonne valeur. Le zèle est toujours payé par l'un ou par l'autre camp; on doit se laisser attendrir par celui qui offre le plus. Telle était sa théorie.

Chaque fois que Victor rencontrait la jeune fille, il lui envoyait des regards auxquels Berthe ne faisait aucune attention, ne sachant rien. Sa mère, qui l'accompagnait, répondait pour elle aux œillades du pauvre garçon, en lui retournant sa gracieuseté, tantôt par un sourire de dédain, tantôt par un œil fulminant; à ce point qu'il était persuadé que la jeune fille avait remis elle-même ses déclarations à sa mère!

Une seule lettre parvint à Berthe & par hasard : ce fut le billet anonyme.

Comme tous les sots & les fats, il se fâcha, surtout lorsqu'il apprit qu'un officier avait rai-

son là où il avait tort. Aussi, depuis ce temps, il nourrit un projet de vengeance qui aboutit par un coup de sifflet lâchement adressé à une femme.

En sortant du théâtre, à la lueur du réverbère, il regarda la carte qu'il avait reçue, &, en lisant le nom de son ancien ami, son courroux, loin de s'apaiser, s'augmenta; il vit un complot contre lui, &, sans plus tarder, il se mit en quête de témoins.

Ceux-ci allèrent au café militaire, encore ouvert, quoiqu'il fût minuit très-passé, trouver M. Alfred de Vogy, qui indiqua les siens, & l'affaire ne pouvant s'arranger à l'amiable, — Victor voulait à tout prix se battre, — il fut décidé que le lendemain la rencontre aurait lieu dans l'île Saint-Louis.

Le lendemain, au petit jour, les adversaires étaient en présence. Au second assaut, Alfred recevait une blessure insignifiante au haut de l'épaule droite. Un déjeuner, le déjeuner traditionnel, s'ensuivit. La colère assouvie, les deux amis s'embrassèrent entre les huîtres & le chablis.

Pendant ce temps, Berthe était rêveuse; as-

sise au pied du lit de sa mère, elle pensait à ce duel, & son âme était inquiète. Les heures lui semblaient d'une longueur extraordinaire.

Madame Dubois, la veille, en rentrant chez elle, pour fêter son bonheur, — on ne débute pas tous les jours, — avait préparé un souper où les fioles étaient en abondance : il fallait bien se remettre de tant d'émotions. Berthe mangea comme un oiseau & ne but pas; sa mère engloutit à ce point que tous les incidents de la journée, combinés avec le vin, déterminèrent chez la bonne femme la plus jolie indigeſtion que l'on puisse rêver. Elle se coucha malade. Berthe la veilla. L'indigeſtion se compliqua d'un autre accident, nous ne savons lequel, & madame Dubois fut condamnée par le docteur à garder quinze jours la chambre.

Le surlendemain, les répétitions d'une autre pièce commencèrent. Berthe se rendit au théâtre, accompagnée d'une femme de ménage qu'Alfred gagna comme il avait gagné le portier.

Le médecin attaché à la direction, ami d'Alfred, donna un certificat de maladie à la

jeune fille, qui, au lieu de répéter, allait passer le temps attribué à son travail, chez l'objet de son amour.

Ce duel, cette blessure, avaient fait grand bien à l'amant. Ses actions, dont le cours était déjà fort élevé dans le cœur de sa maîtresse, arrivèrent à un chiffre pyramidal. Les quinze jours passaient.....

Madame Dubois, voyant l'air embarrassé qu'avait souvent sa fille en rentrant, se douta de quelque chose. Elle questionna la femme de ménage, qui, peu préparée à un interrogatoire insidieux, hésita, balbutia & alla pleurer dans sa cuisine. On la menaçait de la mettre à la porte si elle ne faisait pas d'aveux.

Il faut lui rendre cette justice, qu'elle ne parla pas plus qu'une souche.

Berthe fut prévenue.

Sauf ce petit nuage, tout alla pour le mieux. Alfred, dans son ivresse, commit, je crois, des vers. Nous avons été assez heureux pour les recueillir... Il tenait ce faible de sa mère.

Les vers plaisent toujours aux femmes, surtout quand ils leur sont adressés, — c'est un

hommage, — les bons comme les mauvais : huit sur onze n'y connaissent rien. C'eſt un sens qui leur manque complétement. A preuve, aux vrais poëtes, aux poëtes de force & d'énergie, aux œuvres de génie enfin, elles préfèrent les roucoulades & les ſtances du premier rimeur de mirliton venu. Il en eſt des vers chez elles comme de la table. Elles ne savent pas manger. Le repas le plus fin les trouve insensibles ; non pas qu'elles ne soient pas gourmandes, elles ont inventé la gourmandise, mais ce côté manque à leur nature. Si vous voulez bien dîner, n'ayez jamais de femme avec vous. Cette lacune eſt d'autant plus extraordinaire que la femme apporte, dans tout ce qui eſt affaires ou relations de la vie, un tact, une délicatesse, un fini qu'aucun homme ne saurait jamais atteindre.

Les étoiles jouaient un grand rôle dans la poésie qu'Alfred envoya à sa maîtresse. Il la comparait à la lune, à une sainte, & racontait avec une foule de métaphores leurs *esbats*, leurs hésitations, leurs luttes & finalement leur bonheur parfait.

Assis l'un près de l'autre, leurs imagina-

tions les transportaient dans des sphères éloignées où tout eſt parfum, ivresse & rêverie. — La terre leur semblait à des diſtances infinies. — Dans ces inſtants par lesquels tout le monde a passé, la vie matérielle les préoccupait aussi peu qu'il eſt possible.

Pour la véracité de ce récit, il faut avouer cependant que l'abandon était plus complet du côté de la jeune fille.

Alfred était presque toujours sur le qui-vive, — il mettait de la fièvre là où Berthe ne laissait parler que son cœur; — tant il eſt vrai que la femme, en se donnant dans le premier élan d'un amour naissant, se détache plus facilement que l'homme, non-seulement de la terre considérée comme séjour nécessaire à la vie, mais encore de toutes les considérations mondaines. — L'amour vrai eſt innocent.

Cette sorte d'extase si naturelle & si indispensable à l'amour eſt à l'exiſtence ce qu'eſt la lumière au jour. — Chacun a bien sa façon d'aimer, il eſt vrai; mais il nous semble improbable qu'un homme intelligent, ou seulement bon, n'ait pas reposé son âme & payé son écot à cette hôtellerie où l'on s'arrête, hélas! si peu,

& qui a pour enseigne un cœur percé d'une flèche avec cette légende :

AU PREMIER AMOUR

Les affections que l'on rencontre ensuite, en continuant le voyage de la vie, paraissent & sont moins pures, moins chastes, tout en s'adressant souvent à des êtres meilleurs, que ceux avec lesquels on a commencé la route. — Le cœur est alors comme la pêche qui a perdu son duvet.

Ce refrain d'une vieille romance qui dit :

Et l'on revient toujours
A ses premières amours,

est d'une vérité devenue naïve (& dans ce cas *naïf* est synonyme de *bête*), aujourd'hui que tout est tourné en ridicule.

Ne rencontrez-vous pas tous les jours nombre de gens qui se vantent & font parade de n'avoir jamais connu l'amour? L'homme qui

n'a pas caressé une affection pour une âme qu'il croyait sœur de la sienne, n'a pas aimé sa mère. — C'eſt un égoïſte dangereux.

L'amour a deux âges :

Celui où il ne voit pas & ne se rend compte de rien, pas même de son exiſtence, — il ne connaît ni obſtacles, ni dangers, & il se berce dans l'insouciance de la vie comme l'oiseau dans le ciel. — Alors il a encore la tunique du collége ou la robe du pensionnat, ou dans tous les cas il n'a pas quitté ces défroques depuis longtemps.

Puis l'âge où il connaît l'exiſtence, le sacrifice & le malheur. — Dans ce cas il eſt plus grave & il aurait des cheveux gris, si l'amour pouvait en avoir.

Pour revenir à Alfred, ses vers, qui n'étaient pas de Victor Hugo, eurent un très-grand succès.

Le ciel devint tout d'un coup sombre. Un jour, jour néfaſte, madame Dubois se leva immédiatement après le départ de la camera & de sa fille, & les suivit. Ce jour-là elle avait affecté une rechute, afin d'éloigner tout soupçon. Berthe quitta son guide à une porte

que sa mère nota, & toutes les deux, mère & fille, à un étage de diſtance, gravirent en silence l'escalier d'Alfred. Arrivée à l'étage du bien-aimé, une porte s'ouvrit, Berthe entra & la porte se referma sur elle au moment où madame Dubois mettait le pied sur la dernière marche du palier.

Là, elle s'arrêta, essaya de contenir sa rage d'abord, son essoufflement ensuite, recueillit ses idées, prépara son entrée, & dix minutes après sonna.

Une fois, deux fois... Personne ne répondit.

Alors elle saisit le cordon de la sonnette, l'agita avec fièvre jusqu'au moment où il lui reſta dans la main. Alfred, croyant à un ordre de service d'urgence, courut ouvrir, & se trouva nez à nez avec madame Dubois — Tableau...!! — Malgré l'obſtacle qu'il opposait avec son corps, madame Dubois, toutes voiles au vent, entra dans la chambre, comme une frégate à trois ponts dans le port, & regarda sa fille sans proférer une parole.

Berthe cachait sa tête dans ses mains. Alfred avait suivi la furie, atterré. Un coup terrible allait être frappé.

Après deux secondes d'un silence mortel, ce calme, qui recélait dans ses flancs un orage violent, fut tout d'un coup interrompu. Le tonnerre éclata.

— Ah! ah! ah! la belle, voilà du joli! Comment, toi que j'ai élevée avec tant de soins, tu me joues de ces tours-là, avec des airs de sainte nitouche! Attends, va!

Madame Dubois leva son ombrelle sur sa fille. Alfred arrêta le mouvement.

— Je vous conseille, grand lâche! vil suborneur! Laissez-moi tranquille! — Et se tournant vers sa fille : — Et toi, fais-moi le plaisir de filer, & plus vite que ça, ajouta-t-elle.

— Mais, madame, reprit Alfred, votre fille se meurt.

— Laissez-moi tranquille! Je ne vous parle pas, à vous, reprit-elle; voyez la mijaurée! elle pleure, il eſt bien temps, gâcher un si bel avenir...

La fureur la rendait violette comme la soutane d'un évêque & l'empêcha d'en dire plus long. Elle étranglait.

Alfred lui prépara un verre d'eau sucrée qu'elle envoya en l'air d'un coup de poing.

Alors il se tint coi. Berthe prit machinalement son châle & son chapeau & suivit sa mère qui se disposait à partir.

La mère & la fille, comme trois ans auparavant, passèrent devant lui, comme trois ans auparavant il était cloué sur place, n'osant rien dire. La sortie s'opéra en silence.

Une fois sur le palier, madame Dubois se retourna vers l'amoureux confus, lui cassa son ombrelle sur la tête & descendit l'escalier en lui criant :

— Quant à toi, polisson, je te promets de mes nouvelles.

Arrivée à la maison, Berthe reçut une volée de coups de canne à lui rompre les os. Cela était dans l'ordre.

Madame Dubois, qui voulait commencer par se plaindre au colonel, réfléchit qu'un esclandre pourrait gâter le plan qu'elle mûrissait depuis si longtemps ; toute réflexion faite, elle préféra sacrifier à ses intérêts le plaisir d'une vengeance qui afficherait le déshonneur de sa fille ; le mieux était, au contraire, de cacher l'aventure ; cette résolution seconda ses projets.

Un mois après, le régiment quittait Rouen &
se rendait à Saint-Mihiel. Alfred, la mort
dans l'âme, ne pouvant espérer de revoir d'ici
à longtemps sa bien-aimée maîtresse, lui
adressa un adieu déchirant, lui demandant de
l'aimer toujours..... *Ils ne seraient pas éter-
nellement séparés.....*

Berthe pleura beaucoup, & continua à jouer,
ous les deux jours, les filles de bonne maison.
Elle pleura bien une semaine, puis les larmes
arirent, le chagrin s'endormit. Six mois après,
engagement expirait. Un correspondant de
éâtre, averti du succès de l'ingénue, l'enga-
ea pour Paris; & madame Dubois se rendit
vec son enfant *dans la ville des arts*, pleine
'espoir dans l'avenir & ayant oublié. Elle
orlotait plus que jamais sa petite Berthe, qui
arut oublier aussi.

Voilà ce qui reste en général, chez les femmes,
es affections qui sembleraient le plus durables
qui souvent ont influé sur l'existence entière
'un homme.

Ici, messieurs & mesdames, le rideau tombe,
la dernière scène du premier acte de cette
etite comédie aura Paris pour décor.

Paris, la ville qui rayonne, la richesse, l'or, la réalisation de tous les rêves, ou plus souvent encore le pays des déboires, des désillusions & de la misère.

## VI

Berthe, grâce à sa mère qui fit l'office de trompette de la renommée, arriva au théâtre du Gymnase, où elle était engagée, précédée d'une réputation de sagesse & de vertu exemplaires.— On ignorait l'aventure de Rouen. — Veſtale, elle montait sur les planches, & ce titre, qui eſt un ornement bien inutile à la scène puisqu'il eſt conteſté souvent à celles qui y auraient droit, s'accrédita si bien que tout le monde en était convaincu.

On l'imprima. La jeune actrice n'avait pas encore paru en public, que la sympathie générale lui était acquise. Pour les honnêtes

gens & les dévots, ce fut un exemple trop rare, hélas! & que l'on ne saurait trop encourager; pour les mauvais sujets, cela était une calamité. Calamité ou bonheur, la réclame marcha tant & tant, que tous voulaient voir ce phénomène.

Berthe débutait dans le rôle de Marcelle du *Demi-Monde.* Elle eut bientôt autour d'elle un cercle d'amis, — c'était le côté des hommes, — & une foule d'ennemis, de médisants, de mauvaises langues, — inutile de nommer le côté des femmes. — Les bonnes petites camarades surtout, venimeuses par état, menaient la bande. Quand on parlait de sa vertu, on criait au mensonge; mais la chose ne transpira pas.

A Paris, lorsqu'un fripon peut passer pour saint Vincent de Paul, une fois son brevet d'honnêteté délivré, il aurait beau *sauver* la caisse de M. de Rothschild & faire disparaître père & mère, il reste & restera toujours, à quelques exceptions près, un parfait honnête homme, *& vice versa.*

Les apparences ou de méchants propos trompant souvent le public, qui en général

n'eſt pas fort & ne voit que par les yeux d'un petit nombre, on rencontre de braves gens qui mériteraient toutes les Légions d'honneur & toutes les diſtinctions de ce monde passant pour des fripons. Une réputation faite, bonne ou mauvaise, injuſte ou méritée, ne se détruit qu'après des événements d'un ordre tellement surnaturel que ce sont des cataclysmes. C'eſt pour cela que le début, ici-bas, dans toutes les carrières, eſt une chose délicate, à laquelle on ne consacre pas assez de soins & de ménagements. Toute légèreté peut avoir des conséquences funeſtes. Cela n'eſt pas neuf, mais on ne saurait trop le répéter, surtout à ceux qui payent de leur personne ou de leurs œuvres, & qu'une situation quelconque deſtine à être un jour en avant, & par conséquent en but à la critique de leurs concitoyens.

Les proverbes, qui mentent presque toujours, disent quelque part : L'habit ne fait pas le moine. C'eſt une erreur, une erreur grave.

A Paris, l'habit fait le moine.

Parmi les adorateurs de mademoiselle Berthe Dubois, se trouvait un banquier fort riche, scandaleusement riche. M. Anatole Bougleux,

le père juftement de Paul auquel, au commencement de cette hiftoire, Alfred adressait une lettre.

M. Bougleux possédait des actions dans le théâtre, une part même assez ronde. Il n'était pas d'affaire dans laquelle il n'eut des fonds, journaux, chemins de fer, agence Richer, etc. Il était du nombre de ceux qui jouent au Mécène. A chaque salon, il achetait, ou plutôt on lui achetait, deux ou trois toiles; il y avait à sa maison de banque un compte profits & pertes, qui se soldait tous les ans par une somme de 100,000 francs en moins dans sa caisse, deftinée à soutenir les littérateurs malheureux & les journaliftes en rupture de ban.

Tout respirait la satisfaction de soi-même chez lui &... sur lui. Gros, court, trapu, une tête d'abbé sur une bourse de quêteuse, les paupières épaisses & l'œil à moitié fermé comme une boutonnière de soutane; de grosses chaînes, de grosses bagues, de gros brillants à sa chemise; la tenue, en un mot, du monsieur qui eft arrivé à Paris en sabots avec trente-cinq sous dans sa poche.

Son ventre ressemblait à un sac d'écus prêt à crever sous la masse qu'il renferme. On aurait fait un trou dans sa peau que les louis en seraient certainement sortis à la place du sang.

Charmant partout ailleurs que chez lui, riant fort & haut à propos de tout, il riait même à l'avance quand il s'adressait à un homme d'esprit, pour n'être pas en retard quand un mot sortirait de sa bouche. Ce rire était énervant; à soixante ans il en paraissait quarante-cinq, demandez à son coiffeur.

Il avait une de ces couleurs de cheveux qui *foncit* en vieillissant; plus les années arrivent, plus les cheveux sont... noirs. Sa femme était morte; il ne lui reſtait qu'un fils, Paul, le plus charmant garçon du monde. Ce fils était l'objet de toutes ses tracasseries; voici l'homme d'intérieur qui reparaît. Perdait-il à la Bourse, avait-il mal à l'eſtomac, mademoiselle X... lui faisait-elle un trait avec un maréchal-des-logis? Paul tendait le dos, & la mauvaise humeur de son père passait sur lui.

Paul absent, les employés bénéficiaient de ces

colères, ceci était en plus des appointements. Son fils le connaissait si bien qu'il disait souvent :

— Quand mon père a quelque chose qui le démange, c'eſt sur moi qu'il se gratte.

Eh bien ! ce gros homme était le très-humble serviteur de mademoiselle Dubois. Il n'y avait sorte de chatteries, de gracieusetés, d'attentions, qu'il ne fît à la jeune fille.

Un jour, en voulant passer d'un portant à un autre, sur les pointes, il s'étala devant elle, à la grande hilarité des machiniſtes. On l'appelait en arrière l'hippopotame, & devant, des saluts jusqu'à terre.

Il quitta le foyer de l'Opéra, où cependant il comptait des ravages, parce qu'une de ces dames, à laquelle il donna bel & bien une rivière de 15,000 francs, avait révélé un secret. Bougleux mangeait avec des dents Desirabode, le jeu complet.

Cet homme difforme & vieux avait une manie, — qui n'a la sienne? Il donnait, donnait beaucoup aux femmes, mais il ne s'en vantait jamais. C'était le seul cas où il ne faisait pas bruit de ses *débours;* il voulait laisser croire

à tous que l'inclination seule guidait ces dames dans le choix qu'elles faisaient de sa personne. A cause de cela, on l'avait surnommé à l'Opéra : *Tout par amour*.

Ce quolibet & le secret découvert furent la cause de son départ.

Il se réfugia au Gymnase.

Madame Dubois jeta en femme habile son dévolu sur lui ; elle lui adressait des sourires épileptiques. Les deux coins de sa bouche se rejoignaient dans son cou.

Il y eut entre elle & M. Bougleux des conférences qui se prolongeaient souvent pendant toute la répétition ; ils discutaient même.

La digne mère tenait sa fille à diſtance comme une dragée haute ; elle voulait, dans son amour pour son enfant, voir arriver le banquier de ses rêves à une solution sérieuse. Elle autorisa même certaines privautés à un jeune, jeune premier, qui servait d'aiguillon au bonhomme. L'acteur allait bon jeu, bon argent, ne se doutant pas qu'il continuait à jouer un rôle & qu'il n'était qu'un moyen.

Berthe débuta & réussit. Bougleux la serrait de plus près. Il n'était bruit dans la ville que

de la vertu, du talent, de la beauté, de la jeune débutante.

Quelle occasion pour damer le pion aux jeunes mirliflors! L'orgueil s'en mêla, & l'orgueil chez les hommes fait tout.

Enfin il résulta un jour d'une conversation qu'il eut avec madame Dubois, une lettre que vous nous saurez gré de vous communiquer.

*A M.* Dubois, *fort premier comique au théâtre de Toulouse.*

Le 8 septembre 185..

« Mon cher Minet,

« Notre Berthe a réussi à Paris au moins aussi bien qu'à Rouen. Je suis bien contente d'elle. Mais ce n'eſt pas de cela que la présente doit t'entretenir.

« Il s'offre un parti pour elle; un monsieur très-bien, qui ne demanderait pas mieux que de l'épouser, mais sa famille l'empêche, eſt tout à fait décidé à lui faire un sort.

« J'ai longtemps réfléchi, mon cœur de mère

a saigné en pensant que je pourrais me séparer d'elle ; mais il faut, mon ami, ne pas être égoïfte en ce monde & penser un peu à ceux que Dieu nous a donnés.

« J'ai repoussé les offres de ce monsieur ; j'oubliais de te dire que c'eft un des plus riches banquiers de Paris.

« Il m'a fait entrevoir pour notre enfant une aisance qui lui assurerait pour l'avenir un morceau de pain sur la planche. Il m'a parlé d'une somme de 50,000 francs comptant qu'il avait l'intention de lui offrir, en tout bien tout honneur.

« Je ne veux pas prendre un parti sans te consulter, réponds vite, l'occasion eft belle, & tu sais que c'eft pour toi le repos.

« Berthe & moi nous t'embrassons.

« THÉRÉSINE, femme DUBOIS. »

Cette lettre, petit modèle du genre, fut mise à la pofte.

En sortant du théâtre, madame Dubois eut un long entretien avec sa fille, qui paraissait se

rendre difficilement à ses raisonnements. Quelque bien renseignés que nous soyons, nous ignorons ce qu'elle disait; elle parlait si bas que nous n'avons pu saisir le moindre mot.

Tout ce que nous affirmons, c'eſt que, deux jours après, madame Dubois déposait chez Me Truquet une somme de 50,000 francs provenant, disait-elle, d'un héritage.

La veille au soir, elle avait reçu de Toulouse la dépêche télégraphique suivante :

*A madame* DUBOIS, 15, *rue Enghien, Paris.*

« Acceptez.

« *Signé :* DUBOIS. »

# DEUXIÈME PARTIE

## L'AMOUR

# DEUXIÈME PARTIE

## L'AMOUR

---

### I

Il n'eſt pas de classe qui rencontre autant de détracteurs & d'ennemis que celle des acteurs hommes & femmes. Si encore ceux qui font métier de donner le coup de pied d'Aliboron à ces parias de la société se doutaient de ce que sont les êtres qu'ils frappent avec autant d'aigreur & de parti pris que des dévotes s'abîmant entre elles, le mal, tout en étant aussi regrettable, aurait du moins une apparence de juſtice qui mettrait le *bon* rôle de leur côté.

A force de *tomber,* ces hommes qui, pour la plupart, à l'heure qu'il eſt, ont reçu une éducation & une inſtruction complètes, on arrive au résultat contraire de celui qu'on cherche. On éveille la curiosité chez des gens qui ne penseraient nullement à s'occuper d'eux.

Nous convenons avec tous que le monde du théâtre, par le laisser-aller de ses mœurs en général, par la nature même de ses fonctions, offre aux natures faibles, dans sa fréquentation en dehors de la scène, un spectacle souvent peu édifiant, & qui fait souvent dévoyer du vrai chemin ceux qui devraient marcher droit devant eux.

Mais que ceux qui semblent trouver une joie féroce à prononcer le mot *hiſtrion* ou *saltimbanque,* en parlant des acteurs sans savoir ce qu'ils sont, jettent un peu les yeux sur ceux qu'ils calomnient, qu'ils regardent de près, de très-près, & ils verront plus qu'ailleurs de grandes douleurs, des déboires sans nom & des illusions folles heurtées à la réalité d'une vie qui se débat continuellement contre les difficultés les plus cruelles; ils verront de bonnes âmes, des cœurs droits & honnêtes, une ca-

maraderie & des dévouements qu'il serait souvent utile de leur mettre comme exemple devant le nez. L'homme ne devient bon qu'en fréquentant de meilleurs que lui, & vous voulez que ceux auxquels vous fermez votre porte, sous prétexte que leur présence eſt impure, soient plus vertueux que vous peut-être, tout en reſtant dans le milieu qui fait le motif de vos griefs.

Le métier d'acteur, pour les hommes surtout, eſt plus souvent un *métier* qu'une queſtion d'art. On devient acteur, ou parce que l'on a le feu sacré, ou parce que la paresse & la vanité trouvent leur compte & satisfont en même temps les deux exigences en paradant sur des planches. Il eſt évident que cette singerie perpétuelle de pleurs, de larmes, de rires, de courroux, prouve en général peu de caractère & d'individualité propre chez ceux qui s'y exercent.

Il eſt certain que mettre du rouge, se maquiller comme une fille sous prétexte que le feu de la rampe change les traits, s'affubler de vêtements qui font que l'esprit eſt en grande partie attaché à cette queſtion de savoir si l'on

a bon air, rétrécit l'intelligence de ceux qui ne s'occupent de la queſtion de coſtume qu'au point de vue du mollet ou du torse. Mais à côté de cela, que de convictions, que de chercheurs & que d'artiſtes ! Il fut un temps où le public les tenait plus en honneur, ces hommes qui, sur la scène du moins, étaient chargés de rendre meilleurs en étant amusants. Croit-on qu'il ne faille aucun mérite, aucune qualité pour interpréter les œuvres de l'intelligence & du génie ? Beaucoup d'acteurs sont de bons pères, sont de bons maris.

Quant aux actrices, elles ont le même sort que les hommes, seulement leur nature, leur jolie figure, leur grâce les excuse. On comprend qu'une femme, qui aime la parade par besoin, qu'elle soit femme de notaire, de boucher ou de marquis, joue la comédie ; elle ne serait pas femme autrement. Mais on ne lui pardonnera jamais de ne pas reſter honnête si elle eſt au théâtre. On ne tient compte ni des séductions, ni du milieu dans lequel elle a été élevée, ni des tentations de toutes sortes.

Qu'une femme du monde se permette un, deux, trois amants, le monde lui jettera bien

la pierre, pour n'en pas perdre l'habitude, mais il la recevra toujours.

L'actrice eft au pilori ; c'eft la femme perdue, terrible, la goule, la bête des cadavres, disent les mères ; les drôlesses, les sauteuses, disent, tout en profitant des absences de *monsieur* pour chercher des consolations ailleurs, les femmes dont les maris vont brûler leurs ailes & leurs billets de banque aux herses des théâtres.

Il faut avouer aussi qu'à dater du jour où le maillot a permis aux directeurs d'exhiber des nudités par à peu près devant un public avide de ces spectacles, l'actrice, par tempérament, aimant son art, désintéressée, comme on en rencontre rarement aujourd'hui, l'enfant de la balle, enfin, a fini par disparaître de la scène ; elle a été remplacée par la *fille* qui, pour se rehausser, se couvre de diamants & de bijoux volés à tout le monde.

Il en exifte pourtant de ces femmes honnêtes à la scène, qui serviraient de modèle à bien des femmes du monde, à celles surtout qui les couvrent d'anathèmes & qui font plus mal en étant moins excusables.

On joue la comédie dans la société, on fait des tableaux vivants où madame *** montre toutes ses grâces, on a des bals coftumés & les jupes y sont souvent plus courtes que celles qui motivent des arrêtés du préfet de police enjoignant aux directeurs d'allonger celles de leurs nymphes. De grâce, mesdames, qui avez été élevées avec tant de soins, dont l'adolescence a été entourée de tant de myftères que souvent votre intelligence allant au delà se surprenait à rêver des voluptés fortes dans un inconnu qui vous berçait, ayez de l'indulgence, un peu d'indulgence, à défaut d'équité.

Que nos lectrices ne nous en veuillent pas, elles savent fort bien que ceux ou celles à qui l'on parle sont toujours exceptés & en dehors des choses désagréables dites comme généralités. Il y a dans le monde des femmes honnêtes & vraiment honnêtes, & plus qu'à la scène, — ceci eft inconteftable, nous disons plus, nécessaire, — mais pourquoi, sans le savoir, nier qu'il y en ait au théâtre? soyez-en convaincus, la haine que les actrices ont pour les femmes *régulières*, pour être moins

acerbe & moins acrimonieuse que celle de ces dernières contre elles, n'en exifte pas moins. On sent, on devine ceux qui vous déteftent; & pourtant si l'indulgence pour autrui se rencontre quelque part, ce n'eft évidemment pas chez les gens vertueux ou passant pour tels.

Berthe était depuis deux mois seulement la maîtresse du banquier qui l'avait inftallée dans un délicieux petit appartement composé de deux chambres à coucher, d'un salon de damas bleu & d'une salle à manger en poirier noir.

Madame Dubois habitait avec sa fille, l'accompagnant partout où le banquier ne l'accompagnait pas. Elle couchait dans une chambre contiguë à celle de son enfant, recevait tous les muscadins qui venaient pour lui apporter leurs hommages, décachetait les lettres & ne les donnait jamais qu'ouvertes à la pauvre Berthe; tout ce qui était déclaration était supprimé. Elle présentait, par exemple, & rappelait plutôt deux fois qu'une, toutes les notes & les factures à payer.

Et Berthe, répugnant à ce commerce,

payait souvent sur ses appointements. A part quelques discussions relatives à l'argent que la jeune fille dépensait, suivant sa mère, avec trop de facilité, madame Dubois & Berthe vivaient en paix.

## II

Berthe avait pourtant un secret qu'elle enfermait au plus profond de son cœur; sa première faute ne lui avait pas porté bonheur. Il y avait huit mois qu'elle s'était donnée corps & âme à Alfred de Vogy; et quinze jours après le départ du jeune officier elle s'était aperçue qu'elle était grosse. La pauvre enfant eut pour premier mouvement d'écrire à son bien-aimé, mais la fierté s'en mêla & elle n'écrivit pas; elle ne vit dans son départ qu'un prétexte de rupture, quand au contraire Alfred s'était éloigné de Rouen le cœur gros, & jaloux par

avance des hommes qui pourraient posséder celle qu'il avait tant aimée. O cœur humain !

Méfiance de part & d'autre, & des deux côtés parfait amour.

Cette joie dans la vie d'une femme, qui consifte à apprendre à sa mère, à son mari, ce qui n'eft encore qu'espoir, lui était interdite.

Son amant s'était éloigné d'elle, & sa mère l'aurait tuée.

Elle était seule, complétement seule; aussi prit-elle le parti de cacher, & elle fut assez heureuse pour que personne ne se doutât de son secret, pas même le banquier.

Mais le jour arriva où il fallut faire un aveu. Entre sa mère & le Bougleux pour lequel elle n'avait pourtant que du dégoût, elle n'hésita pas, ce fut Bougleux qui eut toutes ses confidences.

Avec un sentiment ressemblant presque à de l'orgueil, elle se releva à ses propres yeux & annonça au banquier, la tête haute, l'état dans lequel elle se trouvait.

— Je serai mère dans un mois !

Bougleux devint pâle, bleu, rouge, il voulut

parler, mais sa voix s'arrêtait dans sa gorge. Berthe trembla pour ses jours; il allait éclater, mais ses forces le trahirent, il chancela & tomba comme un paquet sur un puff.

Berthe sonna, une femme de chambre apporta un verre d'eau sucrée; madame Dubois parut à la porte de sa chambre, &, sans savoir ce qui se passait, prit le verre d'eau destiné à être bu &, dans son trouble, le jeta avec la petite cuiller, à la tête du banquier, afin de le faire revenir.

L'impression du froid fit tressaillir l'homme aux écus; il reprit ses sens, se leva, prit madame Dubois par la main, l'entraîna dans sa chambre, laissant Berthe toute suffoquée, & la femme de chambre, la bouche ouverte :

— Monsieur qui était si doux & si *généreux!* murmurait la suivante en se retirant.

Le grand coup était frappé, sa mère allait tout savoir; Berthe se reprochait amèrement de ne pas avoir prévenu plus tôt M. Anatole Bougleux.

En effet, quel rôle pour le malheureux banquier! Sa chute allait être d'autant plus douloureuse que le piédestal que s'était fait son

orgueil était plus élevé. Il avait crié, à qui voulait l'entendre, que la veſtale si désirée de tous était sienne; il avouait plus bas ce que cela lui avait coûté, mais il était fier de son acquisition. Quel cataclysme, quels éclats de rire, quelle succession de quolibets! Il entendait déjà tout cela. Il y a des gens qui sont nés grotesques, & Bougleux commençait à s'en apercevoir. On ne se rend pas ces juſtices-là sans quelque difficulté. Quel écroulement! Malgré tous les calculs, impossible de se faire passer pour père de l'enfant...

L'explication entre madame Dubois & le banquier fut terrible; ce gros homme mal élevé, poli en apparence par le contaƈt du monde, redevint goujat. Il réclama son argent, appela la mère voleuse & l'enfant *fille*, &, après tout ce tapage, partit pour ne plus remettre les pieds dans ce petit nid qu'il avait fait capitonner autant à son intention qu'à celle de sa maîtresse.

Madame Dubois entra dans le salon, cette fois-ci sa colère fut plus calme; sa fille à ses yeux était moins coupable de lui avoir caché l'état dans lequel elle se trouvait & de ne pas

l'avoir prise pour confidente naturelle de son secret que d'avoir choisi le banquier pour lui faire ses aveux, & par ce fait seul de compromettre & perdre peut-être à tout jamais sa *situation, son avenir*.

— Sotte, avoir laissé partir cet homme qui pouvait tant pour toi! Ah! tu prends bien tes inſtants.

Et cet enfant de qui eſt-il? du vent peut-être, mijaurée! ou de ce petit imbécile avec son sabre. Voyez s'il faut se méfier! qui aurait jamais dit, grand Dieu, qu'une poulette pareille...? A qui se fier?... Mais c'eſt la misère....

Elle en dit bien d'autres.

La bonne femme se laissait aller volontiers à parler, & une fois les premiers mots partis, si pour son malheur on n'arrêtait pas le torrent, on avait un *discours* jusqu'au soir & quelquefois même une suite pour le lendemain.

La queſtion d'argent était secondaire pour Berthe; son cœur était allégé d'un grand poids, elle respirait plus librement. Sa mère avait toujours traité avec le banquier ce qu'elle appelait les affaires; la jeune fille possédait encore cette virginité qui consiſte à n'avoir jamais demandé,

On l'avait vendue, &, en dehors de la première somme versée, madame Dubois avait su attraper, de ci de là, un mobilier, une garde-robe, des bijoux, que le banquier offrait la bouche en cœur. Aussi disait-elle souvent à sa fille :

— Tu feras du chemin avant de trouver une mère comme moi !

Il fut convenu que l'on déménagerait, Berthe devait faire ses couches dans un quartier éloigné. Il avait été convenu avec le banquier, & le richard y trouvait son compte, que ni de son côté & bien entendu ni du côté des Dubois, on n'avouerait un pareil scandale.

— C'eſt une honte pour ma fille, monsieur, & pour vous le ridicule : autant cacher cela, n'eſt-ce pas ? s'était écriée madame Dubois en le quittant. On lave son linge sale en famille...

Il fallait ensuite mettre un frein au train de la maison, reſtreindre les dépenses, rogner bien des choses, ne garder qu'une fille de service, etc., etc.

Quitter l'appartement confortable que l'on avait choisi, où tout était pour ainsi dire fait

sur mesure & s'emboîtant comme dans une boîte à compas, semblait un chagrin poignant pour la mère & chose parfaitement insignifiante pour la fille.

La seule préoccupation de la pauvre enfant, son seul souci, sa pensée fixe, était Alfred. Elle l'avait presque oublié d'abord; mais, au fond de son cœur, il y avait une étincelle qui, à mesure que les mois avançaient, devenait plus grande & embrasait tout son être. Le sentiment de l'amour, comme celui de la maternité, a besoin de la douleur pour arriver à produire les grandes choses & les grands sacrifices dont bien souvent l'être aimé ou l'enfant n'eſt pas digne. Chez beaucoup de femmes, l'enfant ne devient quelque chose qu'avec la souffrance.

Le souci d'avoir un enfant, chez beaucoup d'entre elles qui vont être mères, eſt presque nul; le jour où il s'agit de s'occuper du trousseau, des layettes, augmente un peu le sentiment de la maternité qui ne devient réel qu'au moment où le baby vient au monde..

Madame & mademoiselle Dubois allèrent

s'établir dans le haut de Montmartre pour y trouver, avec un air plus pur, une vie moins coûteuse. On demanda un congé au théâtre, il fut accordé.

. . . . . . . . . . . . . . .

# III

Suivez-nous, au faubourg Saint-Germain, rue du Dragon.

Nous allons dans un petit appartement, situé au second d'une maison conſtruite par un ancien intendant du comte d'Artois; l'escalier qui y conduit eſt large, à marches basses & douces. Le fer de la rampe se tord comme des vrilles de vigne vierge, forme rosace, se retord & joue de la façon la plus capricieuse: c'eſt une rampe comme on n'en fait plus. Tout eſt calme & tranquille, le portier semble être né à l'époque où le fer fut forgé; trois gros accacias & un ber-

ceau couvert de lierre végètent dans la cour. On dirait que ces arbres qui attendent le printemps attendent aussi quelque marquise poudrée & mouchetée tardant à venir s'asseoir sous leurs branches. Dans le coin de la cour, eſt un puits à cage de fer merveilleusement travaillée, c'eſt presque de l'orfévrerie. Figurez-vous le puits, placé devant la cathédrale d'Anvers, avec un siècle de moins.

Montons, le portier passe sa tête, pose ses lunettes sur son *Journal* & vous dit, en vous lançant toutes sortes de projectiles au travers du visage :

— Chut! montez doucement, peut-être il dort, ce pauvre jeune homme.

Nous voilà au premier, une porte à deux battants avec panneaux sculptés & peints en rouge. Prenez la rampe. Les marches ici sont plus usées. Le propriétaire soigne ses locataires du premier, le second se loue rarement. Voici le second, frappez avec précaution & entrez, la clef eſt sur la porte.

De suite, dans l'antichambre, des bottes à éperons, des cartons à tricornes, une malle & des cravaches, une forte odeur de cirage; puis

une pièce qui doit servir de salle à manger, avec trumeaux au-dessus des portes, bergers & bergères, corniches avec dragons & armoiries, panneaux lambrissés, un parquet dit de Hongrie, un meuble, une chaise, un grand poêle sur lequel gît une tête de cerf, des fusils & des boîtes à poudre, attendant des clous pour faire meilleure figure contre les murailles. Enfin, & ici marchez sur la pointe du pied, une chambre.

C'eſt la *sienne*, tout le désordre des deux autres pièces disparaît. Tapis, lambris & mobilier neuf couvert de reps havane; des boîtes de cigares sont ouvertes sur une haute cheminée, à côté une ſtatuette de biscuit représentant Napoléon assis sur un fauteuil, un bras pendant, après l'abdication. Les rideaux de la fenêtre sont soigneusement fermés, une photographie de femme dans un passe-partout eſt accrochée au mur, & sur le lit repose un jeune homme. Sa mouſtache eſt naissante, il a les yeux fermés, & sa respiration eſt sèche & oppressée; sur une table à la tête de son lit, sont jetées pêle-mêle, comme des soldats de plomb rangés par un enfant, des fioles avec étiquettes rouges & blan-

ches, deux verres à pied, un sucrier & un verre d'eau tout préparé.

Vous connaissez maintenant la maison; reprenons notre récit.

Un petit bruit se fit entendre à la porte d'entrée, & sur le seuil de la chambre, avec précaution, se présenta un jeune homme plus âgé que le premier qui, l'air inquiet, entra & repoussa doucement la porte derrière lui.

— C'eſt toi? dit le malade d'une voix faible.

— Oui; vas-tu mieux?

— Toujours de même, je suis gelé; le feu eſt brillant, je l'entends qui petille, & je grelotte. Mets donc mon manteau d'uniforme sur mes pieds.

Le malade tendit la main vers l'eau sucrée le visiteur approcha une chaise du lit & reprit:

— Pauvre ami! tu souffres, tu me caches ton mal, & je le connais. Tu parles d'un gros rhume dont le bal de la guerre t'aurait gratifié, mais tu veux te tromper toi-même en essayant de me cacher la vérité. Tu manques de confiance avec ton ami, ton meilleur ami.

— Oui, mon meilleur ami, tu dis vrai.

— Et tu n'oses pas avouer ce que tu as sur

le cœur. Et pourquoi?... Tu aimes, tu n'es certainement pas aimé, mais tu l'as été par celle qui te bouleverse la tête aujourd'hui.

— Tu as donc deviné?

— Oui.

— Non, je te dis que non, murmura le malade.

— Et moi je te dis que si; je t'ai vu, je t'ai vu, de mes yeux vu, au Gymnase, il y a huit jours. Tu cachais ta tête dans tes mains parce que de grosses larmes perlaient dans tes yeux.

On voyait ton regard suivre tous *ses* mouvements. Tu étais par moments en extase & comme pendu à ses lèvres. Les mots qu'elle prononçait avaient pour toi une forme, une couleur, tu les voyais; tu me faisais peur. Le ridicule tue ici, & si l'intérêt de la pièce ou l'indifférence n'avait pas attiré les yeux ailleurs que sur toi, tu étais perdu. Je t'ai vu, & moi aussi je me suis caché, respectant ton ivresse; tu aimes, & voilà ton mal, voilà ce qui te donne la fièvre.

— Eh bien! oui, c'est vrai.

— Enfin, tu l'avoues. Et pourquoi ne dirais-

tu pas ce que tu criais par-dessus les toits à Rouen ?

— C'eſt que je ne l'aimais pas comme aujourd'hui.

— Et que l'amour ne s'eſt pas mêlé de vanité; la vanité, sœur de l'égoïsme; là-bas, tu l'as affichée, cette pauvre fille; elle s'eſt donnée à toi corps & âme, & tu l'as presque abandonnée. Te voilà revenu à de meilleurs sentiments, pour ton malheur; mais oublie, car elle eſt à d'autres à présent.

Alors il raconta au jeune homme l'aventure de son père, l'infamie de madame Dubois & les fourches caudines sous lesquelles la malheureuse Berthe était passée malgré elle.

A mesure que l'ami parlait, la fièvre augmentait chez le malade; il tremblait comme une feuille.

Paul Bougleux, que vous avez reconnu depuis longtemps ne s'apercevant de rien, continuait; il faisait un panégyrique enthousiaſte de la jeune fille, & malgré lui il mettait tant de feu dans son récit, qu'Alfred de Vogy, qui s'était retourné contre le mur & ne semblait plus entendre, murmura ce mot :

— Tu l'aimes donc aussi?

Ce mot fut comme un seau d'eau glacée qu'un être invisible aurait jeté sur la tête de Paul. Il discourait avec chaleur, avec violence même, ne s'entendant plus parler. Son cœur se trahissait & absorbait sa raison. Il se leva précipitamment, alla au lit de son ami, qui prononça quelques mots précipités & presque inintelligibles, sa respiration devint plus lourde; de temps à autre on diſtinguait le nom de Berthe au milieu d'un flux de paroles ressemblant aux discours d'un homme ivre.

Paul Bougleux, plus inquiet de l'état du malade, se retira, pria le portier de monter auprès de son ami & il se précipita dans un fiacre.

Le cocher ne bougeait pas, il attendait qu'on lui indiquât une adresse pour partir, Paul, la tête ailleurs, avait totalement oublié.

Il sortit de sa rêverie, rappelé à la réalité par les coups donnés contre la vitre placée derrière le siége, & cria au cocher:

— Rue du Bac, nº ..., au couvent des sœurs de...

Le fiacre roula, arriva à deſtination; Paul

entra au parloir, attendit vingt minutes, enfin la supérieure fit son apparition.

En voyant un jeune homme, la digne mère eut un mouvement involontaire, & en femme habituée à lire sur les physionomies & à comprendre à quart de mots & même sans mots du tout, lui dit :

— Vous venez chercher une sœur pour soigner un malade ?

— Oui, madame.

— Eſt-ce un homme ou une femme qu'il s'agit de veiller ?

— Un homme.

— Jeune ou vieux ?

— Jeune.

— Seul ?

— Seul.

— Eh bien, dit la supérieure après avoir réfléchi comme un mercier qui chercherait dans sa tête où se trouve telle ou telle marchandise de préférence à tout autre, je vais vous envoyer la sœur Marie-Joseph ; à quelle adresse ?

— Rue du Dragon, n° ...

— Merci. Adieu, monsieur.

Et elle fit une révérence comme devant un maître-autel & s'éloigna en silence. On n'entendait que le bruit des clefs de la cave & de la dépense qui se cognaient aux médailles de son gros chapelet.

Paul alla de là chez le médecin qu'il ramena avec lui.

La sœur était déjà inſtallée au chevet du malade.

Le portier racontait que depuis le départ de M. Paul le *pauvre jeune homme* avait eu un accès de délire qui durait encore.

Paul fit alors au médecin le récit de tout ce qui s'était passé; & celui-ci, voyant dans tout cela le cœur & l'esprit plus malades que le corps, ordonna quelques potions calmantes, le plus parfait repos; il pria d'éviter surtout la moindre contrariété, qui pourrait amener un transport au cerveau ou une congeſtion.

Après le départ du docteur, Alfred sommeilla un peu, puis se réveillant tout d'un coup prit les mains de son ami, fit un signe à la sœur qui s'éloigna discrètement, & prononça d'une voix brève & décidée cette phrase qui fut un coup de foudre pour Paul Bougleux :

— Tu vas, au nom de notre amitié, me répondre franchement & l'âme ouverte; aimes-tu, oui ou non, Berthe Dubois?

— Non, répondit froidement Paul.

— Tu me le jures?

Alfred était pendu à ses lèvres, guettant la réponse.

Paul ne voulait pas mentir, mais il voyait son ami, dont la figure, à chaque seconde d'attente, se décomposait, & il répondit sans l'ombre d'une émotion :

— Je te le promets.

On eût enlevé de la poitrine du malade un poids de 500 kilos, qu'il n'aurait pas respiré plus librement qu'après cette parole donnée.

Paul était sur des charbons; il souffrait sourdement & son visage était calme.

— Alors, reprit Alfred, merci, & tu feras de point en point ce que je vais te demander. Tu vas aller chez Berthe, tu lui diras combien je l'aime, que je meurs si je ne la vois pas aujourd'hui même; que si elle entendait tout ce que mon cœur murmure à ma tête, elle n'hésiterait pas à secourir un malade qui... que...

Il balbutia quelques mots encore, retomba sur son lit, & le délire s'empara encore une fois de lui.

La sœur Marie-Joseph se rapprocha; elle avait dit son chapelet pendant cette confidence; la potion était là, elle la fit prendre au malade & pria Paul de s'éloigner.

— Quand on eſt souffrant, monsieur, même lorsque l'on a les yeux fermés, même lorsque l'on dort, la délicatesse du sentiment de la vie extérieure eſt telle, que l'on sent, sans la voir, si elle eſt près de vous, la personne qui vous préoccupe; aussi, allez-vous-en, il ne sera tranquille que lorsque vous serez parti, & faites ce qu'il vous demande, allez.

La sœur était une femme qui pouvait avoir cinquante ans, si le bandeau blanc de sa cornette n'avait pas caché ses cheveux, & si ses cheveux avaient été noirs, peut-être aurait-elle paru en avoir quarante.

Sa physionomie était fine, quoique commune; elle s'exprimait dans un langage presque élégant, sa gaieté était franche, son rire communicatif, on la voyait heureuse; le nez épaté, bourré de tabac pris en cachette, ce ſternuta-

toire étant défendu comme pouvant gêner ceux que la religieuse était appelée à soigner; des yeux bleus & des sourcils noirs : voilà la sœur.

Paul quitta la chambre sans bruit, & sœur Marie-Joseph se mit à tricoter.

# IV

Paul Bougleux avait appris avec tout Paris l'aventure de son père & la façon dont Berthe s'était vendue, grâce à sa mère; il avait plaint d'abord la jeune fille & il la plaignait deux fois, d'avoir cédé aux menées de madame Dubois & à ce besoin de vivre dans le luxe comme les autres, & d'avoir été obligée ensuite de se donner à un vieillard; il ne se faisait pas d'illusion & connaissait trop bien son père pour ne pas sentir son cœur rempli de compassion pour la pauvre fille, qui avait été assez malheureuse pour séduire l'auteur de ses jours.

Les cinquante mille francs ne le révoltaient

pas, car il savait, & les toilettes exorbitamment chères que les actrices doivent porter, & l'exiguïté générale de leurs appointements.

Il allait souvent la voir jouer &, sans s'en rendre compte, il s'habitua à elle, si bien qu'il était décidé à faire une démarche le jour où M. Bougleux se retirerait :

— Certainement elle ne sera pas à moi, s'était-il dit, mais je serai au moins son ami, je la verrai, je lui dirai combien je l'aime, & je lui donnerai des conseils.

Il ignorait la brouille récente survenue entre le banquier & la belle enfant, & par conséquent sa grossesse.

Quand une actrice, à Paris, a quelque succès & qu'elle est jolie, il n'est sorte de propos que l'on ne tienne sur son compte ; elle défraye les conversations de petits jeunes gens qui mettent ses charmes aux enchères. Dans les soupers, au café, on entend continuellement de ces messieurs rayés par derrière avoir des colloques du genre de celui-ci :

— La petite ***, la crois-tu bien difficile à apprivoiser ?

— Je ne sais pas, mais elle est crânement jolie.

— Si je lui envoyais...

— Un diamant?

— Si je lui envoyais un bouquet?

— Non, tu es bête, envoie ta carte & ton adresse tout simplement.

— Je le ferai! messieurs; le jour où il me sera donné de vous la présenter comme ma femme, nous ferons un de ces *lunchs écrasants.*

Chaque fois que Paul entendait parler ainsi de Berthe, il bondissait; il excusait tout chez la jeune actrice, même son père; il considérait cette liaison comme une infirmité.

— Elle eſt charmante, disait-il, mais elle eſt bossue, & la bosse c'eſt papa.

Voilà dans quel esprit le jeune Bougleux se trouvait quand Alfred revint à Paris.

Celui-ci avait changé de garnison & de régiment sans changer d'arme, les boutons seuls portaient un autre numéro. Son père & sa mère étaient à l'Étang, & il se garda bien de leur faire part de sa maladie.

Paul avait reçu un coup terrible en découvrant la cause du mal de son ami; tout un avenir longtemps caressé s'évanouissait, ses pro-

jets prenaient leur vol comme une bande de passereaux qu'un gamin aurait effrayés, & se trouvant entre son amour & son devoir d'ami, il n'avait pas hésité; ce fut le cœur gros & troublé à la fois qu'il alla à l'ancienne adresse de la famille Dubois.

Là on lui répondit que depuis huit jours *ces dames* avaient déménagé & qu'elles habitaient maintenant Montmartre; on lui donna l'adresse exacte. Paul se dirigea de ce côté.

Chemin faisant, il pensa à son père, à son ami, puis à lui; il avait des velléités de revenir sur ses pas, mais le sentiment du devoir le prenant comme la peur, il prenait sa marche, se heurtant aux passants & mettant les pieds dans les ruisseaux. Il monta toute la rue Rochechouart, la chaussée Clignancourt, la tête baissée, comme s'il suivait un enterrement; c'était en effet le deuil de toutes ses espérances que le pauvre garçon avait dans l'âme. Il enterrait son cœur.

Enfin il arriva au terme de son voyage.

Il se trouva en face d'une maison neuve à sept étages, toute en pierres de taille, ornée de ces sculptures à bon marché qui, si dans cent

ans elles exiftent encore, parleront peu en faveur de notre époque ; des balcons rayaient la maison de leurs lignes noires, plates & monotones. Paul entra résolûment, demanda l'appartement de madame Dubois.

—Au troisième, la porte en face, répondit une jeune femme qui lavait du linge dans un baquet.

Il monta & sonna. Une bonne vint ouvrir.

— Mademoiselle Dubois ?

— C'eft ici, monsieur, mais elle eft sortie.

— Ah !... fit Paul déconcerté. Il réfléchit un inftant, puis ajouta :

— Remettez-lui cette carte & dites que je reviendrai.

La fille ferma la porte sur le nez du jeune homme, qui prit la rampe & descendit lentement. Il aurait voulu que cette démarche, qu'il accomplissait comme une corvée, fût terminée; il n'avait plus qu'à recommencer.

Son pied atteignait à peine la dernière marche du troisième étage que la bonne ouvrit précipitamment la porte & le rappela dans l'escalier.

— Mademoiselle eft rentrée pendant que

*j'étais en bas*, & elle veut bien recevoir monsieur.

Que s'était-il passé derrière la porte? le voici.

Madame Dubois s'était élancée sur la carte comme la foudre; un éclair de joie avait brillé dans ses yeux en lisant le nom de Paul Bougleux, & elle s'était écriée :

— Le papa veut revenir, il envoie son fils demander des excuses. Dis donc, bichette, il faut recevoir ce monsieur.

— Non, avait répondu Berthe, tout eſt fini & bien fini.

— Tu es une sotte, fit sa mère, tu ne feras jamais tes affaires. Je vais les faire pour toi.

Et elle avait fait rappeler le jeune homme.

Paul fut introduit par madame Dubois, qui se confondait en excuses & le recevait comme un prince du sang, dans un petit salon très-simple de tenture, quoique élégant de mobilier.

Berthe était étendue sur une chaise longue; il tressaillit, en la voyant si belle & si pâle. Un nuage passa devant ses yeux.

La jeune fille pria sa mère de lui faire préparer un bouillon. Madame Dubois comprit

qu'elle était de trop & se retira en faisant un petit œil d'intelligence à sa fille.

Paul balbutia un pardon, prit un siége qu'on lui présentait, & la voix un peu émue commença son discours :

— Le motif qui m'amène vous eſt compléte- ment inconnu, mademoiselle; quoique mon nom ne vous soit pas étranger, je sais que je ne dois pas m'en servir comme introduction auprès de vous. D'ailleurs, ce dont j'ai à vous entretenir n'ayànt aucun rapport avec tout ce qui pourrait toucher à ma famille (il insiſta sur ce mot), figurez-vous que vous avez devant vous M. X***.

— Je ne comprends pas alors... dit Berthe.

— Oh! vous allez comprendre. J'ai un ami, mademoiselle, un ami que j'aime du fond du cœur. Le pauvre garçon a eu le bonheur ou le malheur, appelez cela comme vous voudrez, d'aller vous voir jouer il y a huit jours. Depuis ce moment, sa tête s'égare, il a commencé par ne plus parler que de vous à toute heure du jour, &, chaque fois qu'il prononce votre nom, il pâlit; il a conçu un amour fou, insensé; il savait qu'il n'avait qu'à oublier & à étouffer

au fond de son cœur un feu qui le dévore, & il a tout mis en œuvre pour arriver à ce résultat sans pouvoir y parvenir. Hier au soir, il a pris le lit avec une fièvre qui ne laisse pas que de donner de grandes inquiétudes, le délire s'eſt emparé de lui, des frissons le font grelotter, il fait mal à entendre, votre nom eſt toujours sur sa bouche. Je viens, mademoiselle, quelque étrange que cela vous paraisse, vous demander de venir le voir une fois. Je suis un honnête homme, voyez-vous, je n'ai pas l'air d'un malfaiteur. Oh ! je suis sûr que vous avez confiance, oui, n'eſt-ce pas ? eh bien ! faites une bonne œuvre, venez.

— Mais, monsieur, si j'étais obligée, dit Berthe avec un sourire fin aux lèvres, de faire des visites à toutes les personnes que mes yeux, que l'on dit jolis, rendent éperdûment éprises de moi,—je ne voudrais pas me faire un compliment par trop gros, — je serais forcée de sortir quelquefois ; il eſt vrai que tous n'en meurent pas ou ne sont pas près de mourir. D'ailleurs je ne suis ni médecin ni garde-malade.

— Mais il en mourra, lui, soyez-en sûre. Ayez confiance en moi. Je vous jure que vous

avez devant vous un galant homme, — comment vous dire cela pour que vous le croyiez? Venez. Mettez votre chapeau, nous allons prendre une voiture, &, dans deux heures, vous serez de retour ici.

Berthe était ébranlée; Paul n'en pouvait plus. Plaider pour un autre sa propre cause eſt choſe cruelle, & il sentait ses forces l'abandonner.

— J'y vais, dit la jeune fille en se levant, mais je m'en rapporte à vous; vous paraissez trop bon ami pour ne pas être un honnête homme. Descendez prendre une voiture, je vous suis.

Paul partit, prit à la barrière Rochechouart un petit fiacre & revint trouver la jeune fille qui l'attendait sur le trottoir.

En une demi-heure ils furent rue du Dragon.

Ce trajet avait été silencieux.

Paul entra le premier dans la chambre d'Alfred. Le cœur lui battait pour deux. Berthe entra après lui. Le jeune officier parlait haut & divaguait encore. En l'apercevant, l'actrice se précipita sur le lit, prit les mains du malade, l'embrassa & lui parla avec une volubilité telle qu'elle-même semblait perdre la raison.

Ainsi secoué, le pauvre garçon ouvrit de grands yeux, s'assit sur son séant &, reconnaissant la voix, dit d'un organe rauque qui ressemblait à un râle :

— Berthe, ce n'eſt pas toi, tu n'es pas la vraie Berthe qui me tue & que j'aime.

Puis il retomba épuisé. La bonne sœur & Paul s'étaient retirés dans la salle à manger.

La jeune fille prit alors un verre, goûta la potion, tourna la cuiller, souleva la tête de son premier, &, pour dire la vérité, de son seul amant, & lui donna à boire.

Personne n'ignore avec quelle délicatesse une femme, mère, maîtresse ou épouse, sait prodiguer ses soins à l'être qu'elle chérit : elle semble l'envelopper avec son cœur, être sur un qui-vive permanent. Pour épier ses moindres désirs, elle eſt pendue à ses lèvres. Heureux ceux qui ont à leur chevet une femme qui les aime, ils sont déjà à moitié guéris !

L'hôpital tue avec les meilleures intentions du monde.

Le pauvre garçon eut alors un éclair de raison, il sembla sortir d'un songe ; il reconnut sa bien-aimée, lui prit la main & l'attira jusqu'à sa

bouche; elle était brûlante, sa voix était faible.

— Merci, Berthe, merci, je vous vois & je me sens mieux. Merci...

Il sembla comme oppressé sous l'effort qu'il venait de faire; l'état de faiblesse dans lequel l'avait jeté sa fièvre, joint à l'émotion de cette entrevue, le laissa dans un engourdissement qui dura quelque temps.

La sœur Marie-Joseph & Paul rentrèrent dans la chambre. Berthe, dont l'absence devait laisser sa mère dans une profonde inquiétude, prit congé de la bonne sœur & de l'ami en promettant de revenir le soir.

— Et demain? dit sœur Marie-Joseph.

— Et toujours, ajouta Berthe en fermant doucement la porte.

— Elle eſt gentille, cette petite, dit la religieuse. Quel dommage!...

Et elle se tut.

Paul prit alors son chapeau & fit un mouvement pour s'en aller. Il paraissait préoccupé. Enfin, s'armant de tout son courage & cédant à une impulsion loyale & honnête comme toute sa personne, il conta à la sœur l'hiſtoire des deux amants & termina en disant :

— Je voulais pour vous-même, pour votre conscience, vous prévenir de ce qui se passait. Par respect pour l'habit que vous portez, je tenais à ne pas vous surprendre.

— Croyez-vous que je ne m'en sois pas aperçu? dit finement la religieuse; on ne me trompe pas. Partez, vous, vous avez besoin de repos? Vous êtes un bon garçon, — je vais rester seule avec votre ami.

Paul s'éloigna.

# V

Tenez-vous à savoir ce qu'était la sœur Marie-Joseph? Si oui, vous n'avez pas tort; c'eſt la créature la meilleure, la plus dévouée, la plus bizarre que l'on puisse trouver; son passé eſt si peu en rapport avec son présent que l'étonnement, si nous ne vous prévenions pas, serait capable de vous suffoquer.

Quinze ans avant l'époque à laquelle se passe ce récit, il exiſtait à l'Opéra, dans le corps de ballet, une danseuse qui avait la voix haute, le rire franc, les dents blanches & des cheveux magnifiques; l'esprit sortait par ses yeux

bleus-gris, mais cependant jolis, & ses narines étaient ouvertes au vent.

On l'avait surnommée *Ophicléide* : pourquoi?...

Rien pourtant ne rappelait l'inſtrument grotesque dans la personne de celle qui en portait le nom; au contraire.

Ophicléide, puisque Ophicléide il y a, n'avait jamais connu le bien, mais ne se doutait pas de ce qu'était le mal. Il n'y avait eu ni chute ni solution de continuité dans son exiſtence ou dans sa morale. Jamais elle ne s'était connue pure, elle vivait dans l'insouciante paresse des crétins ou des fous, qui n'ont conscience de rien.

Le remords, elle ne pouvait pas en avoir. Ni dévergondage, ni passion, bonne & charitable avec cela comme personne. La figure franche & ouverte, & le cœur comme la figure.

Elle végétait au milieu de la boue sans s'en apercevoir, — ou sans vouloir s'en apercevoir : c'eût été jeter le blâme sur les autres. Rieuse, elle chantait comme un enfant, supportant avec philosophie les hauts & les bas de sa situation

de femme entretenue. Un jour qu'on saisissait chez elle, elle dansa comme une folle; elle s'amusait beaucoup...

Un matin, Ophicléide tombe malade. Une petite vérole se déclare, la maladie en arrive à la période aiguë. La pauvre danseuse, si elle en réchappe, sera affreusement défigurée.

Elle a toute sa raison.

Superftitieuse parce que tout le monde a besoin d'une croyance, & que l'on s'en forge une quand l'éducation ne vous en a pas donné, elle fait vœu de se faire religieuse garde-malade si elle eft sauvée. Le lendemain, elle eft hors de danger; un mois après, elle prend le voile de novice sans regret & avec joie même.

Aujourd'hui, sœur Marie-Joseph eft une grosse mère affreusement abîmée par le mal qui a déterminé sa vocation. Elle eft laide, plus du tout jeune & toujours agréable; la cape, le béguin blanc & la robe noire lui vont à merveille. Elle rit plus fort & plus haut qu'autrefois quand ses malades ne souffrent pas trop.

Dans les familles où l'on a l'*habitude* d'être malade, on l'aime. Sa brusquerie eft origi-

nale; on l'appelle la sœur *gendarme;* prenant ses repas comme toutes les religieuses garde-malades, à la table des maîtres de la maison, si on n'eſt pas en carême & que l'on passe une douceur, une friandise, elle en mange sans fausse honte & en redemande; de même si l'on sert un vin extraordinaire.

Tout cela eſt fait avec aisance & bonhomie. Indulgente pour les autres & souvent sévère pour elle, c'eſt une sainte, & nous ne la flattons pas.

Au premier abord, Alfred de Vogy lui plût, & Berthe lui fut sympathique; maintenant qu'elle savait leur hiſtoire, elle les aimait comme ses enfants & rêvait un mariage.

— On en a vu bien d'autres, se disait-elle.

. . . . . . . . . . . . . . . .

Alfred, que nous avons laissé engourdi, reprit ses sens, & son premier mot fut :

— Berthe, tu es là ?

— Elle eſt partie, monsieur, dit sœur Marie-Joseph; elle s'eſt envolée, mais elle a promis de revenir ce soir, demain, toujours. Vous l'aimez, cette mignonne, vous avez raison, elle vous

aime, laissez-vous donc aller, sapre.....lotte. Elle voulut se reprendre, il était trop tard, *lotte* était parti malgré elle.

Le soir, Berthe revint. Alfred allait déjà mieux. La sœur voulut se retirer. La jeune fille la retint, & il y eut un bavardage à trois qui dura jusqu'à onze heures. Sœur Marie-Joseph fut forcée d'user de rigueur & de renvoyer la jeune fille.

— Allons, en voilà assez pour la première fois : vous le fatigueriez... Bonsoir.

On se quitta. Le malade dormit. La sœur prit son chapelet & ferma la paupière. A la seconde dizaine, elle ronfla.

Berthe rentra chez elle où l'attendait une scène. Elle avoua tout à sa mère, qui, en apprenant que Paul Bougleux n'était pas venu pour raccommoder les affaires de son père, mais celles de son ami Alfred, resta atterrée. A ses yeux, on n'était pas bête comme sa fille.

— Mais est-il riche au moins, ce jeune Adonis? Tu vas faire tes couches, — tu ne joueras pas de quelque temps. — Reconnaîtra-t-il son enfant? On n'en sait rien.

Berthe faisait des protestations d'amour pour

son bien-aimé, & repoussait loin d'elle toutes les pensées d'argent que la mère, continuellement, à toute heure du jour, lui mettait dans la tête.

— Tiens, tu n'es qu'une sotte, tu ne sauras jamais t'en tirer. Va chez lui, reftes-y si tu veux; fais ce que tu voudras. Il y a ici encore quelque argent du vieux, il eft à toi. Quand tu l'auras mangé, tu iras ailleurs. Je ne veux pas avoir sous les yeux le spectacle de tant de bêtise. — Tu verras comme cela rapporte gros, l'amour, tu verras!

La jeune fille devenait libre; mais le plus difficile n'était pas fait. Elle pouvait, au cas où sa mère ne l'aurait pas *autorisée* à sortir, se sauver, ce qui était une ressource, mauvaise il eft vrai, mais cela en était une.

Il fallait maintenant prévenir Alfred de sa grossesse. Son amant se rétablissait, reprenait des forces à vue d'œil; il était en état de supporter une confidence du genre de celle qu'elle avait à lui faire, & les moments étaient comptés : dans quinze jours à peu près elle allait être mère.

Comment aborder cette queftion? Un senti-

ment de pudeur indicible s'emparait d'elle. Si elle avait laissé parler son cœur, c'était le sourire aux lèvres & la joie dans l'âme qu'elle devait faire la confidence de son bonheur; mais être heureuse sans avoir la certitude de voir ce rayonnement d'amour qui vous rend la vie bonne partagé par celui que l'on aime, eſt chose triſte. Évidemment pour elle, Alfred devait reconnaître son enfant. Mais comment lui dire... A qui demander conseil? Elle réfléchit longtemps, & se décida à tout raconter à la sœur Marie-Joseph.

La sœur, qui avait déjà reçu une confidence de Paul, puis celle d'Alfred, devait avoir une troisième édition du récit des amours illégitimes des deux jeunes gens, que sa conscience reconnaissait bons & dignes d'être heureux, & sur lesquels le monde jetait le blâme & presque le mépris.

Ce qui fut décidé fut fait. Berthe conta tout son roman à la religieuse. Elle reſta en suspens lorsqu'elle arriva à dire l'embarras dans lequel la plongeait l'aveu à faire de sa grossesse; elle quêtait du regard un conseil, un mot de la bonne sœur... & la sœur hésitait & semblait

incertaine. Les secondes étaient des siècles. Enfin la religieuse s'écria :

— Ah bah! si cela leur fait du bien!... Ma belle enfant, je me charge de dire à notre cher malade ce que vous avez à lui avouer. Ne vous inquiétez de rien, j'arrangerai les choses. Mais je vous demande, en échange de ce service, de me promettre une *discrétion*.

— C'eſt promis, reprit Berthe joyeuse; mais dites-moi ce que vous voulez.

— Eh bien, ma belle mignonne, vous avez quelque chose qui me revient : vous êtes honnête & vous êtes bonne. Je choisis mal mon moment pour vous dire cela, mais c'eſt égal, vous êtes honnête, je maintiens mon mot, & je vous aime, — vous savez, on n'eſt pas maîtresse de soi, je le dis comme je le pense; — & Alfred, je l'aime aussi. Il va être guéri, ce bon & pauvre garçon; il n'aura plus besoin de sœur Marie-Joseph, j'aurai mon congé, moi, & j'irai ailleurs soigner des étrangers, des gens même qui me traiteront peut-être mal; cela m'eſt indifférent. Mais ce qui me fait peine, c'eſt de vous quitter. Penserez-vous quelquefois à moi? Nous avons si peu de choses à aimer dans

notre *métier*, voyez-vous, qu'il eſt bon de se rattacher quelquefois à une affection terreſtre. On nous le défend. Ma foi, tant pis, j'enfreinds la consigne, Jésus Dieu! j'aime la Providence, mais elle n'eſt pas assez égoïſte pour vouloir que je n'aime qu'Elle. Promettez-moi de me faire demander pour vos couches. Je vous verrai encore quelque temps. Nous ferons *durer* le mal, & puisque vous m'aimez, nous nous aimerons tous trois. Après, après... nous nous séparerons pour nous revoir ailleurs. — Une larme tomba. — Que je suis bête, reprit en riant la sœur, je crois que je pleure!

Alfred se levait déjà quatre heures par jour. Un soir, après le départ de sa bien-aimée, la sœur Marie-Joseph prit son air content & lui fit la confidence dont elle s'était chargée. Le jeune homme, qui ne s'était aperçu de rien, fut d'abord étonné, rapprocha les dates, & ne répondit que ces simples mots :

— Si je pouvais avoir un fils!!!

— Je vais en demander un au bon Dieu, dit la sœur.

Il ne se rendait pas bien compte de la paternité, & ne considérait pas, au premier abord,

la qualité de père comme une charge, mais plutôt comme une *fonction*. Du refte, il avait si peu pensé à une pareille chose! Puis il songea que c'était un lien qui l'attachait plus à sa Berthe & il fut heureux.

Le jour des couches arriva enfin. Alfred avait presque fait la paix avec sa *presque* belle-mère. Il avait une horreur d'elle qui remontait au premier soir où il l'avait aperçue. Elle lui faisait froid. C'était une bien grande preuve d'amour qu'il donnait à la jeune fille en se décidant à demander madame Dubois la permission de venir pendant tout le temps où son enfant serait dans l'impossibilité de sortir.

Sœur Marie-Joseph arriva. Dès que madame Dubois l'aperçut, il y eut entre ces deux femmes un regard échangé, puis un *ah!* d'étonnement qui se termina par une vigoureuse accolade. Alfred ne savait que penser. Berthe, tout en souffrant, se demanda ce que cela voulait dire.

Puis les deux femmes s'éloignèrent, comme fait un peintre qui veut de loin examiner son œuvre, & elles se regardèrent sans mot dire.

Ce fut madame Dubois qui, la première, rompit le silence.

— Comment, c'eſt toi, Ophicléide, sous ce coſtume? — Comme tu es abîmée! — Je ne t'aurais jamais reconnue si je n'avais entendu ta voix en entrant.

— Oui, Thérésine, oui, c'eſt moi-même. Ah! dame! la maladie m'a changée!

— On avait bien dit dans le temps, au foyer, que tu t'étais mise dans la *religion*. J'avais fait la réflexion que tu étais bien assez folle pour cela, mais je ne voulais pas le croire.

— C'eſt pourtant vrai, dit la sœur.

— Non, je ne pouvais pas me figurer que tu *finirais si mal.*

— Voyons, tais-toi, reprit sœur Marie-Joseph, ne me blâme pas; on finit comme on peut. Sais-tu toi-même ce que tu seras dans dix ans? Moi, je suis heureuse ainsi, c'eſt tout ce qu'il me faut.

— Ma pauvre Ophicléide!... Es-tu toujours gaie, au moins? Te rappelles-tu comme tu riais autrefois?

— Oui, répondit mélancoliquement la sœur.

Te rappelles-tu le temps où nous marchions sur les pointes?...

Les yeux de la religieuse s'illuminèrent d'un rayon singulier.

— Le temps des battus?...

Et comme mue par une force invincible, sœur Marie-Joseph se leva insensiblement sur l'extrémité des pieds.

— Où nous faisions des entrechats?...

A cette phrase, madame Dubois & la sœur firent un pas de danse, quittèrent le sol, & au moment où les pieds d'Ophicléide retombèrent sur terre, le bruit des grains de son chapelet heurtant la tête de mort & la croix qui le terminaient, rappelèrent la pauvre religieuse à la vie réelle. Elle sembla avoir reçu un vigoureux coup de poing qui la faisait sortir d'un rêve. Ce bruit sec la confondit. Elle rougit, fit un signe de croix... & demeura triste à peine une seconde; puis, sa nature reprenant le dessus, son visage redevint calme; &, une fois ce dernier regard jeté malgré elle sur son passé, elle demanda à Berthe comment elle se trouvait.

La jeune fille & Alfred étaient ébahis, & ne

comprenaient rien à ce qu'ils venaient de voir.

Quant à madame Dubois, elle partit d'un éclat de rire rabelaisien, & ce mot, le meilleur qu'elle eût prononcé de sa vie, sortit de sa bouche :

— Cette Ophicléide vous ferait presque aimer le bon Dieu !

# VI

Berthe accoucha; &, pendant les douleurs de l'enfantement, tenant serrée la main de son amant dans les siennes, elle lui dit :

— Je souffre bien, Alfred, *mais je ne t'en veux pas!...*

Mot charmant de suavité, qui peint d'un trait la nature de notre héroïne.

Elle eut une fille.

— Pas de chance! dit la sœur. C'eſt égal, la petite eſt délivrée; remerciez le bon Dieu, mes enfants.

Madame Dubois, sous prétexte que sa nature nerveuse l'empêchait d'assiſter à semblable

opération, entra dans la chambre quand tout fut terminé, & ce fut sa fille qui fut obligée de lui tendre le front pour demander un baiser!

On décida que le petit être qui venait de voir le jour s'appellerait Jeanne, & cette joie qu'éprouvent les mères, les grand'mères, à annoncer à tous l'arrivée d'une créature si petite, si frêle, mais déjà si grosse d'amour, d'espérance & d'avenir, fut interdite à la pauvre Berthe.

Le bonheur ici-bas ne peut être complet qu'à la condition d'être partagé. Une heureuse nouvelle nous étouffe. On la dirait volontiers aux passants; & la douleur, par contre, ne devient plus supportable que si nous voyons près de nous des gens pleurer de nos chagrins & qui sentent nos peines.

Quelle plus grande joie, en effet, que la venue d'un enfant? En eſt-il une plus vraie, plus légitime?

Quelle plus grande douleur, pour ceux qui reſtent, que la mort, cet adieu pour jamais à celui que l'on chérissait! Et pour ceux qui partent, n'eſt-ce pas, sans être taxé de nature faible, une douce consolation que de se sentir regretté de tous...?

Il y a pourtant les *irréguliers* de la naissance comme il y a ceux de la mort.

Il eſt affreux, en effet, de se figurer que ce grand bonheur ou cette douleur immense, accompagnant toujours l'arrivée dans la vie où le départ d'un être aimé, ne peut être partagé par les proches, les amis, les indifférents mêmes, qu'un sentiment de communauté, de pensée & de situation intéresse toujours à vos joies & à vos triſtesses.

L'enfant illégitime eſt caché, il vient au monde sans que personne s'en doute, il eſt presque la personnification d'un crime. Ce qui fait rayonner de fierté le front de la mère, de l'époux par-devant M. le Maire & l'Église, eſt au contraire un motif de honte & de chagrin pour celle qui donne le jour à un enfant naissant en dehors des lois morales & sociales.

On fait part, avec fracas presque, de la naissance du nouveau né légitime, l'IRRÉGULIER, à moins d'affronter l'opprobre, la calomnie, eſt souvent désavoué.

Il en eſt de même pour ceux qui meurent de leur belle mort ou de maladie, & pour ceux qui se tuent, qui quittent cette vie de misères,

dégoûtés, désillusionnés. Pour les uns, les caparaçons, les larmes en plein jour, pour les autres le myftère. On enveloppe leur mort d'un secret; on souffre leur départ à soi seul; on n'en avertit pour ainsi dire personne. Le malheureux que l'on retire des filets de Saint-Cloud, le pendu que l'on décroche, le suicidé, en un mot, s'en va seul. Eft-ce une punition jufte & méritée de ses fautes, que l'indifférence ou le dédain? il faut avouer que dans ce cas le châtiment eft plus qu'une expiation. Arrêtons-nous; on en dirait trop sur ce trifte sujet.

Le rétablissement de Berthe s'opéra lentement; la sœur Marie-Joseph en fut peut-être un peu cause. Il y avait souvent le soir des conversations interminables entre Alfred, sa maîtresse & la religieuse. Madame Dubois s'était exclue elle-même de tous ces commérages de l'amour. Elle considérait Alfred comme un imbécile, sa fille comme une femme qui ne ferait jamais *ses affaires*, & la sœur comme une grande enfant sans cervelle. La venue de sa petite-fille l'avait trouvée aussi insensible qu'une pierre; définitivement ce cœur

était fermé à toute aspiration noble, à tout amour, hors celui de l'argent.

De tous les vices le pire la rongeait, comme un cancer, l'avarice, l'avarice qui fait d'un homme moins qu'une brute, puisque l'avare fait le mal en le raisonnant.

Un jour, madame Dubois, trouvant la présence de son ancienne camarade de ballet par trop insupportable, lui donna congé.

Il y eut bien des larmes de répandues par Berthe & sœur Marie-Joseph. Alfred devint sombre. Il sentait dans la religieuse un trait d'union entre lui & sa maîtresse. La sœur quitta la maison en renfonçant ses larmes avec ses poings ; son compte fut réglé, & ce fut encore elle qui tendit sa joue à madame Dubois.

La mère de Berthe voulait faire ce qu'elle appelait maison nette. En voilà une de partie, pensa-t-elle quand la porte se referma sur la religieuse; à l'autre maintenant.

Elle n'attendit pas longtemps. Le lendemain soir elle signifia à Alfred de Vogy de *nettoyer* la place & d'aller à sa *caserne*.

Seulement elle se figurait la chose aussi

facile pour Alfred que pour sœur Marie-Joseph.

Elle ne se doutait pas de rencontrer dans sa fille la volonté ferme de ne plus quitter son amant.

— Et ton théâtre, malheureuse?

La jeune fille répondit qu'il était bien temps d'y songer, mais qu'elle partirait le lendemain.

— Cela fait que me voilà complétement débarrassée, pensa madame Dubois.

Elle remit à sa fille quelques billets de banque, prépara elle-même une malle qu'elle remplit de ses hardes & de quelques menus objets, & quand Berthe s'en alla, lui dit ces simples mots:

— Tu n'as pas voulu, ma fille, écouter ta mère, sois heureuse; que *Dieu* t'accompagne. Tu sais que le jour où tu n'auras plus le sou tu pourras revenir ici, avec ta petite; mais cela sera pour travailler. Adieu.

Alfred descendit tenant l'enfant dans ses bras, & en passant devant madame Dubois, qui était allée en cheveux jusqu'au fiacre que l'on avait fait avancer devant la porte, il entendit sa belle-mère grommeler ces mots :

— Va donc, vaurien !

La voiture roula vers le faubourg Saint-Germain & s'arrêta au petit appartement de la rue du Dragon. Une fois arrivé, le premier soin d'Alfred, après avoir inftallé sa femme, fut d'écrire à Paul Bougleux pour lui demander d'être le parrain de son enfant.

Il reçut une réponse un peu froide. Paul s'était peu à peu éloigné de son ami — le bonheur des autres rend heureux ou jaloux. Cette belle fille dont l'officier était fou avait tourné la tête du fils du banquier; il ne voyait, ne rêvait qu'elle. Aussi prit-il le parti de ne voir les deux amants qu'à des intervalles peu rapprochés.

L'accueil le plus cordial & le plus chaleureux lui était fait cependant chaque fois qu'il allait rendre visite au couple gazouillant; chaque fois pourtant il sortait de leur nid le cœur gonflé & prenant en dégoût la vie & l'humanité. Aussi s'acquitta-t-il de ses fonctions de parrain comme d'une corvée, & nous serons quelque temps sans le revoir.

Spartiate par nature, plein d'élans généreux, aussi simple que son père était bouffi d'orgueil, il ne lui manquait rien pour être

heureux, ni la fortune, ni la sympathie de tous. Son étoile était brillante, mais elle avait une tache qui grandissait au fur & à mesure que son amour contrarié pour la jeune fille augmentait.

# VII

La petite colonie de la rue du Dragon respirait la joie & le plaisir. L'intérieur était pourtant plus que simple. Les ressources d'Alfred ne lui permettaient pas de rendre à sa jeune maîtresse le luxe dont quelques semaines auparavant elle était encore entourée.

Berthe en avait plus que pris son parti, elle s'était donnée de tout cœur aux soins de son ménage. Le changement d'abord l'avait séduite, & son amour pour le sous-lieutenant lui donnait du courage & rendait doux ces détails de la vie réelle dont elle était forcée de s'occuper.

Jeanne était gentille à ravir, à l'âge où les enfants sont en général peu agréables à voir & surtout à entendre pour tous autres que pour les parents. La vie d'Alfred était partagée entre son service, la lecture de quelques romans & les promenades journalières au jardin des Tuileries.

Son père & sa mère habitaient toute l'année le château de l'Étang, n'étant plus forcés pour l'éducation de leur fils de s'enfermer à Paris *où l'on étouffe même en hiver*, comme disait le général.

Vous auriez pu voir chaque après-midi, à trois heures, Berthe, portant son enfant, traverser les ponts & entrer sous les marronniers des Tuileries. Alfred, à cause de la proximité de la caserne, n'osait sortir avec sa femme au bras, il la suivait à quelques pas, & une fois qu'elle était inftallée sur une chaise, au pied d'un gros arbre, il allait auprès d'elle, s'asseyait, contemplant avec amour la mère & la petite fille. Ils écoutaient la musique, & leurs cœurs vibraient ensemble des mêmes sensations aux accords des inftruments qui, tantôt vigoureux & tumultueux, tantôt calmes & doux, forti-

fiaient dans leur âme une passion qui ne demandait qu'à vivre.

Une fois la musique terminée, ils se levaient, gagnaient leur petit appartement tranquille & se mettaient à table. Le garçon d'un reſtaurant tout proche apportait la nourriture du jeune couple.

Cette vie énervante à force d'être paisible semblait dans les premiers temps ne devoir jamais cesser. Il eſt curieux de voir comment certains individus des plus enthousiaſtes, comme Alfred, par exemple, se plient facilement, sous l'influence d'une femme aimée, à des habitudes totalement opposées à leur nature.

Le lion était épris, & non-seulement il n'avait plus de griffes, mais il n'allait plus avoir de dents. Cette vie casanière & bourgeoise que les amoureux, on ne sait pourquoi, aiment avec délire dans les premiers temps d'une liaison, l'avait vieilli de plus de dix ans, il réfléchissait; à vingt & un ans, il avait des rides.

Berthe, au contraire, avait encore soif de cette vie de *sentimentalerie*, elle buvait l'amour à grands traits; & Jeanne, qui commençait déjà à rire, à montrer son père, son nez, ses

yeux, lui inondait le cœur de joie. Elle voyait tous les jours sous les marronniers les mêmes enfants, les mêmes nourrices, les mêmes sapeurs & les mêmes marchandes d'oublies. Elle s'intéressait à tout. Elle suivait d'un œil inquiet les courbes, les paraboles & les cercles que le flâneur, assis sur un banc, dessinait du bout de sa canne. Elle demandait des nouvelles des enfants du même âge que le sien & qu'elle rencontrait là. Alfred lui-même prenait part à ces conversations. On s'intéresse aux enfants des autres quand on en a à soi.

Une fois à terre, le petit baby se roulait dans la poussière, comme une boule; mais il advint un jour qu'il marcha sur les mains & les pieds comme un chien, un autre enfin qu'il parvint, après bien des efforts, à se tenir debout. Alors Berthe, le tenant dans ses bras, l'envoyait à son père qui, accroupi, à peu de diſtance, l'œil inquiet, suivait les oscillations de la petite créature chancelante, venant choir dans ses mains en riant aux éclats.

Cette vie ne devait jamais finir, mais les ressources diminuaient. M. de Vogy avait déjà payé pour son fils quelques dettes de jeune

homme. Madame Dubois tenait serrés, sans vouloir en démordre, les cordons de sa bourse, gardant tout pour elle.

— La faim fera rentrer la brebis au bercail, pensait-elle. Si elle manque d'argent, c'eſt sa faute; aussi, pourquoi *s'amouracher* de ce serin en mouſtaches?

Alfred n'avait absolument que son traitement & quelques petites valeurs dont il aperçut vite la fin. Alors, devant la misère qui s'avançait menaçante, il dut faire des dettes; mais ce moyen de vivre artificiel n'eut qu'un temps. Le crédit fut bientôt fermé, le débiteur n'offrait pas assez de *surface* aux créanciers. Pour avoir de l'argent à Paris, en l'empruntant, il faut opérer sur une grande échelle. On trouve plus facilement soixante-quinze louis que cinq francs.

En changeant un peu le sens dans lequel le poëte latin a écrit son aphorisme :

*Audentes fortuna juvat,*

on peut affirmer sans crainte de se tromper que ceux qui osent le mal réussissent sou-

vent beaucoup mieux que ceux qui osent le bien.

Alfred pensa alors à gagner quelque argent en donnant des leçons en cachette. Il se figurait que les doublons allaient arriver dans sa caisse.

Il chercha, mais ne trouva pas.

Cependant il ne se tint pas pour battu; devant la réalité la plus déplorable, il trouvait encore le moyen de se faire illusion. Il réfléchissait, concevait alors de grands desseins.

L'amour a cela de singulier qu'il nous pousse à faire les plus grandes choses, mais qu'il nous empêche presque toujours de les exécuter.

Il ne disait rien de ses déboires à sa femme; mais Berthe, avec la nature essentiellement fine dont elle était douée, devina tous les combats qui se livraient dans le cœur de son amant. Elle en souffrit en silence.

Elle hésita à lui en parler, de peur de lui faire de la peine.

Un dimanche elle rencontra sa mère, qui fut intraitable.

Alors le découragement la prit, la faiblesse naturelle de la femme eut le dessus, & elle vit clair dans son exiſtence.

Toutes les réflexions que la misère peut suggérer, la misère qui tue l'amour, assaillirent son cerveau.

Elle comprit que sa fille grandissait, que cette vie de rêves était factice, qu'il lui fallait être indépendante. Elle avait aussi au fond du cœur un reproche à faire à son amant.

Alfred n'avait pas reconnu son enfant, & disons-le franchement à la décharge du jeune homme, quelque étrange que cela puisse paraître, il n'y avait pas songé.

Mademoiselle Dubois avait enfoui au fond de son cœur cette première désillusion. Enfin elle se décida un beau matin à rompre la première le silence en ce qui concernait leur situation financière, quand le facteur apporta une lettre venant de l'Étang. Elle était de Madame de Vogy.

## VIII

« Mon cher fils,

« Ta pauvre mère eſt navrée. Tu t'es acoquinée avec une femme qui te fera perdre ton cœur & ta position. Depuis cette malheureuse liaison, tu ne viens plus nous voir; ton père n'en dit rien, mais il souffre, & quant à moi, je gémis de penser qu'une fille de rien, une fille de théâtre a le pas sur moi.

« Tu dois sentir toi-même combien bas tu es tombé. Mon cœur saigne en te voyant gaspiller tes meilleures années au contact d'affections impures.

« Ton oncle Raisinet eſt souffrant. Viens à l'Étang y passer deux jours, te retremper dans la famille & promettre à tes parents qui t'aiment une conduite plus digne d'un homme de cœur & d'un homme bien né.

« A bientôt.

« Ta mère qui te bénit,

« DE VOGY. »

Quand Alfred eut terminé la lecture de cette lettre, il se leva, laissant le papier chiffonné sur sa table. Il était bouleversé, il sentait sa conscience hésiter entre ces deux sentiments, l'affection qu'il devait aux siens & celle que sa maîtresse était en droit de réclamer de lui en échange de l'abandon complet qu'elle lui avait fait de tout son être. Il se représenta sa mère seule entre deux vieillards dont l'un était malade, l'autre perclus de rhumatismes.

Il songea aux soins, aux sacrifices, aux tourments sans nombre dont son enfance & son adolescence avaient été l'objet, & il se demanda s'il était bien juſte de laisser seuls & isolés,

au jour où ils pouvaient jouir du résultat de leurs efforts, ceux qui s'étaient voués à lui.

Puis l'image de Berthe lui revenait à l'esprit avec sa petite Jeanne aux grands yeux. Combien ne devait-il pas de reconnaissance à celle qui, dédaignant toutes les séductions de la scène, toutes les tentations du luxe & de la vie oisive, avait rivé son existence à la sienne! Était-il honnête de la laisser seule avec son enfant? Avait-il quelque chose à lui reprocher? Rien. Dévouement, abnégation, amour, pauvreté à deux, elle avait tout donné, tout accepté.

— Mais elle n'a pas été qu'à vous, murmurait la voix du monde à son oreille, & savez-vous si vous serez le dernier?...

Alors son cœur se gonflait de rage, il aurait voulu souffleter les auteurs invisibles de pareils propos.

Il respectait sa femme, parce que sans respect il n'y a pas d'amour vrai, & il s'arrêtait à cette idée fixe de tout laisser de côté, famille, situation, pour n'être absolument qu'à celle dont on voulait le détacher. N'était-elle pas le rêve de sa jeunesse, sa première affection?

Poursuivi par ces pensées, il quitta l'appartement en embrassant Berthe au front, & en laissant derrière lui cette parole, sous l'impression de laquelle la jeune fille resta comme interdite.

— Oh! Berthe! que je t'aime... A tout à l'heure, je reviens.

Aussitôt après le départ d'Alfred, mademoiselle Dubois qui avait deviné sur sa physionomie toute la tourmente qui bouleversait son âme, attribuant à la lettre oubliée la cause de ce changement, se précipita sur le papier & l'ouvrit avec avidité.

Au moment d'y jeter les yeux & de le parcourir, elle hésita; mais, en dehors du sentiment de doute qui l'oppressait, la curiosité féminine se mêla de l'affaire, & au bout de deux secondes elle avait fini la lecture du billet de madame de Vogy.

— Elle se plaint que je lui vole l'affection de son fils, dit la jeune fille en fondant en larmes, & elle me traite comme la dernière, la plus misérable des femmes. Je ne lui en veux pas, mais que c'est affreux d'étouffer ainsi dans un cœur le seul sentiment qui le fasse véritablement vivre!

L'amour filial a sa place à côté de l'affection que l'on doit à l'amante : — cédera-t-il, me sacrifiera-t-il, moi & mon... *son* enfant au sentiment de reconnaissance, d'amour & de respect que sa mère a droit de revendiquer ?

Et l'esprit de la jeune fille resta suspendu à cette pensée, comme une feuille morte à une branche, hésitant sans savoir quel parti prendre.

Alfred ne rentrait pas.

Toutes ces pensées, la misère en perspective & le reproche qu'elle avait à faire au jeune officier de n'avoir pas reconnu sa fille formèrent un tout qui prit bientôt une importance & une gravité énormes. Elle se décida à provoquer une explication. L'amour meurt aussi subitement qu'il naît. L'amour n'a pas d'agonie, on aime & on n'aime plus. La transition est nulle.

Berthe aimait cependant toujours Alfred, mais sitôt qu'une porte est ouverte à une mauvaise pensée & à une bonne, on est sûr que la mauvaise sortira la première.

La jeune fille sécha ses larmes & elle ne voulut point avoir l'air de s'être laissée aller à un sentiment de pusillanimité.

Alfred revint. En chemin, il s'était dit qu'en faisant une visite à sa mère, & en lui expliquant les motifs qui l'avaient engagé à prendre le genre de vie qu'il menait depuis dix mois, elle n'hésiterait pas à lui donner pleinement raison, quand bien même il aurait tort. Il était sûr de cette affection-là, & l'indulgence de ce côté lui était tout acquise.

En passant sur le quai, il acheta un gros bouquet de violettes, &, décidé à reprendre courageusement ses essais pour trouver un travail en dehors de son service, il ouvrit, la figure rayonnante, la porte de la chambre.

— Voici un bouquet pour toi, mignonne, fit-il en déposant les fleurs sur les genoux de sa femme & un baiser sur son front, — elles embaument!

— Oui..... reprit Berthe, que cette façon d'agir ébranla.

— Tu as quelque chose? Eſt-ce que tu souffres? — Jeanne eſt donc malade? — Qu'as-tu? — Eſt-ce que tu crois que je ne t'aime plus?

A ce mot, mademoiselle Dubois sembla se réveiller, elle réunit ses forces, rassembla tout son courage, &, tout en voulant donner à sa

voix une allure assurée, elle aborda franchement la queſtion.

Elle avoua qu'elle avait lu la lettre de madame de Vogy, & lui donna le conseil d'obéir à sa mère.

— Votre mère (c'était la première fois que le mot *vous* sortait de sa bouche), votre mère a raison, vous perdez votre temps, votre avenir, Alfred. Elle se trompe, par exemple, quand elle me confond avec toutes les femmes, mais je le lui pardonne à cause de vous.

Le jeune homme était haletant, il voulait proteſter. Berthe l'en empêcha & continua :

— Tout a une fin, tout s'use, l'amour comme toutes les belles choses, comme les fleurs qui vivent si peu, tout s'en va. Je vous ai voué, mon ami, une affection à l'épreuve du temps, vous en avez une garantie dans la petite créature dont vous êtes le père. Je n'ai rien à me reprocher à votre égard, j'ai sacrifié, laissé de côté mon théâtre, mon avenir à moi aussi peut-être. Je ne vous en fais pas le reproche, je serais peu généreuse. Allez à l'Étang, mon ami, dites à votre mère que devant sa volonté je m'incline, je vais partir, reprendre ma pro-

fession, & je garde ma Jeanne comme le meilleur gage de votre tendresse. Pensez à elle, pensez à moi.

Les sanglots l'étouffèrent. Alfred lui-même pleurait. Il prit le bouquet, en arracha une à une toutes les fleurs, les jeta à terre, & puis se mettant à genoux, il demanda comme une grâce la remise d'un arrêt qui devait lui donner la mort.

Les amants jouent avec ce grand mot comme les enfants avec un couteau, ils s'en servent sans savoir ce qu'ils font.

Il insista, fit une série de serments plus brûlants les uns que les autres, sans rien obtenir. Peut-être que s'il n'avait rien dit, Berthe serait revenue d'elle-même sur une décision qui, prise un peu vite, pouvait au moins être modifiée, si elle n'était changée complétement.

Mais l'amour n'est pas diplomate, & l'esprit de contradiction, naturel à la femme, acheva l'œuvre de séparation.

# IX

Alfred, voyant que rien ne faisait, ni prières, ni menaces, ni larmes, prit courageusement son mal, déterminé à mourir.

Il se releva silencieusement des genoux de son ancienne maîtresse, embrassa son enfant & fit lui-même un paquet des vêtements composant la maigre garde-robe de sa femme.

Berthe, de son côté, mit son chapeau, serra Jeanne dans ses bras, tendit son front au jeune homme qui la repoussa durement, & elle quitta l'appartement. Elle se décida à aller chez sa mère. Pâle, les yeux abîmés, les brides de son

chapeau dénouées, elle sonna à la porte de madame Dubois.

Une bonne vint ouvrir, une nouvelle figure; madame Dubois renvoyait régulièrement une servante toutes les six semaines.

La fille, ne connaissant pas Berthe, dit que sa maîtresse était absente. La jeune actrice insista & pénétra jusque dans la salle à manger.

Là elle se nomma. La bonne la regarda d'un air de hauteur; elle avait entendu souvent madame Dubois, qui prenait tout le monde pour confident, parler de cette fille *ingrate* & *éhontée.*

— Madame dort, dit tout bas la servante, elle est dans sa chambre; ne faites pas de bruit. Chut!...

Berthe entra dans la chambre de sa mère & la trouva assise dans un grand fauteuil, la tête inclinée sur la poitrine. Le jour finissait, il faisait presque nuit. La bonne apporta une lumière & renouvela son observation.

— Chut!... doucement, elle s'est endormie après son déjeuner. Elle ne va pas tarder à se réveiller.

Elle posa la bougie sur la table placée à côté

du fauteuil de madame Dubois. Sur les genoux de la vieille femme bâillait un volume crasseux de cabinet de lecture : *les Misérables!!!*

Berthe, la tête tout abîmée, regrettant déjà le parti qu'elle venait de prendre, attendit un quart d'heure qui lui sembla durer un jour. Elle embrassa sa mère au front.

Madame Dubois ne bougeait pas plus qu'une borne.

Berthe se leva, l'embrassa de nouveau, mais en appuyant cette fois plus fortement ses lèvres. Sa mère resta immobile. Alors la jeune fille prit ses mains, les sentit roides & froides dans les siennes qui étaient brûlantes. Une pensée de mort traversa son esprit, elle eut peur & appela. La bonne entra. Et les deux femmes firent alors du bruit assez fort pour réveiller l'endormie. Les voisins troublés donnèrent des coups de manche à balai contre le plafond. Rien ne fit.

Les yeux de la malheureuse enfant se portèrent machinalement sur la table, elle y aperçut un bocal de prunes à l'eau-de-vie de la contenance de trois litres. Les fruits gisaient à sec dans le verre, — tout le liquide avait disparu.

Madame Dubois s'était chargée de l'absorber, &, sans s'apercevoir de rien, elle était passée de vie à trépas, tuée par une combustion spontanée.

On envoya chercher un médecin qui déclara tout *secours inutile*.

Berthe passa la nuit près de sa mère, pleurant le départ de son amant beaucoup plus que la mort de celle à qui elle ne devait que le jour.

Il faut avouer que la chère madame Dubois avait tout fait pendant sa vie entière pour ne laisser derrière elle ni larmes ni regrets.

L'enterrement eut lieu le surlendemain, &, en revenant du cimetière, l'orpheline alla directement chez son amant; elle était blanche comme un linge, le noir la rendait admirablement belle. Le vieux portier, en la voyant monter, lui cria au travers de son carreau :

— Monsieur eſt parti, mais voici la clef, il y a quelque chose pour vous là-haut.

Ces paroles tombèrent sur son cœur en lui faisant affreusement mal. Elle comptait retrouver, quoique l'ayant blessé cruellement, plus aimant que jamais celui auquel elle avait donné toute son âme. On ne se rend jamais bien

compte du mal que l'on peut faire aux autres qu'après avoir soi-même souffert de la même douleur ; elle monta pesamment, en s'accrochant à la rampe, ces marches qui n'avaient point senti pour ainsi dire pendant dix mois le bout de sa bottine, tant la joie la rendait légère alors.

Elle trouva son ancien petit appartement tout rangé, des malles au coin de la salle à manger, & le lit sans draps. Sur la table, une lettre attira ses yeux à la même place où, trois jours auparavant, elle avait trouvé la missive de madame de Vogy. Elle la décacheta en tremblant & lut ce qui suit :

« Ma chère Berthe,

« Vous avez raison, vous vous devez à votre enfant. Je vous remercie de votre franchise, malgré tout le mal qu'elle m'a fait. Vous ne pouviez pas m'aimer toujours, & j'avais rêvé. Mon père assurera à Jeanne une existence aisée.

« Adieu, je vais à l'Étang embrasser les miens, & je pars pour l'Afrique où j'espère

qu'une balle aura raison de cette malheureuse vie qui ne me sert à rien, aujourd'hui que je ne vous ai plus. Soyez persuadée qu'en mourant, ma dernière pensée aura volé vers vous.

« Je vous aime.

« ALFRED. »

Berthe relut dix fois ce misérable papier, laissa rouler une dernière larme & murmura cette parole qui sembla sortir malgré elle :

— Je l'aimais encore!

Elle descendit, erra dans les rues comme une insensée. Elle eut la pensée, en traversant les ponts, de se jeter dans la rivière; l'eau la tentait. Mais l'image de Jeanne se présenta à elle comme un remords & l'arrêta dans ce funèbre projet.

Les badauds, en la voyant passer par les rues, s'arrêtaient; un vieillard lui offrit son bras, un gandin son coupé. Elle ne répondit ni à l'un ni à l'autre. Se voyant seule dans les rues de Paris, sans mère, sans appui, elle eut un moment l'intention d'aller trouver M. Ana-

tole Bougleux, mais tout son sang se glaça à cette idée, le rouge de la honte lui monta au front.

— Serais-je descendue si bas? s'écria-t-elle; je travaillerai.

Et elle se rendit chez un de ces marchands de viande humaine, un de ces commissionnaires en art, que l'on appelle les correspondants de théâtre.

— Mon nom eſt connu. Si l'on ne me rengage pas à Paris, se disait-elle chemin faisant, en province, à l'étranger, je trouverai bien de quoi gagner le pain de ma fille & le mien. Je ne veux pas de la pension alimentaire de M. de Vogy.

Deux jours après la visite qu'elle avait faite au sieur ***, agent théâtral, elle reçut un petit mot, lui annonçant un engagement pour la saison d'été dans différentes villes d'eaux d'Allemagne. Les conditions lui convenaient, et ne voulant plus entendre parler de Paris, elle accepta.

. . . . . . . . . . . . . . .

Alfred était à l'Etang. Sa mère, joyeuse d'a-

bord de voir son fils dégagé d'une liaison qui ne pouvait que lui être funefte, heureuse ensuite de cette petite victoire remportée sur un cœur aimant de vingt-trois ans, finit par s'inquiéter en s'apercevant de l'état de marasme & de profonde triftesse dans lequel était plongé son enfant. Le matin, elle examinait d'un œil inquiet la figure du jeune homme. Alfred n'avait pas dormi, ses yeux étaient cerclés de noir. Il semblait poursuivi par d'affreuses pensées.

Le général disait à sa femme :

— Ne le tourmente pas, laisse-le seul, je sais ce que c'eft. Cela se passera; mais, pour Dieu! ce n'eft pas une petite fille, pour le mijoter ainsi!

Madame de Vogy souffrait en secret, elle pleurait.

Alfred eut un soir un long entretien avec son père, il lui raconta son aventure dans ses moindres détails; il souffrait de ce récit qui lui rappelait des jours plein de joie & d'ivresse, passés, hélas! à tout jamais, & il semblait cependant se complaire dans cette douleur.

Il demanda au général deux choses, en lui faisant promettre d'avance de les lui accorder. Le vieux soldat, confiant dans son fils, & pro-

fondément ému de sa douleur, se montra plus faible peut-être que sa femme. Il promit.

Alfred le pria de s'engager d'abord à fournir une pension de deux mille francs à sa petite-fille, & d'user ensuite de toute son influence auprès du miniſtre pour le faire partir en Algérie.

M. de Vogy accorda la première des deux choses sans difficulté; cette rente diminuait de beaucoup pourtant ses revenus.

— Mais, bah! la sottise eſt faite, il faut la réparer, dit-il. A quoi cela servirait-il de faire des jérémiades? — Ce qui eſt fait eſt fait.

Quant à la seconde, elle le peina. Mais Alfred insiſta, prétextant le besoin de s'en aller le plus loin possible de Paris, & l'envie de gagner ses grades en faisant campagne; il laissa ressortir habilement le côté déplorable du désœuvrement, &, bref, il gagna son procès.

Quelques jours après, l'ordre de départ arrivait à l'Étang.

Toujours sombre, il embrassa son père & sa mère comme s'il ne devait plus les revoir, &, quelques jours après, il s'embarquait à Marseille.

# TROISIÈME PARTIE

## LA FIN

# TROISIÈME PARTIE

## LA FIN

---

### I

L'hiver commençait : on ne rencontrait sur le boulevard que des femmes encapuchonnées, des hommes battant dur & sec l'asphalte aride & des figures violettes.

Les cochers de bonne maison, que des peaux d'ours ou de renard faisaient ressembler à des chats d'Angora, jetaient des regards arrogants sur leurs collègues des Petites-Voitures. Il était minuit, l'heure du réveil pour un certain nombre d'individus à Paris.

Une pauvre femme, couverte d'une robe d'indienne dont les accrocs, comme autant de bouches ouvertes, semblaient rire au froid, tendait timidement la main. Elle s'était inſtallée au coin de la rue Taitbout & du boulevard.

C'était peut-être une mendiante de profession. Un sergent de ville la repoussa en la menaçant de la faire *fourrer au violon*.

La pauvresse répondit par quelques mots d'excuse & en alléguant une faim qui la dévorait depuis deux jours.

— Si vous ne voulez pas que je demande aux bonnes gens, monsieur, il faut donc que je vole! Je ne puis pas travailler, j'ai eu les deux bras écrasés par une voiture, & on me les a remis tout de travers.

— Cela ne me regarde pas, dit l'agent, mais éloignez-vous!

Et la mendiante partit.

Un jeune homme d'assez bonne mine, élégant, qui avait entendu la fin de cette discussion, s'arrêta, ouvrit sa bourse & remit à la malheureuse quelques pièces de menue monnaie, puis il continua sa route, passa le perron

de Tortoni, tourna la rue Laffitte & entra à la *Maison d'Or*.

Arrivé au haut de l'escalier, il appela :

— Joseph !...

Un garçon doucereux, la figure plate, le sourire aux lèvres, habitué à recevoir les reproches, les injures avec le même air mielleux que les pourboires, se présenta :

— Ces messieurs sont-ils là ?

— Oui, monsieur.

— Le prince eſt-il arrivé déjà ?

— Oui, monsieur, & il a demandé *après* monsieur.

— C'eſt bon ! Toujours au nº 6 ?

— Oui, monsieur.

Le nouvel arrivé allait entrer dans le cabinet dont il avait indiqué le numéro, quand un frôlement de jupes de soie se fit entendre, & cette phrase sortit d'une bouche ravissante avec une voix avinée :

— Tiens ! Paul ! Qu'eſt-ce que tu cherches là ?...

— Pourquoi me demandes-tu cela ?.. Et toi ?

— Moi ? J'attends quelqu'un.

— Eh bien, alors, bonsoir !

— Ah! dis donc, chéri, fais donc payer le cocher qui eſt en bas. Je ne te fais pas de surprise. Tu vois, je ne suis pas une méchante fille; je l'ai pris à une heure trois quarts, il eſt minuit, ça fait... Dis-moi combien, je ne sais compter que jusqu'à sept.

Le jeune homme donna l'ordre de payer & d'ajouter à sa note.

Il se disposait à entrer enfin dans le cabinet nº 6, quand la fille ajouta :

— C'eſt tout ce que tu offres?... Pas chic!... Adieu, pané!

Sans faire attention à ce merci fantaisiſte, il tourna le bouton de la porte, & dès qu'il parut sur le seuil, ce furent des cris de forcenés, des rugissements de bêtes fauves qui accueillirent son arrivée.

— Tiens! Bougleux!... Tiens! Paul!... on t'attend; arrive donc!...

L'interpellé, sans se troubler, ôta chapeau & manteau, &, répondant par un sourire un peu triſte à tout ce tohu-bohu qui saluait son entrée, s'inſtalla dans un fauteuil & se chauffa les pieds.

On jouait.

Les gens qui composaient le cercle des joueurs étaient au nombre de neuf : trois filles & six hommes.

Débarrassons-nous d'abord des femmes.

Elles n'étaient que ce qu'elles sont ordinairement à ces soupers & ailleurs, des ornements souvent jolis, mais toujours bêtes & passablement ennuyeux.

Il y en avait une petite, trapue, brune comme un corbeau, au parler rude. Son premier amant s'était tué pour elle, elle racontait cela en l'appelant *l'imbécile*, & elle riait toujours à gorge déployée. Ses dents étaient charmantes.

La seconde, blonde, longue & molle comme une asperge au sortir de la marmite, paraissait mélancolique & était incapable de dire un mot. Elle se prétendait rêveuse pour expliquer son silence.

Rien ne ressemble à l'œil d'un rêveur comme l'œil d'un veau. Elle ne comprenait pas une syllabe à ce qu'elle entendait autour d'elle.

La dernière était encore une blonde, mais une blonde sur le retour & d'une avidité incroyable. Elle ramassait les sous, mettait les

pelures de mandarines & les boîtes de cigarettes dans ses poches. Elle disait avoir été belle, comme le prétendent toutes les femmes qui ne sont plus jeunes, & elle criait la faim. La vérité vraie, c'eſt qu'elle possédait une petite fortune de douze mille livres de rente, sans compter le revenant-bon de ses amours avec les jeunes, les très-jeunes gens. On l'appelait Marie.

Le tour de ces messieurs arrive. Leur place dans cette hiſtoire eſt accidentelle; il eſt cependant, selon nous, nécessaire, pour que nos lecteurs soient plus à l'aise avec eux & sachent à qui ils ont à faire, de leur dire en quelques mots ce qu'était chacun de ces jeunes hommes, dont l'aîné a trente ans, le plus jeune dix-neuf.

Le plus âgé s'appelle Follet. Figurez-vous un gros réjoui, insouciant, avec de l'esprit naurel & une figure éminemment sympathique. Il ne fait rien, & pourtant il appartient à cette classe d'individus dont les crédules disent : — *C'eſt un garçon qui arrivera*, & qui meurent à soixante-dix ans sans avoir jamais rien accompli. Bon vivant, beau buveur, parlant che-

vaux sans en connaître même le sabot, & finance sans savoir faire une addition. Pas un sou de crédit, des dettes & toujours à la recherche de vingt-cinq centimes ou d'un million.

A côté de lui, un garçon presque chauve, ne riant jamais, froid comme une tombe & nourrissant pour la dame de *trèfle* une passion folle. Son nom eſt Wigton, il eſt Anglais d'origine. Honnête comme vous. Il semble dormir, rarement il se réveille. Il aime le luxe & saurait dépenser son argent s'il en avait; en attendant, il dépense celui qu'il n'a pas, escomptant des tantes & des oncles qui, heureusement pour lui, ont une certaine aisance.

De Raski eſt le nom du troisième : une perche, une canne de tambour major avec une tête de poupée, sans illusions, ne croyant à rien, pas même à lui-même. Bon, indiscret avec les femmes, il adore & cueille les fruits mûrs. Employé dans une des nombreuses sociétés induſtrielles, il n'a que quinze cents francs d'appointements, pas un sou en dehors, & une voiture au mois; il joue. Il est sceptique, par exemple, quand il s'agit de l'honnêteté des autres; son côté faible eſt de croire qu'une

femme ne peut le voir sans tomber éperdûment éprise de ses charmes. Chaque fois qu'un cotillon eſt à sa portée, il tourne des yeux de carpe expirant sur l'herbe, c'eſt à faire mourir de rire ou d'ennui.

Après lui, arrive un jeune homme tout jeune, — dix-neuf ans. Il a nom de Bouve, des yeux noirs & une certaine fortune qu'il emploie à payer les dettes & les sottises d'autrui. Il veut faire des *affaires*, n'a que le mot *affaire* à la bouche, & jusqu'à présent n'a réussi que les boulettes. Se corrigera-t-il? Il n'hésite pas devant les entreprises de chemins de fer, les emprunts d'État ou les conſtructions d'usine, rien ne l'intimide. Il veut aider les grandes découvertes, huile de pétrole & autres. Il tient, en un mot, à être à la tête d'une exploitation & n'eſt jusqu'à présent qu'un exploité.

Voici maintenant Rameau, dit Touche-à-tout. Celui-là a essayé de l'adminiſtration, pour n'arriver à rien. Placé dans les meilleures conditions pour se faire une situation dans le monde, il a perdu à plaisir toutes les occasions qui lui étaient offertes. Bon, quoique rouge, il cherche l'amour vrai chez la femme. On le dit toqué

quand il n'eſt que spirituel, & il a l'esprit de rire de tous & surtout de lui. Obligeant, sans un sou vaillant, il va partout; il eſt gai & on le cherche, il eſt l'ami de trois cent mille individus qui disent du mal de lui, il s'en moque. Après avoir obligé tout le monde, il rencontre de temps en temps quelqu'un qui l'oblige, cela eſt rare. Il écrit, il a soif de publicité, & il eſt enchanté que l'on parle de lui. Il a beaucoup moissonné; il n'a pas de pire ennemi que lui-même; nous ne savons personne qui se fasse autant de mal. Étourdi, il prend une maison pour un arbre & une livre de beurre pour un chien. Eſt-ce un genre? eſt-ce nature? Il y a des deux dans son affaire.

Terminons cette peinture déjà trop longue par le portrait du principal personnage, celui que l'on appelle & qui eſt *le Prince*.

Le Prince eſt un vrai prince, il a dans la Confédération germanique un petit État dont le nom eſt bizarre : *Zollenberg*. Il possède trois mille hommes d'infanterie & six cents hommes de cavalerie. Il eſt grand, blond, amoureux de toutes les femmes. Il a, au bal de l'Opéra, connu la bande que nous venons

de décrire. Sa lifte civile de neuf cent mille francs lui permet de faire largement les choses. Il joue & perd en galant homme. Il eft froid. Le seul être sympathique qu'il ait rencontré dans cette société de viveurs eft Paul Bougleux. Paul, plus sérieux que les autres, l'avait séduit, &, depuis deux mois, le fils du banquier & le Prince sont de vrais amis.

Paul le conduit partout, essayant de distraire cette nature germanique, un peu lourde, & de trouver pour son propre compte l'oubli de Berthe qui reparaît conftamment devant ses yeux.

Si le Prince n'avait tenu expressément à s'amuser en compagnie des hôtes du nº 6, Paul se serait déjà éloigné, tant le pauvre garçon avait pris la vie en dégoût. Son cœur avait souffert à ce point que la gaîté, la franche hilarité des autres lui aigrissait le caractère.

Il en voulait presque à son ami Alfred de son bonheur.

Dans deux ou trois circonftances, il fut de la plus grande utilité à son nouvel ami. Une société de grecs s'abattit un jour au milieu des habitués du nº 6, & là ces messieurs gagnèrent

ce qu'ils voulurent, se considérant à part soi sans doute comme magnanimes de ne pas voler dans des proportions plus grandes.

Paul s'aperçut le premier des menées de ces escrocs, & voyant le Prince *s'emballer* dans une partie qui menaçait de ne finir qu'après une perte beaucoup trop forte, il l'attira à lui, lui glissa quelques mots à l'oreille; puis, quand il jugea le moment venu, il prit sur le fait un des tricheurs & le chassa ignominieusement du salon en le priant de s'aller faire prendre ailleurs.

De Zollenberg sut un gré infini à Paul de sa façon d'agir. Il en était à son second voyage à Paris. La première fois qu'il vint dans la *capitale* (comme dit M. Prudhomme), il avait eu à se plaindre des gens de toutes conditions qui s'imposèrent à lui, lui faisant payer mille choses & l'exploitant sur une grande échelle. Il était devenu défiant. Or, rencontrant une nature comme celle de Paul, il ne faut pas s'étonner qu'il se soit livré à lui avec toute la confiance dont un cœur de vingt-cinq ans a toujours besoin.

Quant à Paul, il haïssait les hommes.

Les jours où il se trouvait seul, il s'asseyait devant son bureau, prenait une plume & écrivait ses impressions sur les incidents les plus marquants de la journée. Il se complaisait ainsi lui-même à nourrir son profond mépris pour l'humanité.

Les exemples de vraie bonté, d'honnêteté sans calculs qu'il avait rencontrés dès ses premiers pas dans la vie étaient si rares, que dans certains cas il doutait de lui-même. Son amertume contre le genre humain n'était pas ce que l'on voit souvent chez ces natures essentiellement pétries d'orgueil & de sottise, la résultante d'une théorie du genre de celle-ci :

Le monde eſt composé de fripons, de gens qui le sont tout à fait, d'autres qui le sont moins, & de quelques-uns enfin qui ne le sont pas du tout. — Je ne me range pas dans les deux premières catégories, c'eſt entendu, — donc je suis un honnête homme, parce que je ne vole pas, parce que je ne tue pas comme les autres, & j'ai le droit de jeter l'anathème sur ceux qui volent & qui tuent. C'eſt mon devoir.

Paul, au contraire, n'avait même pas con-

fiance en lui, il ne condamnait pas ses semblables dans la personne de ceux qui font mal, mais il s'en prenait à la société tout entière, la rendant responsable des affreuses misères dont il était le témoin. M. A. Bougleux n'était pas fait pour changer la voie dans laquelle cette intelligence un peu trifte était engagée.

On comprendra que son caractère se soit aigri, & que le jour où il trouva sur sa route une nature qu'il crut bonne, il l'entoura de toute son admiration.

Berthe Dubois était pour le jeune morose l'illusion faite femme, — le rêve palpable, il voyait donc une fois dans sa vie une femme vraiment belle & vraiment honnête. Il l'avait ainsi admirée avant son aventure de Rouen. Sa première faute, il la lui avait pardonnée, comme on pardonne quand on aime; pour la seconde, il ne s'en prenait pas à elle.

Dans l'exaltation de son amour, il ne se rendait pas compte de cette vérité navrante, que bien peu de femmes, une fois le bonnet jeté par-dessus le moulin, s'arrêtent sur la pente fatale qu'elles descendent presque malgré elles.

Berthe Dubois devait subir en effet une transformation.

Il y a des tempéraments qui, après une maladie plus ou moins grave, de bilieux deviennent sanguins, comme il y a des femmes qui, honnêtes jusqu'à un certain événement, bouleversent leur exiftence, changent de ton, d'allure & de conduite.

La Berthe de ses rêves, depuis sa séparation d'avec Alfred, commençait un nouveau genre de vie.

Quand certaines illusions chez la femme se sont évanouies, le découragement & le doute s'emparent de son cœur. — C'eft à ces moments-là que l'on peut reconnaître les natures fortement trempées, de celles qui sont faibles. Les unes persiftent dans le sentier du devoir, les autres sentent leurs forces les abandonner & roulent au fond de l'abîme; amour, amitié, famille, devoir, sont autant d'obftacles qu'elles franchissent dans la rapidité de leur chute; elles y laissent, chaque fois, un lambeau de leur cœur, comme Hippolyte semant ses chairs sur la route de la Trézène classique.

Selon Paul, Berthe ne pouvait pas connaître

ces défaillances. Il passait des nuits à rêver d'elle, & son amour l'entretenait dans cet état de surexcitation, qui faisait de lui pour les indifférents presque un être désagréable. Les exemples de son père le scandalisaient; il se rappelait à peine sa mère; il ne connaissait pas, en un mot, le vrai, le saint honneur chez la femme, cet honneur qui fait la sauvegarde du foyer, & qui permet aux enfants de porter haut la tête en songeant à celle qui les a élevés.

Un soir, il passait rue Saint-Lazare. Ses yeux erraient sans voir, quand, par un de ces hasards qui vous fait trouver à terre une pièce de dix sous, plus loin de votre pensée que Paris de la lune, son regard s'arrêta sur une femme jeune, élégante, dont la mise, d'un goût simple & charmant, attira son attention.

Elle était debout devant un magasin dont les lumières éblouissantes l'inondaient de leurs rayons.

Achèterait-elle ceci ou cela — ces gants ou cette robe? Elle avait cette indécision qui caractérise la femme.

Il ne l'apercevait que de dos : — la femme était enveloppée dans un châle anglais sous le-

quel son corps, avec des replis de couleuvre, ondait de la façon la plus gracieuse. Elle se décida à entrer dans la boutique.

Paul attendit à la porte — il n'avait pu voir ses traits, & un mouvement irrésiſtible l'entraînait vers cette charmante créature. Il fut bientôt relevé de sa faction, car la jeune femme sortit.

Au moment où son pied franchissait le seuil du magasin, une voiture passa & la lanterne éclaira subitement le visage de celle qui excitait sa curiosité.

C'étaient les traits frappants de Berthe Dubois. Il la suivit.

L'inconnue continua sa route; elle marchait doucement.

Tout d'un coup la neige tomba fine & serrée.

Le jeune homme ouvrit son parapluie, la jeune femme releva un peu son jupon qui paraissait d'une blancheur éclatante, & Paul se rapprocha d'elle, allant de front, inclinant son arme de façon à protéger l'infortunée marcheuse.

Elle avait un adorable petit chapeau rose.

Sans s'en douter, ils cheminèrent quelque temps de conserve.

Par un mouvement imperceptible, le chapeau se rapprocha de son épaule pour être sans doute plus complétement garanti.

Un silence glacial régnait entre eux.

Paul la regardait de côté, & plus il considérait ses traits, plus la ressemblance avec Berthe lui semblait prodigieuse.

— Elle a son regard, pensait-il. Si elle avait son cœur! Ce n'eſt pas possible. — Elle a l'air doux & convenable, rien d'arrogant dans sa tenue.

Il se livrait à toutes ces réflexions, quand, le premier, il prit la parole & lui dit avec timidité:

— Je n'ose vraiment pas vous offrir mon bras, madame, mais ce temps affreux excuserait mon audace, si vous y trouviez autre chose que le vif désir de vous protéger contre cette neige qui coupe le visage.

— Je vous suis bien obligée, monsieur, & j'accepte volontiers votre bras & la moitié de votre parapluie.

— Impossible d'avoir une voiture, reprit

Paul. — Voulez-vous me permettre de vous conduire jusqu'à votre porte ?

— Certainement, monsieur, si ce n'eſt pas abuser; mais rassurez-vous, je ne demeure pas trop loin.

Le couple passait devant la rue Blanche.

— J'habite le haut de la rue Saint-Lazare, tout près de l'église Notre-Dame-de-Lorette. Je vous sais un gré infini d'une galanterie bien rare aujourd'hui, monsieur.

Sa voix était douce & chantait agréablement à l'oreille de Paul. — Le même organe que celui de Berthe.

Son bras était doucement appuyé sur le sien; un bracelet avec un médaillon qui se balançait sur sa main en la caressant faisait frissonner le jeune homme.

En passant devant un boulanger & ensuite devant un charcutier, il surprit un regard jeté à la dérobée, par son gracieux compagnon de route, sur les petits pains & les terrines étalées dans les montres. — Ce regard lui sembla mélancolique.

— Que je suis sot ! songea-t-il, elle vient d'acheter des gants & elle...

Il en était là de ses pensées, quand la jeune femme s'arrêta net devant une porte, & le remercia avec effusion.

La neige tombait de plus belle.

— Je ne sais vraiment, monsieur, dit l'inconnue, si je puis vous prier de monter chez moi vous sécher un peu. Vous m'avez fait la part du lion, & votre parapluie n'a servi qu'à moi seule.

— Il y a peut-être avec tout cela, se dit Paul, une grande douleur. — Je veux savoir, — montons.

Et il accepta.

Il n'avait rien, comme vous le voyez, de ces philosophes ou de ces socialiftes enragés qui dans un cabinet bien chauffé établissent les classifications du vice & de la vertu, tranchent les queftions humanitaires du travail & du paupérisme sans voir & sans même jeter les yeux autour d'eux. Lui, au contraire, voulait se rendre compte.

L'escalier était éclairé — il passa derrière elle, & en gravissant les marches il s'aperçut que la bottine était un peu éculée — mais si légèrement...

— Elle n'habite pas au premier avec des chaussures comme celles-là, se dit-il.

En effet, on passa le premier.

Puis il découvrit un léger trou dans le bas, & le jupon effiloqué d'un côté lui sembla d'un blanc moins irréprochable que dans la rue.

— Nous pouvons passer le second & le troisième.

Il ne se trompa point.

En effet, la jeune femme s'arrêta au cinquième, mit la clef dans une serrure & ouvrit sa porte. Une petite pièce large comme la main servait d'entrée; puis, immédiatement après, une chambre.

—Arrêtez-vous, monsieur; si vous marchiez, vous pourriez vous cogner à quelque meuble; les chaises sont au travers de la chambre — il faut vous dire d'abord que je ne suis pas l'ordre en personne. — Je vais allumer.

Elle frotta une allumette & alluma une chandelle fichée dans le goulot d'un litre placé sur la cheminée.

Il jeta un coup d'œil sur les objets qui l'entouraient : — un lit en palissandre sans rideaux, quatre chaises, un jupon devant la fenêtre,

une sardine sur un papier huilé posée sur le marbre de la cheminée, un croûton de pain dur, du buis bénit à la glace.

Paul était navré; — quel contraste! il commença par lui demander son nom.

— Je m'appelle Honorine de Livry, dit-elle; mais ce n'est pas mon vrai nom, — je le cache, celui-là.

Il la questionna & voulut savoir qui l'avait réduite à cet état déplorable.

Alors la pauvre fille, les larmes aux yeux, lui raconta que son père, professeur à la faculté de Lyon, sans fortune, l'avait envoyée à Paris, une fois ses examens passés, comme sous-maîtresse dans un pensionnat; que là elle fit la connaissance d'un maître à danser...

Son père apprit par la maîtresse de pension cette liaison qui fut découverte, & il en mourut de chagrin.

— On m'a chassée, dit-elle, & le maître à danser m'a laissée seule & m'a abandonnée. — Que faire? entrer dans un couvent, ou continuer à suivre la voie dans laquelle j'étais entrée?

Alors la malheureuse fondit en larmes, ses

sanglots déchiraient le cœur du pauvre Paul. Elle ajouta :

— Voilà pourquoi j'ai pris un autre nom. J'ai voulu me tuer, mais j'ai perdu tout courage. Vingt fois j'ai essayé, vingt fois j'ai reculé, l'esprit dit oui & le corps dit non. Plaignez-moi & ne m'en voulez pas de vous avoir ennuyé un moment de mon histoire, elle eſt triſte. Et maintenant, adieu, monsieur.

Paul Bougleux se leva & partit en oubliant sa bourse.

## II

Un beau matin, Paul était encore dans son lit, une tasse de chocolat fumait sur un petit meuble Louis XVI placé à côté de lui. Le valet de chambre annonça le prince. De Zollenberg entra avec un petit sac de voyage en sautoir, une peau enveloppée dans une courroie, tenue qui ne permettait aucun doute sur son départ.

— Bonjour, Paul ; comment allez-vous ?

— Et vous ? reprit l'interpellé.

— Mais je ne vais pas, je m'en vais. Paris m'ennuie, & j'en suis profondément dégoûté. Hier, cette diable de Machinette ne m'a-t-elle

pas pris une bague me venant d'une sœur que je n'ai plus? impossible de la lui faire rendre. Elle a tenu bon; à cause de mon nom, je ne pouvais pas exercer de poursuite. Je lui ai offert cinquante louis, elle les a acceptés...

— Et ne vous a pas rendu la bague?

— Jufte.

— Rien d'étonnant à cela, elles sont toutes ainsi. Je sais des femmes pourtant qui n'agiraient pas de la sorte...

Il poussa un soupir & renfonça ce souvenir dans le plus profond de son cœur.

— Vous avez raison de partir.

— Le prince refta quelques inftants silencieux. C'était la seconde fois que son nouvel ami devenait rêveur en songeant à une créature qu'il finissait par croire imaginaire, car il ne lui en avait jamais parlé. Cependant il lui dit avec le ton presque de la prière :

— Paul, vous avez un chagrin, je respecte votre secret; mais je vais vous demander un vrai service. Vous n'aimez pas Paris, vous y vivez presque isolé, voulez-vous partir avec moi pour le Zollenberg? En quittant la France, je laisse un regret sincère, c'eft vous; vous me

rendriez bien heureux en venant avec moi. Là-bas je vous ferai une situation au château, & vous ne serez engagé en rien. Le jour où vous aurez assez de mon petit trou de capitale, vous la quitterez comme je quitte la vôtre.

— J'accepte, répondit le jeune homme. En route pour le Zollenberg !

Il sonna son domeſtique.

— Jean, une malle, & vite & vite toute ma garde-robe. Faites votre paquet, je vous emmène avec moi.

— Bien, monsieur, répondit Jean sans s'inquiéter de savoir s'il allait à Asnières ou à Tombouctou.

— Quand partons-nous? demanda Paul au prince.

— Ce soir, par le train de sept heures quarante cinq. J'ai quelques petites choses à régler, je vous quitte. A ce soir au chemin de fer.

Le prince sortit.

Paul sauta au bas du lit, s'habilla à la hâte, alla droit à l'hôtel de son père. Il trouva l'honorable M. Bougleux déjeunant en tête-à-tête avec une beauté brune comme une créole. Le banquier était en belle humeur. La femme

brune lui avait dit qu'il paraissait à peine trente-cinq ans, ce qui l'avait ravi. Il invita son fils à partager son repas.

Paul accepta, &, tout en mangeant, il annonça son départ à son père.

— Pour où? demanda l'oiseau brun.

— Pour le Zollenberg.

— C'eſt en Picardie? fit la petite femme.

— A peu près, répondit le jeune homme.

Le départ de son fils était tellement indifférent au banquier, qu'il n'entendit même pas le nom du lieu où il se rendait.

— Eh bien! bon voyage.

Le jeune homme voulut embrasser son père, mais celui-ci le repoussa en criant :

— Prends garde à ma chemise.

Il s'en alla, & le banquier ne se leva même pas de table pour le reconduire.

## III

Le voyage des deux amis se fit sans encombre. Une dépêche télégraphique avait prévenu la ville de Zollenberg de l'arrivée de son prince; le château était en émoi & le public en habits de fête. Pavois, oriflammes, coups de canon & de fusil. Paul se croyait à la fête de Saint-Cloud. Il eſt assez singulier de voir comment, à des diſtances fort éloignées & dans les pays les plus différents, on rencontre des sites, des paysages, des maisons, des places même, rappelant les séjours que l'on a quittés.

La ville de Zollenberg a dix-neuf mille habitants. Les gens y sont gros, courts, & y nais-

sent avec une pipe à la bouche; les femmes sont toutes plus hautes que les hommes, rousses à désespérer les peintures vénitiennes. Elles fument comme en Belgique, & portent la culotte comme dans beaucoup de ménages français.

Le peuple eſt bon *pour lui* & peu convenable pour le peuple voisin. Le sentiment de l'honneur national y eſt développé comme dans la ville libre de Francfort.

Les mœurs y sont douces; le dimanche, après les offices, les gens de la ville se réunissent dans une salle de cabaret. Là, chacun a sa fiancée, sa femme ou son amoureuse. Un trombone, un piſton & une flûte se chargent de former un orcheſtre. Un poteau unique soutient le milieu du plafond. Tout le monde, deux à deux comme une noce, marche lentement autour de la pièce; ils chantent, sur un rhythme doux & à trois parties, un air qui pour eux doit être le paroxysme de la joie, & qui pour nous tous ressemble à un *Dies iræ*.

Puis les musiciens gonflent leur joue, marquent la mesure du pied, &, sur un air donné, ils exécutent une valse avec les variations les

plus curieuses. La musique eſt un sens chez ce peuple. La plupart des Zollenbergeois jouent d'un inſtrument sans en avoir appris & sans savoir une note, comme les Florentins grattent leur guitare.

Les Florentins, comme tous les peuples qui se rapprochent du Midi, s'arrangent seulement pour être gracieux, & les Allemands, comme les gens du Nord, font leur possible pour être gauches & empruntés : c'eſt sans doute l'effet de la civilisation, de cette civilisation qui nous a valu ce vers :

C'eſt du Nord, aujourd'hui, que nous vient la lumière.

Aux premières mesures de la valse, les chants cessent, le premier couple se détache & se met à tourner. Le second fait de même, puis le troisième, suit le second et tous sont en branle. Il y a une régularité de machine qui préside à tous ces mouvements, & la danse dure une demi-heure. Puis les valseurs asseyent leurs danseuses sur leurs genoux, & mordent à pleines dents dans un saucisson à l'ail en vidant un seau de bière blanche.

C'eſt comme cela tous les dimanches. En

semaine, les hommes travaillent, fument & se grisent; les femmes récurent, lavent, filent, dorment & se réveillent pour récurer encore.

On a la liberté de la presse à Zollenberg, avec le recours du gouvernement devant les tribunaux en cas d'outrage ou de diffamation.

En douze ans, il n'y a eu qu'une seule sentence rendue contre un journalifte, & il avait habité ving ans la France.

Voilà pour le peuple.

Le bourgeois compte, s'occupe des affaires politiques, cause & joue aux échecs. Il a une médiocre influence. Le mot *bourgeois* a la même acception dans la langue de ce peuple privilégié que chez nous dans la bouche d'un artifte. Il est synonyme de *prud'homme*.

Arrive enfin la noblesse, moins ariftocratique qu'en Angleterre, & qui l'eft plus qu'en France cependant, — chose rare dans un pays où il y a presque autant de seigneurs que de *manants*.

Les nobles ont des prétentions à l'ancienneté de la race. — Je descends des premiers Saxons, tu descends des premiers Saxons: voilà le point important. — La noblesse passe son temps à le discuter & à donner à rire au

gros bon sens des gens du peuple. Les mœurs ariſtocratiques sont moins pures que celles des bourgeois & des ouvriers.

Entre eux, les Zollenbergeois sont honnêtes, et coquins avec les peuples étrangers. Ils voient dans l'étranger un ennemi.

On a des Chambres, un Sénat, on y crie & on y dort comme partout, &, ce qui se rencontre rarement, le prince eſt aimé.

Celui que nous avons vu à la *Maison-d'Or* & que nous accompagnons dans son État s'appelle Guſtave VII. Vous le connaissez déjà.

Au sortir de la gare — il y a un chemin, & même deux chemins de fer, le peuple étant fort induſtriel, — une voiture l'attendait. Il y fit monter Paul, qui ne se souciait guère de cet honneur.

On arriva au palais au milieu des cris de la foule.

Ce qu'on appelait le palais n'était autre qu'une immense caserne de conſtruction presque moderne, à trois étages.

Devant les fenêtres du premier courait un balcon avançant en ressaut & soutenu par huit grosses colonnes dont les fûts étaient placés sur

des marches formant le perron du rez-de-chaussée. Deux ailes faisaient de l'habitation un trapèze régulier. La diftribution intérieure en était commode; la galerie des fêtes occupait les dix grandes fenêtres de front donnant sur cette sorte de terrasse dont nous venons de parler. Les appartements avaient vue sur un jardin admirablement dessiné & orné de fontaines; les gens de la maison habitaient le dernier étage. Une aile était réservée à une vieille tante, duchesse de Mayenbourg, dame de haut lignage & passant pour vierge; elle avait le grand cordon du chapitre des chanoinesses de Mayenbourg. Ses femmes d'atour habitaient avec elle.

Une comtesse très-peinte, se donnant trente-huit ans, & qui avait vu cinquante fois fleurir les lilas, habitait l'aile droite; elle y était implantée, & la force seule des baïonnettes pouvait l'en faire sortir. Un chambellan, un maître de cérémonies, un aide de camp & leurs femmes occupaient le second étage. Un appartement encore était libre, on le donna à Paul.

Tout ce château était meublé à rendre fou M. Du Sommerard. Les bahuts & les meubles

de vieux chêne, les cuivres flamands, les tapisseries de haute lice, les cuirs de Cordoue, les vitraux & les émaux de mille couleurs se miraient dans des glaces de Venise. A côté de cabinets de l'époque Henri II, les terres cuites italiennes, les faënzas, les poteries de Delphte & de Nevers, les horloges à carillon, rivalisaient d'élégance & de rareté.

Des lits à dais avec marches pour y monter, des chrifts en ivoire vieux, des panoplies d'armes de tous les peuples & de toutes les époques, des soieries, épaisses et lourdes, brochées à grands ramages et devenues pisseuses par le temps, tout plongeait Paul dans une admiration continuellement alimentée par de nouvelles découvertes.

Le prince, s'il avait été consulté, aurait préféré de beaucoup les meubles de Tahan & les tapisseries de Ternisien. Il avait été élevé, & avant lui une longue suite de Zollenberg avaient vécu dans ces vieilleries. Il avait fait meubler à Paris seulement la galerie des fêtes, & il trouvait cela admirable.

Il présenta Paul à la cour comme son meilleur ami. C'était un début malheureux

pour le nouvel arrivé: l'officier d'ordonnance & le chambellan ne lui pardonnèrent pas cette faveur. Les courtisans sont partout les mêmes, dans les grands comme dans les petits palais; envieux des supérieurs, doucereux avec les égaux, insolents avec ceux qui sont au-dessous d'eux, & à genoux devant l'idole.

Paul, froid, insoucieux & fier, ne fut ni aimable, ni roide; il ne fit nullement attention à eux.

La comtesse, par contre, le toisa des pieds à la tête & jeta sur lui son dévolu. Elle essaya de lui plaire, grimaça des sourires & le fit asseoir près d'elle.

Cette vieille femme avait été délicieusement jolie & beaucoup recherchée. Elle connaissait toutes les contrées de l'Europe, parlait fort bien six langues & se couvrait de blanc comme la mère Jézabel.

En attendant que les chiens dévorants se la disputent, elle voulait plaire & faisait la pluie & le beau temps au château. Guſtave VI, père de Guſtave VII, l'avait fort appréciée & l'avait amenée on ne sait d'où. Nouvelle Diane de Poitiers, elle gouvernait pour lui

& elle servait de mère au jeune prince, qui avait vainement tenté de secouer le joug de cette femme altière & acariâtre. D'aucuns prétendaient que le feu prince l'avait rapportée de Paris, où elle ouvrait ses appartements aux beaux joueurs d'alors.

Elle adorait les mariages, en brassait soixante par an. On assure même qu'autrefois son salon était le refuge de grandes déclassées à la recherche de bonnes fortunes. Ceci était évidemment une calomnie. Le prince, qui connaissait la dame, conseilla à Paul de se bien tenir avec elle.

— Soyez aimable juste ce qu'il faut, & tâchez de ne pas vous en faire une ennemie, lui avait-il dit.

En arrivant au palais, Gustave VII assembla son conseil des ministres, qui se composait d'un seul membre. Un seul potentat, en effet, réunissait l'administration des finances, de l'intérieur, de l'extérieur & de la justice. Le prince s'occupait de l'armée; on ne s'en était pas servi depuis quarante ans. Le ministre unique parla penant cinq heures. Le prince l'écouta avec patience, hochant la tête en signe d'assentiment, & le congédia.

Avant de quitter son souverain, le vieux homme d'État (il remplissait déjà les fonctions sous Guſtave VI) lui fit signer une quantité de décrets.

— Vous m'en préparerez un autre, Excellence, par lequel nous faisons monsieur Paul Bougleux, mon ami, baron de notre principauté. Il portera le nom de la terre de plaisance dont nous avons hérité il y a trois mois, je veux parler du château de Rochune.

— Votre Altesse en abandonne-t-elle la propriété au nouveau baron ?

— Non.

Il allait se retirer. Le prince reprit :

— Vous préparerez un second décret par lequel nous le nommons notre aide de camp ordinaire.

Le miniſtre s'inclina.

— Ah ! j'oubliais. Nous nommons le baron de Rochune grand officier de l'ordre de la Couronne d'or. Vous préparerez une lettre que j'adresse à notre consul de France pour lui demander de faire ratifier par un décret le titre de baron que nous accordons à M. Paul Bougleux.

Le prince sonna & fit demander Paul. Le fils du banquier était occupé à tenir un écheveau de laine à tapisserie aux pieds de la comtesse.

Il quitta avec joie cette nouvelle Omphale & se rendit dans le cabinet de son ami.

Celui-ci lui fit part de ses nouveaux titres & de ses nouvelles faveurs.

— Faites-vous faire un habit, ajouta-t-il. Voici quel eſt l'uniforme d'aide de camp arrêté par l'étiquette de ma petite cour, & ne répliquez pas, ou je vous nomme duc. Allons, vous ne serez jamais un courtisan, fit-il en riant. N'eſt-ce pas votre Victor Hugo qui prétend que don Carlos laissait ramasser aux siens les titres que par erreur il laissait tomber de sa bouche? Je veux faire comme le vieil empereur d'Allemagne, ne m'en empêchez pas, vous êtes chez moi. — Seulement, je me baisserai pour vous offrir toutes mes faveurs.

Le chambellan frappa discrètement & annonça au prince que la duchesse de Mayenbourg, sa tante, pouvait le recevoir. Guſtave se leva, prit congé de son nouvel aide de camp & alla chez la duchesse. C'était une pauvre vieille

radoteuse, presque gâteuse, dont la comtesse faisait ce qu'elle voulait. — La comtesse avait trouvé une femme pour le prince. — Elle avait persuadé à madame de Mayenbourg qu'il était nécessaire que Guſtave VII l'épousât, & la duchesse demandait son petit-neveu pour lui dire quelle était son intention.

Le prince baisa la main de sa tante, prit un siége, & quand la noble dame eut bien toussé, bien craché, elle lui tint ce discours :

— Mon cher neveu, nous avons pensé à vous pendant votre absence.

— Et moi, je souffrais de ne pas vous voir, reprit Zollenberg.

— Votre Altesse prend des années & ne semble pas se décider au mariage ; il me semble qu'il eſt urgent, dans l'état où sont les affaires de sa principauté avec la cour de Hausburg, de resserrer les liens qui exiſtent déjà entre nos deux familles, par une union avec la princesse Marie dont la beauté eſt fort connue & qui eſt recherchée de tous.

Le prince croyait à un rêve ou à un conte de fée.

— Nous avons, convaincue que Votre A-

tesse serait de notre avis, commencé des ouvertures de ce côté, & nous devons dire, à la gloire de Votre Altesse, qu'elles ont été acceptées avec l'empressement sur lequel devait compter la famille des Zollenberg.

— Mais, noble tante, reprit Guſtave, il ne me convient pas du tout de me marier.

— Il eſt trop tard pour reculer maintenant, mon cher neveu. Ne faites ni la mauvaise tête, ni le mauvais sujet; feu votre père nous écoutait quelquefois, malgré sa longue expérience.

Le prince prit le parti de se taire, il devina un coup de la comtesse, & se doutant qu'il n'y avait pas moyen de reculer, que cette coquette surannée avait engagé les choses de telle façon que rien ne pouvait plus y faire, il se décida à épouser.

— J'épouserai, dit-il à la duchesse.

Et il partit.

A part soi, il se fit cette réflexion :

— On a marié comme cela mon père, mon grand-père, mon arrière-grand-père; pourquoi ne ferai-je pas comme eux? Lá princesse Marie n'eſt pas laide, elle eſt riche; si nous n'allons

pas ensemble, je ferai comme Guſtave VI, je pêcherai une comtesse.

Paul fut présenté le soir au bal de la cour avec ses nouveaux titres & ses nouvelles fonctions. Les jeunes femmes le trouvèrent de fort bon air; elles furent indulgentes. Le Français a toujours, à l'étranger, quoi qu'en disent beaucoup de nos amis, un certain preſtige. Les hommes furent intraitables; on cria à l'injuſtice; le maréchal de camp surtout, qui demandait le titre de baron pour un sien cousin, aurait volontiers avalé son sabre de rage.

On dansa beaucoup, & Paul, qui vivait en sauvage à Paris, fut obligé de payer de sa personne. Il s'en tira à merveille.

Il fut décidé que, dès que l'habit de cérémonie serait prêt, il irait à la cour du prince de Hausburg demander officiellement la main de la princesse Marie.

L'officier d'ordonnance murmurait entre ses dents que lui & pas d'autre que lui ne devait être inveſti de cette fonction.

— Telle a été notre volonté, dit sèchement le prince.

Le courtisan fit une révérence.

Cinq jours après, Paul devenait l'amant de la femme de son ennemi intime.

Un matin il fallut revêtir l'habit d'apparat.

— Si les amis de la *Maison d'Or* me voyaient, pensait-il en se laissant boutonner ses culottes par son valet de chambre, quels rires! quelles joies! Mais je n'ai pas déjà l'air si gauche là-dessous ! fit-il en se regardant dans une grande glace biseautée, à cadre noir avec coins de cuivre repoussé & doré.

Il monta en chaise de pofte muni de lettres de créance & se rendit dans la capitale de Hausburg, petit État, si petit que vous ne le trouverez pas sur la carte, chers lecteurs, même avec une loupe, & qui était voisin de celui de Guftave VII.

La demande fut acceptée. La princesse Marie paraissait tellement joyeuse, qu'oubliant toute étiquette, elle sauta au cou de son père en présence de toute la cour.

Paul reçut là l'ordre de la Toison bleue, & il revint auprès de son maître & ami.

Pendant deux jours il ne fut queftion dans les feuilles allemandes que de l'*intrusion* du nouveau favori. Les journaux amis ne taris-

saient pas d'éloge sur sa première négociation. Le public ignorait toutes les démarches préparatoires auxquelles la comtesse s'était livrée.

Les journaux indépendants, car on rencontre cette singulière différence de journaux indépendants et de journaux du gouvernement dans les pays où la liberté de la presse fleurit dans tout son éclat, & où tout le monde semblerait être du même avis, les journaux libéraux crièrent un peu.

On s'occupa des présents, on bavarda beaucoup sur le compte de la princesse.

A Paris, où l'on rêve toujours les bords du Rhin, le *Siècle* & l'*Opinion nationale* annoncèrent une sainte ligue de l'Allemagne contre la France.

Enfin le mariage fut célébré dans la cathédrale de Zollenberg.

On relâcha quelques filous, on diftribua des secours en espèces.

Ruggieri envoya un feu d'artifice. On donna, tant à Zollenberg & à Paris que dans d'autres pays de l'Europe, trois mille sept cent sept croix d'officiers & de commandeurs de l'ordre de la Couronne d'or.

La dot de la princesse Marie était belle. La politique y trouvait son compte. Il n'y avait, en somme, de peu satisfait du marché que le plus intéressé, le prince Guftave VII.

Mais les souverains ne se doivent-ils pas à leur peuple?

## IV

La lune de miel devait se passer aux Eaux Et de là on avait l'intention de venir à Paris.

La cour prit le parti de se rendre en Hollande et d'aller respirer l'air de la mer, à vingt minutes de La Haye, à Schievening. Le souverain des Pays-Bas fit bon accueil à son cousin de Zollenberg. Les deux cours furent en noces & feſtins pendant toute la durée de ce séjour. Mais une cataſtrophe devait plonger tout le monde dans la désolation, ou tout au moins dans des commérages sans fin.

Un soir eut lieu une représentation extraordinaire au théâtre royal de La Haye : des ar-

tiftes français d'opéra et de comédie venaient donner une série de représentations.

Le prince Guftave VII & la princesse se rendirent au theâtre. L'officier d'ordonnance n'avait rien eu au moment du mariage, mais sa femme, en compensation, avait été nommée dame d'honneur de la princesse. Elle l'accompagnait. Le baron Paul accompagnait le roi. On jouait *le Caprice*.

Le rôle de madame de Léry était rempli par une charmante femme qui réunit tous les suffrages dus à la beauté & au talent. Le prince Guftave la trouva remarquablement belle. La princesse abondait dans son sens. Paul ne disait rien.

— La connaissez-vous? demanda Gustave VII. Elle vient de Paris, vous avez dû la voir.

— Oui, répondit le baron.

— Son nom?

— Berthe Dubois, fit-il en dissimulant un mouvement involontaire.

— Elle eft délicieuse, ajouta le prince.

Et sous la tablette de la loge, il poussa de la main la jambe de son aide de camp.

On rentra à l'hôtel Paulet. Tout le monde se coucha, excepté Paul, qui alla au théâtre, situé en face l'hôtel, réveiller le portier & demander l'adresse de Berthe.

On la lui donna, & sans plus tarder il courut à la demeure indiquée.

Son cœur battait à lui rompre la poitrine.

— Elle sera rentrée seule. J'espère la trouver encore levée.

Berthe habitait au premier. Il sonna ; il attendit deux secondes, & bientôt un frôlement de jupe de soie se fit entendre dans un couloir.

La porte s'ouvrit.

C'était Berthe elle-même tenant dans ses bras sa petite Jeanne. La bougie, dont la flamme vacillait, l'empêcha de reconnaître Paul. Ce fut seulement lorsque celui-ci murmura quelques mots d'excuse, qu'elle lui dit presque joyeuse :

— C'eſt vous, Bougleux ! Entrez donc, il n'eſt jamais trop tard pour un ami.

La jeune femme croyait que l'ami de celui qu'elle avait tant aimé venait lui parler d'une réconciliation, & elle se disposait à le bien recevoir.

Paul fut plus embarrassé de ce gracieux accueil que s'il eût rencontré une réception froide & même désagréable.

Une fois dans le salon, Berthe lui demanda la permission de continuer le souper interrompu par son coup de sonnette, & elle attendit, impatiente de savoir ce que Paul allait lui annoncer.

— Comment va-t-il ? demanda-t-elle. Savez-vous si le climat de l'Afrique n'eſt pas mauvais pour lui ? Pauvre garçon !

Paul était ahuri ; il ne pensait plus à son ami, & son premier mot fut :

— De qui parlez-vous donc ?

— Mais de lui, d'Alfred !

— Alfred... répliqua Paul, comme s'il était brusquement réveillé, mais je ne l'ai pas vu depuis trois mois. Vous pouvez me donner de ses nouvelles mieux que personne.

Une lutte violente s'engageait dans l'âme du pauvre Paul. Le nom de son ami rappelé dans un pareil moment était comme un remords.

Berthe raconta alors au jeune baron tout ce qui s'était passé depuis le jour où, envieux de leur bonheur, il s'éloigna d'eux.

A mesure que, dans son récit, la jeune femme arrivait au moment de la séparation, le cœur de Paul se sentait allégé d'un poids de moins, & quand enfin elle se leva, ouvrit un coffret & lui montra la dernière lettre d'Alfred, son premier mouvement fut un mouvement de joie, bien vite réprimé par la pensée que son ami était peut-être dans ce même moment la victime d'un amour déraisonnable.

Berthe ne comprenait rien à l'allure de son ancien ami Paul, elle le trouvait changé, & pour détourner la conversation d'un sujet qui semblait lui causer de trop vives émotions, elle lui dit :

— Mais parlez-moi un peu de vous. Qu'avez-vous fait pendant tout ce temps, mauvais sujet qui laissez ainsi vos amis? Contez-moi donc tout cela. Je n'ai plus sommeil, nous allons bavarder toute la nuit, pendant que ce pauvre Alfred dort peut-être sur la terre.

Alors Paul raconta tout ce qui lui était advenu. Son amitié avec un petit souverain, sa baronnie, sa charge d'aide de camp & son profond dégoût de la vie. Il termina son récit, bref & saccadé, par ces mots :

— J'ai tout, tout ce qui conſtitue le bonheur ici-bas, au dire des hommes. La fortune, un titre, une position relativement agréable, & je suis malheureux ; il me manque une amie. J'ai cherché longtemps, & le jour où j'ai trouvé, je me suis aperçu qu'il m'était impossible de réaliser mon rêve.

— Et moi, reprit Berthe, ne suis-je pas une amie pour vous ? Voyons, rapprochez-vous & contez-moi vos peines, j'ai assez souffert pour comprendre celles d'autrui.

Paul avança sa chaise & mit sa main dans celle que lui tendait la jeune femme.

Alors il n'y put tenir. Son cœur déborda & le pauvre garçon fondit en larmes. C'était la première fois depuis son adolescence qu'il n'était pas maître de lui.

Il parla de sa passion dans les termes les plus chaleureux, son œil brillait d'un feu insolite, ses mains brûlaient, il avait la fièvre. C'était presque du délire.

— Elle eſt bienheureuse, celle qui peut inspirer un pareil amour ! dit Berthe, qui naïvement s'obſtinait à ne pas vouloir comprendre. Peut-on savoir son nom ?

Paul ne pouvait plus reculer, il était pris; il murmura :

— Berthe Dubois!...

Et plongeant sa tête dans ses mains, il resta quelques instants sans mot dire, n'osant contempler celle qu'il idolâtrait, de peur de rencontrer un regard courroucé.

Puis il releva les yeux vers Berthe, il sembait demander un pardon.

— C'est vrai, mon ami, vous êtes fou; mais vous êtes un brave, loyal & galant homme. Vous avez gardé un secret qui vous minait, & pour ne pas manquer à tout ce que vous deviez à l'amitié, vous avez préféré vous éloigner & garder au fond de votre cœur une passion que vous avez qualifiée vous-même d'insensée. Mais je n'aime plus, j'ai usé mon âme à caresser une affection qui, malgré tout ce que j'ai fait, m'a échappé. Moi aussi j'ai souffert. Mon mal était le contraire du vôtre, tout en ayant la même cause. Je pleure un amour qui s'en est allé bien loin & que je n'aurai plus, & vous, vous pleurez un amour qui n'a pas encore rencontré un cœur pour le partager. Je n'aimerai plus, parce que j'ai trop aimé; & si je devais encore me

donner à un homme, malgré moi je penserais à celui que je viens de quitter. Tout ce que je puis vous offrir, c'eſt une bonne & franche amitié qui vous eſt acquise depuis longtemps. Il se fait tard, répéta-t-elle en regardant la pendule. — Quatre heures déjà ! — vous m'avez fait oublier le temps. Bonsoir, ami, bonsoir, baron, fit-elle en riant, ou plutôt bonjour. Revenez me voir.

Paul rentra à l'hôtel, où il chercha vainement dans le sommeil l'oubli de la douleur. Il en était arrivé à ce point, qu'il aurait préféré la haine de celle qu'il aimait tant à son amitié. Cette amitié avait pourtant son prix, puisqu'elle était vraie & complète ; mais elle se dressait conſtamment devant lui comme un empêchement à ce qu'il désirait le plus au monde, la possession d'un être chéri.

Une autre personne ne dormait pas dans l'hôtel & pensait à Berthe. C'était le prince.

Dès qu'il fut réveillé, il fit demander Paul & le pria à tout prix de lui indiquer l'adresse de l'actrice qu'il avait applaudie la veille.

— Vous savez où elle demeure ; présentez-moi, mon cher ami. — Il m'a été impos-

sible de fermer l'œil de la nuit. Je n'avais qu'elle devant les yeux.

Paul mentit, & répondit qu'il ne la connaissait pas.

— Alors, vous serez assez bon pour vous enquérir de sa maison. Je veux la voir, je le veux...

Son métier de courtisan commençait, il ne souffla pas un mot.

— Je vais lui écrire, vous voudrez bien vous charger de la lettre & la remettre vous-même au théâtre.

Paul, cette fois, refusa nettement.

— C'eſt bien, reprit le prince, j'oubliais que vous êtes un puriſte en morale, je vous demande pardon. Mon officier d'ordonnance eſt moins scrupuleux, il se chargera du message.

# V

Le lendemain matin, l'officier d'ordonnance sortait du cabinet du prince, ayant à la main une lettre au nom de mademoiselle Berthe Dubois.

Dans l'antichambre, il rencontra le baron de Rochune qui l'attendait.

Avant que Paul eût ouvert la bouche, l'officier savait à quoi s'en tenir. Guſtave VII lui avait raconté le refus du baron. Moins difficile, il avait accepté comme une marque de confiance la mission dont il était plus qu'honoré, & il entrevoyait déjà avec joie une défaveur pour son

rival qui baisserait son ton d'arrogance & de mépris.

— Monsieur, dit Paul, vous avez une lettre à remettre à une femme que je respecte, j'en connais le contenu. Vous faites un vilain métier, &, si vous ne voulez pas vous faire tirer les oreilles, je vous engage fortement à laisser à d'autres ce triste soin.

— Enfin, reprit l'aide de camp, vous vous montrez, mon cher *Bougleux*, — il insista sur ce nom, — sous votre véritable jour, & vous me fournissez l'occasion de vous dire en face ce que je pense depuis longtemps sur votre compte, écoutez...

— Je n'ai ni le loisir ni le goût d'entendre vos discours, cher monsieur; mais, puisque vous semblez persister à remplir votre mandat d'intermédiaire dans une semblable affaire, permettez-moi de croire que je n'ai pas devant moi un lâche, & permettez-moi aussi de compter sur vous pour demain matin.

— A votre aise, monsieur, à demain.

Les témoins furent choisis & décidèrent que l'entrevue aurait lieu le lendemain aux environs de la ville.

Dans l'intervalle, les choses allèrent rondement. La lettre fut remise à Berthe en mains propres. Elle commença par répondre qu'elle déclinait l'honneur d'une visite aussi inattendue & aussi importante. Elle ajouta qu'elle ne recevait pas, & l'officier d'ordonnance allait se retirer essuyant un échec, quand il tira de sa poche un écrin renfermant une parure de diamants du plus haut prix.

— Permettez-moi, madame, dit-il alors de l'air le plus doux, de vous offrir au nom du Prince un témoignage de sa profonde admiration pour votre talent; ce souvenir sera pour vous un gage de l'eftime & du respect dans lesquels vous tient Son Altesse Royale.

Berthe ouvrit l'écrin. Les bijoux étaient éblouissants.

L'officier d'ordonnance avait la main sur le bouton de la porte.

La jeune femme hésitait, puis, semblant prendre un parti, elle dit d'une voix mal assurée :

— Remerciez le Prince, monsieur, de son royal présent; je suis vraiment confuse de tant de bontés, & veuillez lui exprimer toute ma

gratitude. Si Son Altesse ne trouve pas mon logis trop éloigné, je serai heureuse de la recevoir & de lui dire de vive voix ce que je vous prie néanmoins de lui transmettre.

L'officier sortit en faisant un salut jusqu'à terre.

Il descendit joyeux l'escalier & alla rapporter sa bonne nouvelle à son maître. Le Prince, étant de l'avis qu'il faut battre le fer pendant qu'il eſt chaud, se trouvait deux heures après aux pieds de Berthe Dubois.

Son air calme & solennel, le présent qui l'avait précédé, son titre, ne déplurent pas à l'actrice. L'amour-propre de Berthe se trouva flatté d'une semblable visite : ne vous étonnez pas & surtout ne lui en veuillez pas si nous vous apprenons qu'elle devint madame Guſtave VII. — La chose était écrite. — La fatalité !!!...

. . . . . . . . . . . . . . . .

Le lendemain matin, la rencontre eut lieu, les adversaires se battaient au piſtolet, Paul reçut une balle dans le bras gauche ; la balle traversa le bras sans briser l'os ; on le transporta à l'hôtel, & il fut convenu que l'affaire

serait tenue secrète. Mais tout ne marcha pas cependant comme on l'avait espéré.

Le prince, pris au dépourvu, avait tout simplement choisi dans les bijoux de sa femme la parure qu'il lui avait offerte le jour de son mariage. Il fit appeler l'officier d'ordonnance & lui raconta son embarras.

La princesse devait aller le soir même à un bal à la cour des Pays-Bas; elle avait évidemment l'intention de mettre la parure qui n'était plus ; dans tous les cas elle pouvait la réclamer. Que faire?

Guftave VII, tout Allemand qu'il était, avait agi sans réfléchir comme un simple étourneau. Il fallait à tout prix remplacer les diamants; il était facile pour ce soir de déterminer la princesse à ne pas assifter à la fête & par là de gagner du temps.

Le prince & son suppôt entrèrent dans la chambre de S. A. R., arrivèrent au coffret à bijoux, & en fouillant, en furetant au milieu des colliers, des broches, des bracelets, finirent par trouver au fond l'album de modèles sur lequel les parures avaient été choisies. Le joaillier, par une sorte de coquetterie & de

petite vanité d'artifte, avait fait dessiner les principaux objets qu'il avait vendus.

Ils remirent tout en ordre, &, triomphant, l'officier d'ordonnance s'occupa de trouver un bijoutier qui pût établir, dans le plus bref délai, une parure semblable à celle dont il apportait le modèle.

Tous demandaient un temps énorme; enfin, à force de prières & surtout de perspectives dorées, on obtint d'un joaillier, plus juif que les autres, la promesse de donner la parure dans les huit jours. Le marchand promit toujours, quitte à ne pas tenir son engagement.

Le prince témoigna à sa chère moitié le désir de ne pas paraître à ce bal: il avait pour cela des raisons politiques de la plus haute importance. La princesse en prit son parti bien à regret, car elle aimait éperdûment le monde, & tout marcha bien.

Guftave VII alla voir son ami Paul, &, le rire à la bouche, heureux & fier de son équipée, il raconta, sans en omettre le moindre détail, tout ce qui s'était passé. Chacune de ses paroles était un coup de poignard pour le pauvre baron. Quand le prince lui annonça que Berthe

était à lui, le malheureux garçon, refusé la veille, & qui n'avait osé offrir ni or ni bijoux quand il le pouvait, lui aussi, de peur d'offenser une nature aussi délicate que celle de mademoiselle Dubois, faillit se trouver mal.

— Vous sentez-vous moins bien? dit le prince.

— Oui, reprit Paul d'une voix émue. Puis, reprenant tout son courage, il ajouta : — Mais ce ne sera rien.

En moins de huit jours, mademoiselle Dubois avait voiture & chevaux, & le Prince, sérieusement épris, donna bel & bien cent mille florins bien sonnants, bien trébuchants. Il avait même, dans son délire, décoré le cocher de sa belle de la croix d'officier de la Couronne d'or, à la condition expresse qu'il conduirait sa maîtresse dans les endroits où il pourrait la rencontrer, & qu'il ne porterait son ruban que les jours où il ne serait pas en livrée.

Le cocher, qui était Français, fut heureux comme un dieu.

Au bout de quelque jours, Paul put sortir, & sa première visite fut pour Berthe.

En même temps, la nouvelle parure entrait dans le coffret de la princesse Marie, qui s'était parfaitement aperçue de l'absence de ses diamants. Elle en avait parlé à la comtesse, qui l'avait raconté à tout le monde.

On s'était étonné de l'insouciance avec laquelle le Prince avait accepté la nouvelle de cette disparition, on ne savait sur qui faire planer les soupçons, quand, un beau matin, les bijoux furent retrouvés.

— Il y a quelque chose d'extraordinaire là-dessous, disait la comtesse. — Le duel, les fréquentes absences de Guſtave VII, tout cela eſt excessivement louche. Mais comment savoir?

Paul, dans la visite qu'il rendit à Berthe, parut profondément triſte. Elle lui en demanda la raison.

Le baron lui conta alors ses rêves, ses espérances. Il ne s'en prenait qu'à lui-même de sa mauvaise chance, mais il voyait bien qu'à présent toute tentative de bonheur était inutile pour lui. Puis l'homme, blessé dans son amour-propre, reparaissait; alors son verbe devenait sec & nerveux, il souriait avec amertume & allait jusqu'au dédain.

La jeune femme écouta patiemment tout ce discours.

Quand il fut terminé, elle tendit la main à Paul en lui disant :

— Je vous aime beaucoup trop ou pas assez, mon cher Bougleux. Je vous ai dit l'autre soir que vous étiez mon meilleur ami, que voulez-vous de plus? D'autre part, je ne doute pas de votre affection, vous m'en avez donné une preuve assez grande en vous battant, il y a huit jours, à cause de moi. Mais votre amitié avec Alfred ne doit-elle pas toujours être un obstacle entre nous? Et puis...

— Et puis...? dit Paul inquiet.

— Vous êtes le fils de votre père.

Le jeune homme se leva, il venait de recevoir une leçon & un soufflet.

— Berthe, lui dit-il d'une voix brève, malgré tout je vous estime, & je vous aime. Voulez-vous quitter ce soir La Haye & devenir ma femme?

— Cela serait trop drôle; — je ne dis pas non; — peut-être vous aimerais-je. — Au revoir! Nous en reparlerons.

Elle lui tendit son front.

Paul y prit un long baiser & partit en ayant pardonné.

Mais un scandale affreux allait changer les choses.

La troupe de comédiens en représentation allait bientôt quitter La Haye. Un soir, ils donnèrent la *Dame blanche*, & à la *demande générale*, le *Caprice*.

La vieille comtesse avait fini par découvrir la liaison de Guſtave VII, & elle n'avait rien eu de plus pressé à faire que de l'aller apprendre à sa femme. La princesse pleura beaucoup en cachette, en public il faut paraître gaie & jolie; mais, sur les conseils de la mégère, elle garda un silence politique, & fit demander au prince de la conduire à la représentation des acteurs nomades.

Toute la cour devait y assiſter. Le prince accepta avec enthousiasme. Il allait envoyer prendre une grande loge de face, quand il reçut l'invitation du roi des Pays-Bas d'entendre le spectacle dans la loge royale.

Le soir venu, la princesse Marie se rendit au théâtre dans une toilette remarquablement belle; elle voulait rivaliser de beauté avec la

femme qui lui prenait son mari & remporter la victoire. C'était se conduire généreusement : c'était une noble vengeance.

Elle avait sur le front, aux oreilles & au cou, la parure remplacée. Elle était rayonnante. Guftave s'assit à ses côtés, & derrière eux se tenaient Paul, pâle & défait, & l'officier d'ordonnance, qui n'avait pas assez de sourires & d'amabilités pour son adversaire. Le plat valet appelait cela jouir magnanimement de son triomphe.

Paul n'y faisait nulle attention.

On joua d'abord la *Dame blanche*. Dans les entr'actes, le public, qui n'ignorait ni la liaison du prince, ni l'hiftoire des diamants, — l'officier d'ordonnance l'avait racontée à sa femme, laquelle femme l'avait racontée à toute la ville & à d'autres encore, — le public, disons-nous, lorgnait avec curiosité la princesse de Zollenberg.

On commença enfin le *Caprice*. Berthe pour ce jour-là s'était habillée avec un goût exquis. Par un hasard inouï, elle avait une robe de la même couleur que celle de la princesse & elle s'était parée des mêmes diamants.

A son entrée en scène, il y eut un murmure dans la salle.

La princesse Marie, à cette vue, prétexta une violente migraine & se retira. Le prince seul voulut rester.

Le scandale était complet.

La toile tomba au milieu des marques de désapprobation & des rires du public.

Le roi, deux minutes après le spectacle, savait l'affaire.

Le lendemain, la comtesse prit sur elle d'aller de la part de S. A. R. madame de Zollenberg demander l'expulsion de celle qui avait été la cause d'un pareil tumulte.

Le renvoi fut accordé.

On envoya immédiatement à Berthe Dubois l'ordre de partir dans les vingt-quatre heures. Ses camarades devaient continuer leur tournée.

Elle dut se détacher de la troupe & quitter ignominieusement la Hollande.

En se rendant le soir à la gare avec ses malles & ses bagages, un homme, en casquette de voyage, suivi d'un domestique, s'approcha d'elle & lui dit :

— Berthe ! vous ne partirez pas seule. Celui que vous appelez votre ami ne vous abandonnera pas.

C'était le baron de Rochune.

. . . . . . . . . . . . . . .

## VI

C'eſt le soir. Alger eſt calme, le ciel eſt bleu. Les mauresques comme des fantômes glissent le long des murailles d'un blanc jaune. Les Européens sont au café ou sur leur terrasse. Les officiers fument, traînent leurs sabres & jouent au tric-trac. Tous se reposent des chaleurs du jour. L'air s'eſt considérablement attiédi avec l'arrivée de la nuit.

Le quartier juif grouille & compte. Des bruits confus venant de la mer & de la plaine enveloppent la ville de leurs ondes sonores.

Tout le monde eſt en l'air dans l'hôtel d'un général. Celui-ci eſt dans son cabinet,

diĉtant à un aide de camp. Madame la générale donne des ordres. Il eſt huit heures.

— Déjà huit heures, & je ne suis pas encore habillée !

Elle entre affairée dans le cabinet de son mari.

— Général, il faut que je m'habille. Jetez vous-même un regard, ou priez un de ces messieurs de s'occuper des tapissiers. Ils sont au palais depuis ce matin & n'en finissent pas.

Elle sort.

Elle rencontre les fleuriſtes.

— Vos corbeilles sont-elles placées ?

Le cuisinier arrive :

— Êtes-vous prêt ? Vos glaces, vos petits fours... Mon Dieu ! mon Dieu ! il faut s'occuper de tout !

La générale paraît désespérée & elle eſt aux anges. Elle eſt légère comme une plume. Elle passe par toutes les jouissances. Il y a un bal dans la maison, vous le voyez bien. Son bonheur eſt de donner des ordres. Il faut s'habiller, quel ennui ! Et rien ne lui eſt aussi agréable que d'enfiler des robes & de se mettre des panaches sur la tête. Sa chambre à coucher eſt un

champ de bataille où gisent pêle-mêle des robes, des corsages aux couleurs les plus diverses. Toutes les bougies sont allumées sur la toilette. Un régiment de cartons bâille en laissant voir des fleurs depuis les plus champêtres jusqu'aux plus fantaſtiques. Des gants, six paires sur la cheminée, attendent les mains qu'ils doivent recouvrir.

On navigue au milieu de la chambre. C'eſt une mer en courroux de gaze de Chambéry, de tarlatane, de tulle illusion, de points d'Angleterre et de valencienne.

— Je ne serai jamais prête! exclame la propriétaire de tout ce fouillis qui représente pas mal d'argent.

Et ses femmes s'emparent d'elle, & le coiffeur tire d'une boîte des frisons, des tire-bouchons, des chignons, etc.

Madame la générale va avoir un édifice sur sa tête, des bagues à tous les doigts, des bracelets jusqu'au coude, des colliers jusqu'au menton & des diadèmes jusque dans les yeux.

Ce n'eſt plus une femme, c'eſt une boutique, & elle se mire, elle se tourne, fait le gros dos comme une chatte. Elle n'a pas toujours été

générale, & ses mains autrefois sentaient la lessive.

— Eſt-ce terrible, un bal officiel! On eſt obligée de négliger ses amies les plus intimes pour s'occuper d'étrangères. On reçoit ceux qu'on ne voudrait pas voir, pour laisser à la porte ceux qu'on désirerait garder. J'aurai demain une courbature à force de faire la révérence.

Et la pensée de trôner lui fait s'enfoncer une épingle dans le bras au lieu de la piquer dans sa manche.

— Aïe!... Lucie, que vous êtes maladroite!

— Mais, madame *la générale*, pardonnez-moi, c'eſt vous qui vous êtes fait mal.

— Taisez-vous, vous êtes une impertinente, une pécore... Allons, serrez-moi plus que cela. Je semble aussi grosse que cette bonne madame la présidente qui a l'air d'une futaille.

Lucie serre; la générale étouffe.

— Encore un peu, Lucie.

Lucie haletante se pend au lacet.

La générale suffoque, &, rouge comme une grenade, elle articule un :

— En voilà assez!

Le général a fini son travail. Il entre dans son laboratoire. Cet homme, brave comme un lion, né dans la caisse d'un tambour, bercé sur un canon, vieilli sous l'uniforme, a, sur le retour, des velléités de coquetterie. Il se teint & met un corset.

L'habit brodé eſt sur le lit. Les grands cordons, ces oriflammes de la gloire, sont là avec des croix à tous les bouts. Nous en comptons quarante-sept. Il y a seize cordons de commandeur.

Un aide de camp assiſte à la toilette, &, en voyant le général attacher ses décorations, il hasarde cette phrase :

— Quand on a tant de gloires, général, il faudrait avoir plusieurs cous !

Le général aussi se rengorge, mais il eſt excusable. Il eſt au moins le fils de ses œuvres, & il a travaillé toute sa vie pour en arriver à cette petite satisfaction d'amour-propre.

A dix heures, le couple eſt prêt. Les salons sont allumés, & l'on commence à annoncer.

Arrivent, les premiers, les employés à trois mille francs avec leur femme, les officiers qui tiennent à être remarqués par le général. Puis

la foule se presse, les toilettes inondent les salons, l'orcheſtre trompette une valse & la générale ne s'eſt pas encore reposée de ses sourires.

Elle se dit à part soi :

— Je suis la reine.

Tout va bien.

On annonce Alfred de Vogy.

Alfred eſt rose, il a bonne figure, il eſt décoré & il eſt lieutenant.

Le bal a lieu après une légère escarmouche, où les Français ont donné une petite leçon à ces polissons d'Arabes.

Le jeune sous-lieutenant a eu tous les honneurs de cette affaire ; il a gagné la croix & un mois après son brevet de lieutenant. Il eſt le héros de la fête, comme il a été celui du combat.

Pense-t-il à Berthe dans ce moment-ci ? Non. Il ne pense qu'à lui.

Le général lui tend la main :

— Bonsoir, de Vogy !

La générale lui demande des nouvelles de sa mère.

— Elle eſt bien heureuse d'avoir un fils comme vous !

— Madame... murmura Alfred confus.

— Non, je dis ce que je pense. Si le général & moi avions eu un enfant, nous l'aurions voulu tout comme vous. Je vous présenterai à quelques dames de mes amies qui sont charmantes & que je vous recommande de faire danser. A propos, vous conduisez mon cotillon ?

Le jeune homme voulut décliner cet honneur, mais, bon gré, mal gré, il dut en passer par là.

Le général lui criait d'un bout du salon à l'autre :

— Brrravo! de Vogy.

Parmi toutes les femmes qui assiſtaient à ce bal, quelques-unes étaient jolies, & le reſte avait cette beauté adminiſtrative qui sent le mariage d'argent & que nous pouvons appeler la laideur.

Alfred remarqua une jeune femme chétive, aux cils longs, à l'œil noir, — une gazelle. Elle semblait doucerette & timide; sa bouche était divine, ses dents petites; poétique, éthérée, c'était la déesse de la maigreur. Spirituelle, avec un esprit pointu comme ses coudes; elle avait

l'air parfaitement diftingué. Un regard fut échangé avec Alfred. Le jeune homme se fit présenter par un de ses amis, il sut alors qu'il avait devant lui la veuve d'un colonel tué deux ans auparavant.

Ils dansèrent ensemble. Petit à petit, cette intimité qui naît entre deux êtres tournant sur un air de valse ou de polka, pour mourir au moment où la musique finit, prit des proportions inquiétantes.

La jeune veuve s'appelait madame Roussel, un pauvre nom pour une aussi jolie créature. Elle était fière de son cavalier & lui demanda de la conduire au buffet.

Leur conversation, de banale, devint tendre, un petit sentiment de jalousie de part & d'autre chaque fois que l'un d'eux s'adressait soit à un homme, soit à une femme, leur indiqua suffisamment qu'ils étaient réciproquement mordus.

Le bal finit. Alfred la reconduisit jusqu'à sa voiture; &, en lui serrant la main, madame Roussel lui jeta cette parole :

— Je reçois le jeudi, venez vendredi soir prendre une tasse de thé.

Afred avait été remarqué avec la veuve, & l'on jasa le lendemain dans la ville. Il prit des informations sur celle qu'il considérait déjà comme une victime, et put se convaincre que sa conduite avait été jusqu'à ce jour irréprochable; ce fut un nouvel aiguillon pour le caprice naissant du jeune héros.

Le vendredi arriva. Alfred alla chez madame Roussel, il croyait la trouver seule : quelle fut sa surprise de rencontrer chez elle deux autres femmes & trois individus dont le plus jeune avait cinquante ans !

— Quelle singulière idée de me faire venir, *alors?*

— Ah ! vous voilà, monsieur de Vogy ! Les oreilles devaient vous tinter, on parlait juftement de vous, & l'on en disait du mal, dit la maîtresse de maison.

— J'aurais préféré qu'on en dît du bien, madame, surtout si vous portiez la parole.

— Non, juftement, ce n'était pas moi; un de ces messieurs, M. Benoît, tout nouvellement nommé subftitut ici : il a entendu beaucoup parler de vous à Paris.

— Oui, monsieur, dit l'homme de cinquante

ans, on en était sur le chapitre de vos succès, & je citais une de vos conquêtes de Paris, dont le nom vient de soulever un grand scandale à La Haye. Avez-vous lu *l'Indépendance?*

— Non, monsieur; mais à qui faites-vous donc allusion?

— Il en a tant eu, dit une vieille demoiselle point prude, qu'il ne les compte plus.

— Je veux parler d'une actrice, reprit le substitut, d'une actrice dont la beauté est très-connue : mademoiselle Berthe Dubois.

Alfred eut un éblouissement; il était assis, heureusement.

Madame Roussel reprit :

— Oui, on disait que vous l'aviez beaucoup aimée, est-ce vrai?

— Mon Dieu, madame, reprit Alfred un peu piqué, je ne sais pas comment on peut savoir ce que moi-même j'ignore. Cependant la chose est possible.

Le jeune lieutenant était furieux, il se sentait perdre pied sur ce terrain, & il voyait la veuve lui échapper.

Il ajouta :

— Une folie de jeunesse; nous n'étions pas plus faits l'un pour l'autre qu'une selle pour un cerf. Mais où donc eſt cet article où l'on parle d'elle ?

Plusieurs journaux étaient épars sur la table. Madame Roussel trouva *l'Indépendance* & la lui donna.

Il dévora des yeux l'article, & le nom de Berthe, qui était presque un remords, prononcé au moment où il courait après une bonne fortune, lui inspira une sorte de satisfaction de lui-même en le voyant accolé à celui d'un prince dont elle avait été la maîtresse.

— Au moins je ne suis pas dupé, se dit-il.

C'était l'amour-propre qui parlait pour lui.

On causa de choses & d'autres, & les deux dames se retirèrent emmenant deux de ces messieurs.

Il ne reſtait plus que le magiſtrat.

Le magiſtrat était riche & cherchait une ſemme. Il n'était pas jeune; une veuve faisait son affaire. La veuve avait de la fortune, c'était donc un soupirant. Alfred, sûr de lui, ne fit même pas attention à son rival.

M. Benoît attendait le départ de l'officier, dans lequel lui, au contraire, il voyait un ennemi dangereux, lorsque madame Roussel trancha la queſtion en disant à Alfred :

— J'aurai besoin de vous demander tout à l'heure quelque chose de relatif à votre père. Rappelez-le-moi; cela eſt important pour vous.

Le pauvre homme s'aperçut qu'il était de trop, il se leva; Alfred en fit autant. Madame Roussel, lui montrant une chaise, dit :

— Monsieur de Vogy, que faites-vous? vous oubliez donc que j'ai à vous parler?

Elle adressa à M. Benoît un sourire gracieux, & celui-ci partit un peu vexé.

Quand ils furent seuls, le lieutenant changea de ton & d'allure, il devint entreprenant.

Madame Roussel le rappela à l'ordre, mollement, il eſt vrai, mais elle le fit. Alors le soupirant devint langoureux; il tomba juſte. Ni parade, ni ripoſte de la part de celle qu'il attaquait; — il se mit à genoux.

Quand madame Roussel le vit à ses pieds, elle comprit alors quelle était sa situation & lui ordonna de se relever.

— Partez, monsieur, dit-elle d'une voix qui voulait être courroucée.

Mais ce n'était qu'une comédie que la jeune veuve se jouait à elle-même.

Alfred sortit, & huit jours après madame Roussel était sa maîtresse.

# VII

Retournons en France. Nous voici à Trouville. La saison des bains de mer eſt avancée, & parmi la liſte des baigneurs arrivés de la veille, figurent le baron de Rochune &, quelques lignes plus bas, mademoiselle Berthe Dubois.

Le scandale qui avait ému La Haye avait précédé les deux voyageurs, qui étaient venus à petite journée.

Paul Bougleux n'était rien à Berthe, absolument rien autre chose qu'un ami; il voulait à tout prix faire de l'actrice sa femme, malgré ses aventures, malgré le monde & le *qu'en*

*dira-t-on;* c'était une idée fixe, & la jeune fille l'en détournait autant qu'elle le pouvait; elle avait pu pourtant, pendant le voyage, apprécier le baron à sa juste valeur & elle l'admirait; mais elle craignait de ternir une réputation aussi pure en accolant son nom au sien.

Un jour elle s'assit sur la plage à côté d'un groupe fort animé.

On parlait haut.

Des petits messieurs à col rabattu & deux officiers de marine en uniforme s'entretenaient de l'Afrique, de la dernière insurrection d'une tribu & de l'avancement rapide d'un jeune officier qui avait été presque en même temps nommé lieutenant & chevalier de la Légion d'honneur.

— Quel est donc son nom? fit un gandin.

Berthe prêta l'oreille.

— C'est un camarade de collége à moi, continua l'officier de marine, un fort aimable garçon. Il s'appelle Alfred de Vogy.

A ce nom Berthe & Paul tressaillirent.

— Il est à Alger pour quelque temps encore, reprit le narrateur, son régiment y est très-aimé.

— Et quel eſt ce régiment? fit encore le gandin.

— Le ſeptième chasseurs.

La conversation tomba.

— Mon ami, dit Berthe, je suis horriblement fatiguée; ce bain que j'ai pris ce matin m'a cassé bras & jambes, rentrons.

— Rentrons, dit Paul rêveur.

Chacun alla dans son appartement.

Une fois seule, Berthe se mit à un secrétaire, meuble ordinaire des hôtels, & couvrit de noir une feuille de papier blanc de quatre pages. Sa plume criait en courant sur le papier. Elle pleurait.

Elle appelait Alfred vers elle. Elle se roulait à ses genoux, lui avouait sa liaison avec le prince & lui demandait pardon. En agissant ainsi, elle était folle.

« Reviens, ou je meurs. »

Elle sonna, fit porter la lettre à la poſte & alla trouver Paul Bougleux.

La lettre arriva à Alger.

Alfred la reçut un matin, après le départ de madame Roussel, qui mettait d'autant plus de passion dans son amour qu'elle ne rencontrait

chez son amant qu'une indifférence décourageante pour toute autre femme que pour elle.

En reconnaissant l'écriture de Berthe, il chancela, puis, rompant le cachet, il lut mot à mot toute sa lettre.

Son émotion fut si grande, qu'au premier abord il craignit une myſtification. Il ne pouvait croire à la réalité.

Il courut à la place demander un congé d'un mois, qui lui fut accordé séance tenante, & il fit faire une malle par son ordonnance.

Le bateau ne partait pour Marseille que deux jours après.

Il fallait maintenant trouver un prétexte plausible pour quitter madame Roussel sans lui donner l'éveil.

En sortant de chez lui, il alla la voir : il lui apprit qu'une lettre venant de France lui annonçait une maladie de son père, que sa mère témoignait le désir de l'avoir auprès d'elle au cas où un malheur surviendrait ; qu'il avait demandé un congé & qu'enfin il allait la quitter pour quelques jours seulement.

La veuve accepta sans murmurer cette nouvelle comme une volonté de Dieu. Sa douceur

en pareille circonftance aurait dû donner des doutes au joyeux Alfred.

En sortant de chez sa maîtresse, il se rendit chez un ami, lui emprunta quelque argent & revint chez lui.

Il habitait, rue Bleue, une maison mauresque, ayant au centre une cour carrée. Dans l'intérieur de la maison, à la hauteur du premier, courait une galerie sur laquelle s'ouvraient toutes les chambres. En franchissant la porte, il se croisa avec madame Roussel, qui, d'un air embarrassé comme un voleur pris sur le fait, pour motiver sa présence, prétexta l'envie à laquelle elle n'avait pu résifter de lui dire une dernière fois adieu.

— Mais je ne pars que demain, & je vous avais dit que ce soir je dînais avec vous.

— C'eft vrai, mais je voulais vous voir.

Et, en disant cela, elle pressa la main d'Alfred de façon à lui briser les os.

Son rire était celui d'un démon, ses yeux jetaient des flammes, elle était effrayante. Elle disparut.

Avec son insouciance habituelle, de Vogy ne chercha pas à se rendre compte de cette visite si

extraordinaire au moment même où il sortait de chez elle. Il termina quelques petits préparatifs, fit descendre son bagage & se rendit au Café militaire, où il annonça son départ pour la France.

Quelques minutes après, il dînait en tête-à-tête avec madame Roussel. Celle-ci, avec le sourire le plus charmant, sembla jouer avec lui comme un chat qui fait patte de velours pour mieux griffer au moment où l'on s'y attend le moins. Il la trouva singulière, mais elle était naturellement fantasque, & il ne s'en étonna pas outre mesure. Elle ramenait souvent, dans la conversation, la maladie du général de Vogy sur le tapis.

— Quel malheur si votre mère le perdait, ce pauvre général !

— Oh ! ce ne sera rien, disait Alfred.

— Croyez-vous ? répliqua-t-elle. Vous me faites l'effet d'être bien rassuré & d'en parler à votre aise...

Le lendemain, il quittait Alger.

En débarquant à Marseille, son premier soin fut d'envoyer une dépêche à Berthe, lui annonçant son arrivée dans les vingt-quatre heures.

En recevant le télégramme, mademoiselle Dubois, ne sachant comment se débarrasser de Paul Bougleux, prétendit que le médecin des bains avait donné le conseil de ramener Jeanne à Paris. L'air de la mer était beaucoup trop fort pour elle.

— Je la conduirais volontiers, mais ces bains me font tellement de bien que ce serait dommage, maintenant que je commence à en ressentir l'effet, de ne pas les continuer, dit-elle. Je voudrais trouver quelqu'un de sûr à qui la confier.

Paul hésita; puis, croyant lire dans le regard de celle qu'il adorait le désir que ce fût lui qui se chargeât de l'enfant, il s'offrit de la meilleure grâce à l'accompagner.

— Je reviendrai dans deux jours vous reprendre, & nous partirons ensemble pour Paris une semaine après.

— Profitez donc, au lieu de perdre votre temps aux allées & venues, mon ami, dit Berthe, profitez donc de votre séjour à Paris pour me trouver un appartement, vous savez ce qu'il me faut. Je ne veux pas descendre à l'hôtel. Arrêtez-en un, faites le meubler provisoirement par un tapissier à qui on rendra le

mobilier quand nos affaires seront réglées, etc.

Ces dernières paroles furent dites sur un ton de câlinerie de chatte qui arrêta sur les lèvres de Paul toute observation.

Le train qui emmenait le baron de Rochune à Paris, croisa celui qui conduisait Alfred de Vogy à Trouville.

VIII

Berthe attendit Alfred à la gare, & l'inſtalla dans son appartement ; elle ne souffla pas un mot de Paul. Elle savait trop bien à qui elle avait affaire pour supposer que M. de Vogy voulût reſter un inſtant auprès d'elle, s'il apprenait la situation de son ancien ami avec son ancienne maîtresse.

L'heureux couple, les larmes aux yeux, se promenait sur le sable, rêvant au bruit des vagues. Ces intermittences de l'amour, qui a aussi ses marées hautes & basses, donnent un piquant singulier à ces sortes de liaisons.

On rentrait pour causer encore & des bons

moments d'autrefois & de tout ce passé rempli d'affection; il demanda des nouvelles de Jeanne.

Berthe lui répondit que l'enfant venait de quitter Trouville pour retourner à Paris.

Il aurait voulu la voir, l'embrasser.

Ils firent tout leur possible, chacun de leur côté, pour retrouver dans leur cœur la tendresse d'autrefois, sans pouvoir y parvenir. La flamme était éteinte, il ne restait plus que les tisons. Par exemple, une bonne & franche amitié unissait ces deux âmes qui semblaient ne devoir jamais se séparer.

Il y avait huit jours que ce bonheur sans mélange baignait les deux amants, quand le train de Paris amena parmi les voyageurs une petite femme brune, couverte d'un voile épais; elle avait un sac de nuit à la main & refusa de le donner à ces oiseaux de proie que l'on nomme facteurs de chemin de fer, qui semblent nés pour le tourment de ceux qui voyagent; se jetant sur leurs bagages, ils les leur arracheraient des mains.

Vous avez pensé à madame Roussel.

C'était elle, en effet. Elle se dirigea droit à l'hôtel de Berthe Dubois, demanda une cham-

bre. Une fois inſtallée, elle sonna une servante & lui dit :

— Vous connaissez tous les voyageurs?

— Oui, madame.

— Pouvez-vous me montrer madame Berthe Dubois?

— Elle eſt sortie, madame; mais tenez, regardez là-bas, sur la plage, cette dame au bras d'un monsieur décoré; c'eſt elle.

— Merci. Quel eſt le numéro de son appartement?

— 23, madame.

— Dès qu'elle sera seule, seule, entendez-vous? vous lui direz qu'une dame tient absolument à lui parler.

La femme de chambre sortit ayant un louis dans la main.

La promenade des amants dura encore une demi-heure. Alfred conduisit Berthe jusqu'à la porte.

— Tu ne montes pas! dit la jeune femme. Nous ne dînerons donc pas ensemble ce soir?

— Non, je suis invité par l'officier de marine qui, par hasard, t'a donné mon adresse.

— A ce soir?

— A ce soir !...

Ces paroles arrivèrent diſtinctement à l'oreille de madame Roussel qui, de sa fenêtre, entendit tout sans perdre une syllabe.

Berthe, en montant, rencontra la femme de chambre, qui s'acquitta de la commission dont elle était chargée & lui donna en même temps une lettre du baron.

— Dites à cette dame que je veux bien la recevoir.

La réponse fut portée à la veuve, qui se rendit au n° 23 d'un pas décidé. Les deux femmes se saluèrent légèrement. Berthe montra un siége, la veuve répondit un merci sec qui ne demandait pas de réplique, — elle reſta debout.

— Vous avez été, mademoiselle, la maîtresse de M. Alfred de Vogy. Tout Paris le sait. Vous l'avez quitté, personne ne l'ignore. Il a souffert beaucoup de sa séparation d'avec vous. Il voulait se faire tuer. C'eſt vous qui lui avez écrit cette lettre.

Et elle sortit de son corsage la lettre que Berthe avait envoyée en Algérie.

— M. de Vogy eſt mon amant à moi aujour-

d'hui. De quel droit êtes-vous venue, vous qui lui aviez meurtri le cœur, l'arracher à ma tendresse? Car il faut que je l'aime pour venir jusqu'ici vous le réclamer, pour abandonner toute pudeur, pour me mettre à votre niveau.

— Mais, madame, balbutia l'actrice...

— Oui, je suis descendue bien bas, & je n'ai même plus ce sentiment de vanité qui fait qu'une femme libre cependant comme moi cache un amant pour paraître vertueuse aux yeux du monde. Pourquoi me le prendre, vous qui ne tenez sans doute pas plus à lui qu'à un autre & qui faites bon marché d'une réputation? Voyons, on vous prétend bonne, j'ai tort de vous dire tout cela, madame, mais tenez, je suis folle. Laissez-le-moi, je lui ai donné toute ma vie. Mariée jeune à un homme trop âgé, je suis reftée honnête; mon mari eft mort; une fois libre, je suis encore reftée pure. Alfred eft ma première & ma dernière faute. Vous devez comprendre si je l'aime.

Elle pleurait; puis séchant ses larmes, elle se redressa & ajouta d'une voix brève :

— Si vous ne me le rendez pas, je vous tue tous les deux.

Madame Roussel reſta immobile, attendant que mademoiselle Dubois prononçât un mot. Elle avait les yeux fixés sur la bouche de l'actrice, comme si les paroles qui allaient s'en échapper dussent avoir un corps, une couleur, comme si elle dût les voir.

Mademoiselle Dubois, outragée d'abord & injuſtement maltraitée par une femme inconnue qu'elle prit pour une énergumène, se radoucit en entendant la fin de son discours, & lui promit qu'à partir de ce moment Alfred de Vogy ne serait plus rien pour elle.

La veuve lui tendit la main en lui disant :

— Merci.

Elle était rayonnante. Elle rentra chez elle le cœur plus satisfait.

Berthe écrivit alors à Alfred ce petit mot que le garçon de l'hôtel devait lui remettre au moment où il arriverait.

« Mon cher ami,

« Il eſt inutile de venir à ma porte, je n'y serai pas. Demandez l'appartement de madame

Roussel qui eſt dans l'hôtel & qui vous attend.

« Votre amie sincère,

« BERTHE DUBOIS. »

Alfred en rentrant lut ce poulet. Il en fut interdit. Madame Roussel à Trouville! Se compromettre de la sorte!... Il ne savait s'il devait ou non demander à la voir. Puis, prenant un parti, il se fit indiquer son appartement & s'y rendit.

Il s'attendait à trouver une furie, ou mieux encore une panthère, se jetant sur lui pour le dévorer. Il n'en fut rien.

La veuve l'accueillit les bras ouverts, en lui disant :

— Tu vois si je t'aimais, je suis venue jusqu'ici pour t'emmener. Fais de moi ce que tu voudras.

Le pauvre garçon tombait de cataſtrophe en cataſtrophe; celle-là, la plus complète, l'anéantit.

— Eh bien! qu'avez-vous? C'eſt bien simple, il faut m'épouser. J'ai vingt-cinq ans, vous en

avez vingt-trois... Je suis riche, je te rendrai bien heureux, je te le jure... Allez à l'Étang chez votre père, demander son consentement & savoir de ses nouvelles.

Alfred alla à l'Étang. Il trouva tout le monde en mouvement. L'oncle Raisinet venait de se casser la jambe.

Il demanda son père qui, les larmes aux yeux, le félicita de sa croix, de son avancement rapide, & le remercia de le rendre si heureux.

Alfred ne savait comment raconter son aventure. Il hésitait, le général s'aperçut de son embarras, & lui dit :

— Allons, confesse-toi! Tu as fait encore quelque sottise. J'aime mieux que tu viennes me la conter.

Alors le malheureux garçon narra son histoire avec la veuve.

Le général, qui ne connaissait qu'une façon de marcher, c'eſt-à-dire aller droit, se gratta la tête en ajoutant :

— Ceci eſt plus grave. Il faut que tu te conduises en galant homme. Elle exige un mariage. Épouse, tant pis pour toi, & tâche d'être heureux.

Il embrassa sa mère qui pleurait, l'oncle Raisinet qui criait miséricorde & qui lui constitua néanmoins une dot de cent cinquante mille francs.

Une fois cette visite rendue à ses parents, Alfred retourna à Trouville, où il annonça à madame Roussel le consentement de son père.

On demanda un congé de six mois.

Avant de quitter les bains de mer, l'officier écrivit ce petit mot à Berthe :

« Ma chère Berthe,

« L'amour n'a qu'un temps, mais l'amitié refte. J'épouse madame Roussel, & je quitte Trouville. D'ici à un mois je conduirai ma femme à Paris, nous devons y faire notre entrée dans le monde. Il faut partir pour des emplettes.

« Adieu.

« ALFRED. »

Au moment où il mettait le pied en chemin de fer (sa femme était déjà montée), un com-

missionnaire essoufflé lui remit un billet. Il était de Berthe. En voici le contenu :

« Mon cher Alfred,

« Vous serez très-heureux en épousant madame Roussel. Vous méritez de l'être. Moi aussi j'épouse, puisque c'eſt la mode. Je me marie dans huit jours avec le baron de Rochune, qui n'eſt autre que Paul Bougleux. Il eſt fou, mais j'espère qu'il ne s'en repentira pas.

« Dans un mois mon mari & moi irons chez le miniſtre de ***. Vous y serez sans doute. Si vous le voulez bien, nous danserons ensemble le premier quadrille.

« Votre vieille amie,

« Baronne de Rochune. »

# ÉPILOGUE

---

*Si l'histoire que l'on vient de lire n'était une pure invention, je dirais, pour tranquilliser le lecteur, que le baron & la baronne de Rochune vivent en parfaite intelligence, & qu'on les rencontre tous les jours roucoulant comme deux palombes; qu'Alfred de Vogy est sur le chemin de devenir colonel comme son prédécesseur, que sa femme est folle de lui, & qu'il a fini par l'aimer.*

FIN

# TABLE





PARIS — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET COMP., 30, RUE DU BAC.

Paris. — Imp. Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.